

JOURNAL

D'UN VOYAGEUR NEUTRE,

DEPUIS SON DÉPART DE LONDRES

Benincasa / B / K
POUR PARIS,

LE 18 NOVEMBRE, 1795,

JUSQU'À SON RETOUR À LONDRES,

LE 6 FEVRIER, 1796.

ILIACOS INTRA MUROS PECCATUR ET EXTRA.

Horat. Epist. L. 1. ad Loll.

À LONDRES.

Imprimé pour RICHARD WHITE, Piccadilly.

1796.

JOURNAL

D'UN VOYAGEUR INSTRUCTIF

PAR M. DE LONDRES

POUR PARIS.



LE 6 FEVRIER 1796.

ILLUSTRATION DE LA MUSEE NATIONAL

Paris, le 6 Fevrier 1796.

A LONDRES.

Imprimeur chez Richard White, Piccadilly.

1796.

À S. A. S.

MAD. LA MARGRAVE

DE BRANDENBOURG,

ANSPACH ET BAREÜTH, &c. &c.

EN prévoyant que je n'aurois pu écrire de Paris à V. A. S. ni souvent, ni avec sûreté, j'eus l'honneur de lui promettre en partant, qu'à cette intéressante occasion j'aurois tenu un journal, pour le lui communiquer à mon retour, et pour qu'il lui tint lieu de Lettres.

Puisque l'on m'a décidé à le faire imprimer, je prie V. A. d'agréer, que je lui en fasse un hommage public.

Je n'ai pas besoin de lui demander des excuses, ni de l'ennuyer avec des explications. Elle, qui se connoit si bien en productions littéraires, fait qu'un

journal n'en est pas une. Tout le mérite de celui-ci est d'être réellement tel, fait sur les lieux, et aux momens indiqués. J'ai toujours dit ce qui m'a paru vrai au moment, que je le disois.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Madame,

De V. A. S.

Très-humble, et très-obéissant Serviteur,

L^E COMTE BENINCASA.

Londres, ce 30 Mars, 1796.

(171)

AU LECTEUR.

UN Journal n'est point une Rélation, ni une Description, ni un Ouvrage méthodique. Celui-ci, vrai journal, qu'on n'a point fait après coup, est tout bonnement le compte, que le voyageur, chaque soir en rentrant, se rendoit à soi-même de ce qu'il avoit fait et remarqué dans la journée, en y joignant les réflexions, que ces souvenirs tout chauds lui suggéroient. Comme il ne songeoit à rien moins qu'à faire un livre, il n'a point cherché l'arrangement de la composition : et il ne prétend pas du tout aux honneurs d'Auteur. La journée d'un voyageur dans un grand pays, nouveau pour lui, où, tout en s'occupant de ses affaires, il cherche en même

même tems à voir et à observer, est composée d'actions successives, qui n'ont très-souvent aucun ordre, ou rapport entre elles : ce n'est donc qu'avec désordre, que son journal peut-être écrit, s'il ne l'a pas arrangé, ou inventé après son retour.

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans celui-ci ni politique, ni littérature en grand, ni aventures : ce ne sont que des remarques, des apperçus, des doutes, et quelques détails sur les Beaux-Arts et sur les mœurs de la Société.

On lui a dit que la lecture en est amusante : on a ajouté, que la physionomie d'un pais résulloit beaucoup plus de cette manière de l'envisager, que des recherches profondes d'un philosophe. Pour peu qu'il eût craint qu'on oubliât, que c'est un journal, il en auroit ôté une quantité de choses qu'on se permet uniquement dans un journal, fait pour soi-même et pour ses amis.

Le païs, et le moment ne sauroient réunir plus d'intérêts : et les circonstances ont été personnellement favorables au voyageur, pour y être observateur. Sa parfaite neutralité en est, peut-être bien, une défavorable auprès de toute sorte de lecteurs : mais s'il n'aura aucun parti pour lui, chacun trouvera dumoins dans cet écrit de quoi se confirmer dans le sien, et pourra même soupçonner l'auteur d'en être.

Qu'on se souviennne seulement de tems en tems, qu'il donne son journal, et ne se propose ni diatribe, ni éloge, parceque il croit, que

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Le pais, et le moient ne faisoient reuoir
 plus d'intérêts: et les circonstances ont été
 personnellement favorables au voyageur
 pour y être observateur. Sa paisance non-
 trahie en est, pour être bien, une dévotion
 table auprès de toute sorte de sectes:
 mais s'il n'a aucun parti pour lui, chacun
 trouuera d'ordinaire dans cet écrit de quoi se
 contenter dans le sien, et pour le même temps
 donner l'auteur d'en être.

On on le souviendra seulement de temps en
 temps, qu'il donne son journal, et ne le pro-
 pole ni d'attribuer, ni d'éloger, parcequ'il croit
 que

Illacis intra muros peccatis et extra.

JOURNAL
D'UN VOYAGEUR NEUTRE.

PENDANT SON SÉJOUR

À PARIS,

DEPUIS LE

24 NOVEMBRE 1795.

JUSQU'AU

24 JANVIER 1796.

I.

DOUVRES, NOV. 18, 1795.

CINQ heures du matin sonnent, le cocher fouette, et une Diligence de Londres pour Douvres part du *White Bear* en *Piccadilly*. Assez bonne voiture traînée par quatre excellens chevaux, et garnie de cinq passagers. La seule personne remarquable est une Madame W. Actrice de Covent-Garden, jeune femme à jolis traits, belle bouche, superbes dents et grands yeux celestes. Elle va jouer à Douvres, tandis que son mari, entrepreneur de plusieurs spectacles en pro-

vince, joue dans l'Isle de Guernesey. La petite femme n'a point du tout les manières de Comédienne: c'est quelque chose de beaucoup plus fin: une sorte de coquetterie si modeste, qu'on pourra la prendre pour de la naïveté.

Un tems pluvieux et l'air chargé de brouillard ne m'ont pas permis de jouir du coup d'œil de la campagne. J'ai pû seulement remarquer avec plaisir la vuë successivement variée et toujours pittoresque, qui se présente à la sortie de Rochester. Du grand chemin on plane sur la basse et vilaine Ville de Chatham, sur la grande et majestueuse Tamise, prête à se jeter dans la mer, et sur une belle couronne de collines, qui s'élèvent au delà de la rivière.

Rien de particulier dans aucune des villes, qu'on traverse. Elles ont toutes l'air de l'opulence angloise: elles sont longues et étroites, sans monumens de l'Art, et bâties sans la moindre prétension.

Les chemins en revanche rappellent la magnificence romaine: et quand ils seroient moins larges, on gagneroit du terrain pour la cultivation, et ils n'en seroient ni moins beaux, ni moins commodes.

Au plus fort d'une nuit extrêmement orageuse, je suis arrivé à dix heures du soir à Douvres. Je suis descendu chez Madame Mariée, qui ne l'est plus, son mari venant de mourir; mais elle en conserve le nom, elle en continue la vieillesse, et elle en soutient la réputation.

Il n'y a personne à l'auberge, qui puisse m'instruire, ou me donner des nouvelles: ainsi je me couche, et je me repose pour le passé et pour l'avenir.

II.

DOUVRES, NOV. 19.

COMME il n'y a point de communication réglée entre Douvres et Calais, à cause de la guerre, quelques vaisseaux avec pavillon neutre, transportent les voyageurs d'une côte à l'autre, quand ils veulent et comme ils veulent, c'est-à-dire en rançonnant d'une manière exorbitante. Les paquebots n'étant, que deux, un Danois et un Américain, et celui-ci, dit-on, en mauvais état, il a fallu

recevoir la loi du premier, et lui accorder douze guinées, pour me passer moi et mon valet de chambre, qui commence déjà à me faire sentir et payer cher son égalité.

Quoique ce soit un article d'économie, je l'ai rapporté, à cause du moment ; d'ailleurs je ne crois pas, que l'économie du voyageur doive entrer dans son journal, lorsque celui-ci est destiné à l'amusement et à l'instruction de ses amis.

On connoît Douvres ; on fait, qu'il n'a rien de singulier. J'ai monté au château : toute élévation donne une belle vue, surtout au bord de la mer.

Nous ne sommes, que deux, dans le bâtiment ; un suisse, ancien officier dans un régiment de sa nation en France, s'en retournant chez lui à Neufchâtel, et moi. Il n'a rien de choquant, ni d'attirant : si nous nous arrangeons pour aller ensemble à Paris, je le connoîtrai davantage, il me connoîtra un peu plus à son tour, et il me regardera moins de travers.

III.

CALAIS, NOV. 19.

LE passage a été assez heureux : partis à une heure, nous étions à terre à cinq et demie.

Douane, Municipalité, Général Commandant, tout cela a été fort honnête, et de la plus grande facilité. Il n'en est pas de même des commis et subalternes : ce sont la plus part des mines refrognées, et coëffées d'un grand bonnet de drap bleu bordé de rouge, qui se recourbe, tombe de côté, et a la pointe garnie d'une houe rouge. Le premier coup d'œil m'a fait douter, si réellement je ne venois pas de plus loin que sept lieues, où j'en avois laissé un si différent.

On s'empresse, on s'attroupe, on ne finit pas de demander : mais il y a bien plus de mendiants, que de curieux. Toujours *Citoyen* par-ci, *Citoyen* par-là, et puis des questions vagues sur l'Angleterre, et puis le vœu de la paix très-clairement exprimé.

Il y avoit longtems, qu'il ne m'étoit arrivé d'entendre des servantes d'auberge chan-

ter très-gaîment, en faisant leur ouvrage. Elles interrompoient leur chansons, pour me conter les malheurs du tems, et les leurs.

Bon, excellent souper à table d'hôte. Il est vrai, que j'avois grande faim.

On raconte le naufrage de trois vaisseaux chargés de troupes d'Emigrés, qui venoient de Hambourg, et alloient à Portsmouth. Ils ont péri devant la côte de Boulogne : et il s'y est rompu en même tems un bâtiment des Isles, chargé de rum. Tous les tonneaux surnageoient ; les habitans de la côte ont été piller le vaisseau échoué, et ont rempli la ville de rum, au point qu'on le vendoit par seaux, comme l'eau à boire. Ils en ont tellement bu, qu'on a trouvé dix, quinze, hommes ou femmes, entassés et morts, réellement morts d'ivresse.

IV.

CALAIS, NOV. 20.

JE me rétracte hautement, non sur l'honnêteté, mais sur la facilité des officiers municipaux. Je m'étois flatté hier au soir, que

ce matin j'aurois eû mon passeport. Rien moins. Il s'est élevé parmi eux des scrupules sur un dernier décret concernans les étrangers. Il leur paroissoit, que tout ce que je montrois, pourroit bien ne pas suffire à les mettre à l'abri de quelque semonce de Paris. Ils ne m'ont pas dissimulé leur peur, tout en me témoignant d'être très-contens du compte, que je rendois de moi-même. A force de déclamer, de prier, de faire faire de bons offices, je suis venu à bout de les rassurer, et d'en obtenir les passeports. La défiance, fondée probablement sur des tours, qu'on leur a joués, les a fait inventer toute espèce de précaution pour constater l'identité d'une personne. Dans leurs livres, et dans les passeports, qu'ils accordent, il y a de quoi dessiner le portrait fidèle des gens, qui se sont présentés. Taille, couleur des yeux et des cheveux, nez, bouche, menton, teint, cela ne finit pas. J'avois mes lunettes: le grave magistrat ne s'est pas contenté de regarder à travers: il a fallu les ôter. On a un peu de peine à s'empêcher de rire; mais enfin ils ont peut-être raison d'en agir ainsi. Ecrivez, Citoyen.—Le Citoyen est borgne.—

De quel œil ? — Il est bossu — Par devant, ou par derrière ? — Tournez-vous, *Citoyen*. — Et autres farces pareilles arrivent à tout moment. Un article bien embarrassant pour l'étranger est celui des assignats. Il arrive avec de l'argent comptant : s'il s'en sert, il paye cher, c'est-à-dire presque sur l'ancien pied : s'il cherche à acheter des assignats, on fait une ligue autour de lui, et on lui offre deux tiers de la valeur du Louis, marquée dans les papiers publics. Il n'y a ni règle à suivre, ni conseil à donner. Tout homme, qui dans ces momens-ci ne s'occupe, que de toujours compter et faire travailler son argent, acquiert ce qu'on appelle une fortune : mais il faut un talent pour cela, et n'avoir autre chose à faire, ou à aimer, que l'argent.

Calais n'est ni beau, ni grand. La place n'est pas mal, et les remparts offrent une promenade assez agréable. La ville, a pour ainsi dire, la physionomie triste et malheureuse; ses habitans aujourd'hui excitent la pitié. Déguenillés, décharnés, l'air hagard, les hommes feroient peur aux enfans anglois; les femmes sales, mal fagotées ou en lambeaux, les feroient rire.

Le spectacle, la salle, les acteurs, et les spectateurs, tout est assorti pour former un ensemble aussi mauvais que rare. Heureusement j'ai pû m'en distraire souvent, parceque j'y étois en très-bonne compagnie d'hommes.

Quoique j'eusse mes passeports, je ne savais pas encore comment partir de Calais. Chaque personne, que je questionnois, avoit une aventure désagréable à me conter. J'ai ignoré pendant quelque tems ma destinée, j'ai hésité, j'ai loué une chaise de poste, puis je l'ai renvoyée, puis j'ai fini par prendre une place dans la diligence, pour être sûr d'arriver tant bien que mal.

V.

BOULOGNE SUR MER, NOV. 21.

C'EST avec la plus agréable surprise réciproque, que nous nous sommes rencontrés, Le Baron de Jacobi Klöst, Ministre de Prusse à Londres, venant de Paris, et moi: mais malheureusement pas plus d'une demie-heure, avant que je dusse m'en separer, pour mon-

ter dans la diligence. Assez bonnes nouvelles de Paris: les assignats tombent: cette nouvelle n'est pas si bonne pour moi, qui dois payer mon hôte. J'ai eû beau espérer quelque avantage, en le payant en assignats: de manière ou d'autre, cela est monté fort haut, parceque le *citoyen* est tant soit peu, et même, beaucoup juif. Mais qu'y faire? Il étoit municipal, peut-être juge: sur ma plainte il auroit donc été juge et partie.

La diligence va négligemment, mais elle est bonne et assez propre. Heureusement nous ne sommes que quatre, occupant les places de huit. Frère et sœur de Calais, l'un marchand de tabac, l'autre parfumeuse. C'est de la jeunesse et du bon sens: le ton est peu-ple, mais bien honnête et courtois.

Le tems est superbe: on peut jouir de la vuë de la campagne et de la mer tout à la fois à travers les fentes d'une masure, où j'écris, et qui attend pour tomber, que nous en soyons sortis.

C'est une sensation, et association d'idées singulières, que de voir très-clairement la craye angloise des côtes opposées faire face pendant longtems au voyageur en France, et paroître le suivre d'un air presque insultant.

L'aspect

L'aspect de la misère des habitans de la campagne continue toujours. C'est quelque chose de réellement frappant que la maigreur et l'air malade de tout ce que l'on voit, hommes, chevaux, bœufs, et jusqu'aux cochons, que je ne croyois pas pouvoir être maigres.

Etant partis à neuf heures et demie nous sommes arrivés à cinq heures à Boulogne sur mer, huit lieues de Calais; excellent chemin, sur de petites collines, et des côteaux fort agréables.

La diligence s'arrête à Boulogne jusqu' au jour. Je l'ai assez vuë, pour ne pas me fâcher de la voir. Cette Boulogne ressemble en grandeur, richesse, beauté, situation, à la Bologne d'Italie, comme un pauvre païsan à un orgueilleux, et magnifique courtisan.

VI.

ABBEVILLE, NOV. 23.

DEPUIS cinq heures du matin du 22 jusqu'à six heures du matin du 23, toujours en route, pour arriver à Amiens. Entre ces deux villes,

villes, on s'arrête pour diner à Montreuil sur mer, place entourée de bonnes fortifications mal entretenues, mais dans un bien beau site.

La diligence remplie est devenue bien incommode. La compagnie est composée de petits bourgeois, hommes et femmes, marchands en détail, ayant tout l'esprit de leur état, et cette politesse assez commune parmi les François, même du peuple.

Deux jeunes femmes contrastent entre elles singulièrement pour la figure. L'une est brune, piquante, sourcils épais, grands yeux noirs, et la plus petite bouche, que j'aye jamais vuë : l'autre est blonde, teint éblouissant, physionomie ouverte, des levres colorées, qui font pardonner une bouche un peu grande, et de très-beilles dents.

Tous raisonnent sur leurs affaires du tems, s'entretiennent continuellement de la cherté des vivres, et font de justes remarques sur l'affligeant changement en pire, qu'ils éprouvent dans tout. Cela n'empêche pas, que l'on ne soit aussi gai, que les plus heureux.

Jusqu'à présent je n'ai trouvé dans qui que ce soit la moindre satisfaction sur la nature du gouvernement actuel : Il est vrai, que je
n'ai

n'ai non plus entendu personne regretter l'ancienne forme, ou même en faire mention. Je crois qu'un peu de peur s'en mêle encore, quoiqu' elle n'aille pas jusqu'à supprimer leurs plaintes.

L'aspect général du monde, des habitations, des choses, présente l'état le plus frappant de dégradation.

La nouveauté, à mon avis, la plus sensible, est l'esprit et le style d'égalité, que le peuple a très-bien adoptés. On est au moins dispensé de devoir dire à qui que ce soit, *soyez à votre aise, parlons librement, et sans façons.*

VII.

ABBEVILLE, ST. JUST, 24 ET 25 NOV.

DEUX journées bien différentes; l'une très calme, beau soleil, lune d'argent, et chemin propre. J'ai marché à pied la dernière poste pour arriver à Amiens, que j'ai entrevû. Bien de la peine avant de pouvoir s'héberger, et de trouver de quoi manger, dans la misère, qui regne.

Amiens

Amiens aura beau se vanter d'être une ville du second rang ; elle ne m'en a pas moins paru sale, vilaine, et mal bâtie. Les circonstances actuelles y entrent pour beaucoup, je crois. Cet aspect universel de malheur s'attache sur tout : ces cris de plainte, de mépris, de regrets jusqu'ici sont dans la bouche de tout le monde, sans égard, et sans ménagement.

L'autre journée a été des plus désagréables et fort orageuse. C'est alors qu'on sent toutes les incommodités d'un voyage dans cette saison, et dans une telle voiture. Un petit surcroît de contretiens est pour moi une chute avec blessure à la jambe. Enfin un peu souffrant, un peu réfléchissant, et puis me consolant, me voilà à St. Just.

VIII.

CHANTILLY, ECOUEN, ST. DENIS, PARIS,
NOV. 25. (4 FRIMAIRE.)

L'ON s'arrête à tout moment, et j'écris de même. La route s'égaye, l'horizon s'ouvre pour moi. Tout est humeur brusque, grossi-

éreté, insolence même; en entend un langage, qui paroît de la dernière imprudence. Le peuple François tout le long de ce grand chemin n'est pas reconnoissable : l'esprit d'insubordination et de désordre est général. Je dois pourtant faire une réflexion : au milieu de leurs plaintes, et de leurs regrets, je n'ai jamais entendu positivement faire des vœux pour le retour de la Royauté, ni faire mention honorable des Augustes Personnages immolés.

Je recommande aux voyageurs de se donner du Caffé à Ecouen : il y est excellent, et présenté par de fort jolies demoiselles.

IX.

PARIS, NOV. 25.

ENFIN me voilà arrivé à Paris à huit heures du soir de ce même jour, qui est le cinquième depuis Calais. Il m'a fallu, avant de pouvoir me loger, beaucoup marcher, quoique boiteux, et puis roder en fiacre, dès que j'ai pû en trouver un. J'ai été renvoyé de neuf hôtels, faute de place : et j'ai dû enfin me
contenter

contenter d'un petit appartement, Ruë neuve St. Marc, par conséquent assez bien placé, pour mes affaires, et mes goûts.

On peut dire avec la plus grande vérité, que Paris est malade : point de bonnes mines, pâleur d'objets, en tout et partout l'apparence du malheur. Voilà d'ailleurs le premier coup d'oeil, en parcourant beaucoup de ruës dans le centre de la ville. Le contraste du moment actuel de Paris avec l'état florissant de Londres opulente, pleine de vie et de santé, est d'un frappant, qu'on ne sauroit exprimer. L'illumination parisienne est bien mesquine en comparaison de l'Angloise. En revanche, la construction de Paris annonce la majesté, la solidité, et rappelle l'ancienne richesse.

 IX.

X.

PARIS, NOV. 26. (FRIMAIRE 5.)

JE suis établi dans l'hôtel ci-dessus nommé, mais je n'ai voulu le louer qu'à la semaine, vû l'incertitude de mon séjour, et les changemens dans la valeur de l'argent. L'hôtel n'est pas des plus élégans, mais je ferois plus de

de peine à mon bon Citoyen *Descamps* en le quittant, que je ne me ferois de plaisir à moi-même, en trouvant mieux.

Ce n'est pas d'ailleurs dans mon Auberge seulement, mais à coup sûr je parierois, qu'on est horriblement malpropre partout. A quel qu'un, qui saute de l'Angleterre à Paris, cela se fait *sensir* et voir d'une manière choquante.

Les circonstances économiques ne sont pas de cette nullité, qu'on croit ailleurs : la dépense est néanmoins bien au dessous de celle d'autrefois.

Mes premiers pas m'ont porté chez Mr. Quirini, le premier Ministre Plénipotentiaire, que la République de Venise vient d'envoyer en France depuis la Révolution. J'y ai reçu l'accueil le plus cordial, le plus venitien. Je ne fais si sa mission n'est pas aussi scabreuse, qu'honorable. J'ai été ensuite régaler mon cœur d'une émotion bien attendrissante en remplissant ma commission auprès de Mad. le T. aussi respectable que vieille : elle a quatrevingt cinq ans, l'esprit juste, et l'âme pleine de sentiment. De là en plusieurs endroits, perdant quelquefois ma course, et ne trouvant ni les personnes, ni les adresses. Tout

Tout a changé de nom à Paris: beaucoup de formes y ont changé aussi: mais l'homme en masse et en substance y est, et fera le même, que partout ailleurs. J'ai fini les courses de la matinée par la visite à Mr. N. N. vieillard, qui m'a paru rébarbatif, dumoins à la première annonce de ma commission. Je le reverrai demain: il a tout l'air, et tous les entours, qui annoncent ce qu'il a été, sans l'être plus. La peur et les dangers pour les émigrés, et plus encore pour leurs parens en France, subsistent dans presque toute leur force.

Heureusement à la première recherche, que j'en ai faite, j'ai trouvé le Sieur V. et entamé mon affaire. Il méditera, il consultera l'oracle paternel, et j'aurai une réponse demain. Il n'est pas mal disposé, parcequ'il entend aussi bien la raison que son intérêt, et les deux se réunissent.

Après quoi, bon et joyeux dîner chez l'excellent Quirini entouré d'une charmante famille, et d'aimables commensaux: De là à un petit théâtre près de chez moi, dit des *Fandevilles*. Ce n'est en effet que cela: mais des petites pièces si jolies, si piquantes, si bien

bien jouées, que même dans ce genre subalterne et secondaire, on reconnoît avec délices la Nation, qui continuë à primer sur les autres, quant aux spectacles dramatiques.

J'ai vû un symptome de la disposition brusque et guerrière du peuple de Paris. Les petites pièces étoient *Christophe Dubois*, jolie bêtise, *Colombine mannequin*, et *la Fille soldat*. Cette dernière assez intéressante, a quelque moment de chaleur militaire. Il faut voir comme acteurs et spectateurs s'animent dans ces momens-là. Leurs physionomies, leur enthousiasme feront toujours faire à tout observateur la réflexion, que dans une guerre de nation à nation, la Française doit être envisagée bien autrement qu'elle ne l'est. J'ai été frappé, ébranlé moi-même par cette espèce de convulsion électrique, qui entraîne et met en mouvement toute matière, quelque inerte qu'elle soit.

Parmi les idées nouvelles, celle qui étoit faite pour prendre plus tôt et plus généralement, est *l'égalité*, ou la *fraternité*. L'aspect universel la présente, avec peu d'exceptions, dans le costume et dans les manières. Il est aisé de comprendre, que cela devoit être, puisqu'il y a beaucoup plus de gens, qui gagnent à cette

à cette idée, qu'il n'en est, qui y perdent. Il s'en suit une foule de conséquences, dont l'ensemble a changé à un point inexprimable la face du peuple, que je considère. Qu'on ne me dise pas, que le caractère est changé de même: il perce à tout moment, mais aussi ce n'est qu'en perceant, qu'il paroît. Qu'on ne dise pas non plus, qu' à Paris l'on pourra revenir d'où l'on est parti: je le croirois des provinces: mais pour Paris, où la Révolution s'y accomplit, et l'on s'y arrange; ou l'on y passera de crise en crise, sans jamais, ou de bien longtems au moins, y reprendre l'ancienne forme. Voilà l'apparence du moment.

Les fausses idées, et les exagérations sur l'Angleterre et ce qui y arrive, sont à mourir de rire. La Nation, à les entendre, est soulevée, la royauté reformée, le païs bouleversé. Il n'y a pas d'extravagances, que les trompeurs et les trompés n'imaginent et ne débitent dans Paris.

XI.

26 NOV. (6 FRIMAIRE.)

J'AI fait une grande lieue, moitié à pied, moitié dans un fiacre horrible et cher, comme ils sont tous, pour aller chez Mr. N. N. J'ai

vû chez lui les restes et les habitudes de l'opulence : mais pour l'objet en vuë j'espère peu de faveur. Le résultat d'une longue conférence a été, que pour le moment il n'y avoit rien à faire : d'ailleurs, beaucoup d'honnêtetés. Tous les gens de cette espèce sont pleins de crainte, et pour cause. Ils ont subi de terribles épreuves : et les détails de ce qui s'est passé aux époques affreuses de 93, et de 94, font frémir le cœur et la raison.

Bien des courtes inutiles ensuite ; et pourquoi ? pour porter des lettres ; si j'ai fait autant de plaisir aux autres, que j'ai effuyé de peine, j'en suis recompensé.

Après tout cela, pour rester maître de mon tems, j'ai refusé des invitations, et j'ai été diner chez le Restaurateur Méot au Palais Royal. Comme l'on mange à Paris ! La meilleure chère ailleurs souvent ne vaut pas le diner de Méot. Chaud, prompt, bien fait on choisit ses mets sur une liste de plus de cent plats, liste imprimée avec l'importance la plus soignée. Beau salon, doré, sculpté, théâtral : c'étoit autrefois la chancellerie du Duc d'Orléans. Au grand bureau, deux dames de bel aspect, président à la police, et plus encore à la recette. J'ai remarqué

que

que les dames disoient toujours *Monsieur*, et que les garçons de service ne manquoient jamais de dire *Citoyen* : c'est, je crois, parce-que tout homme du peuple en France est à présent, pour ainsi dire, un parvenu, et la femme, quand elle peut et veut être aimable, n'a pas besoin de parvenir.

J'ai diné en homme heureux, et j'ai retrouvé à droite et à gauche le François sociable et liant. A l'opera : C'étoit *Oedipe à Colone*, et le ballet de *Psyché*. Quoique V. m'eût offert un billet, tout V. qu'il est, il n'a pû me le donner, comme je le voulois pour me bien placer : j'ai dû l'acheter fort cher d'une troisième main. Chose inconcevable ! Jamais dans les tems les plus heureux, le François, ou un peuple quelconque ne s'est porté avec plus de rage aux spectacles. L'Opera commence à six heures. Dès trois heures, ce peuple assiegeoit les portes. Autre chose inconcevable ! ce peuple sans frein, impétueux, fougueux, se range avec une patiente tranquillité à la file sur trois ou quatre de front, pour recevoir les billets aux petits bureaux grillés, bien longtems avant qu'on les ouvre. Après beaucoup de peine, à quoi suis-je parvenu ? A rester quatre heures immobile

mobile sur mes jambes, dans le parterre, heureusement adossé aux loges, et fort bien placé pour le spectacle. Mais il faut être juste et vrai. Quand j'eusse été tout ce tems à genoux, j'en aurois été dédommagé avec usure par le plaisir que j'ai eû, et par mille sujets de réflexions intéressantes, que j'ai dû faire.

Je ne parlerai pas de la musique : elle est de *Sacchini*, et cela suffit : il est vrai qu'à mes oreilles, elle perd beaucoup d'être chantée à la Française : je l'ai mieux aimée au clavecin. Mais en revanche, quelle expression, quel jeu dans les acteurs ! quel ensemble dans le spectacle ! quelle justesse ! quel goût ! Costume, intérêt, suite, précision : on pour le coup, je n'ai fait, que jouir et admirer. Comme spectacle raisonné, et intéressant, je n'en connois d'aussi accompli nulle part. Mais si je dois parler en amateur de musique, et selon ma conformation nationale, ou mes habitudes, je trouve qu'on sacrifie trop et trop souvent la musique à l'action, parceque l'on cherche l'expression à toute force, à toute voix : ce sont des cris, qui ne répondent à aucun son musical. Il est vrai, que quelquefois cette expression est telle,

telle, qu'elle vous arrache des larmes, malgré l'obstacle d'un langage, qui n'est ni mu-
sique, ni déclamation.

Quel étonnant assemblage de tous les efforts des arts, que ce Ballet de *Psyché* ! Le plan de ce Ballet, quoiqu'il diffère de la marche mythologique, est ingénieux, et bien arrangé pour déployer tout ce qu'on peut faire en groupes, mécanisme et décorations. Qui-conque veut avoir l'idée la plus nette du beau en Ballet, doit voir celui de *Psyché*. J'en suis encore étourdi d'admiration et de plaisir. Les détails me mèneroient trop loin, et jamais je ne pourrois me contenter, en les rapportant.

Eh bien, ces mêmes François, plongés dans la misère, gémiffans sous le joug, dans un état presqu'anarchique, excitant la pitié, et vraiment à plaindre, non seulement sont en état de donner des spectacles, qui supposent les circonstances florissantes de l'état le plus pacifique ; mais de remplir une salle immense avec un enthousiasme de plaisir, qui est bien loin de ressembler à la disposition habituelle des gens malheureux. Explique l'homme et le François qui voudra : pour moi

moi je m'y perds, à moins que je ne rabatte beaucoup sur la vérité supposée des assertions générales.

Il me paroît, que le François n'a point cessé d'être François; mais il est bien gêné encore : et lorsqu'il pense à son état social, il convient qu'il est malheureux. Par une heureuse mobilité d'organes il se distrait aisément, et il gagne toujours aux distractions.

Avant l'opéra et après, j'ai vû le jeune V. avec son pere, dont la célébrité quant au talent unique, qui l'a tant illustré, n'est pas plus grande que celle, dont il jouit, comme homme d'un véritable mérite moral. Je n'ai pû avoir d'autre réponse, si non qu'on en attendoit incessamment une d'un département d'administration, dont le consentement, avant tout, étoit nécessaire à notre objet. Je vais commencer demain mes démarches pour solliciter de mon côté.

Il est faux qu'on soit à Paris actuellement plus qu'autrefois indécet dans la mise. Les costumes et modes, dont on a vû des desseins dans le pais étranger, sont extrêmement exagérés.

Le Théâtre de l'Opera, celui qu'on nomme à juste titre *des Arts*, est près du Palais Royal, à présent le Palais *de l'Egalité*, dans la rue, autrefois *Richelieu*, aujourd'hui *de la Loi*. Il y a beaucoup à redire à sa construction : la salle est surchargée d'ornemens et de dorure : elle a l'air enfumé, et vieux, quoiqu'elle soit presque neuve : et n'a point les commodités, dont jouit le spectateur dans les salles Italiennes. Tout est calculé et construit de manière à y entasser autant de monde, qu'il est possible, quelque mal à son aise qu'il y soit. Quant aux décorations de la scène, elles sont merveilleusement exécutées et servies. L'enlèvement de Psyché par Zéphir est très-ingénieux, et d'un grand effet. La toilette de Psyché, que dans un clin d'œil des groupés d'Amours, et de Génies entourent en tout sens, au moment qu'elle se présente devant le miroir, est le plus beau tableau, que la brillante et tendre imagination de l'Albane eût jamais pû inventer et peindre. Mais la peinture des toiles, la perspective, et le style d'architecture, ne sont pas à beaucoup près portés à la même perfection. Quiconque a vû en Italie les toiles de

Fontanesi, et *Gonzaga*, en conviendra aisément.

Vestris, *Nivelon*, *Deshayes*, *Goyon*, les femmes *Miller*, *Chevigny*, *Vestris*, *Pérignon*, *Clotilde*, &c. brillent de tout leur éclat dans ce fameux Ballet, qui rend heureux les Parisiens pendant une heure et demie.

XII.

NOVEMBRE 28. (7 FRIMAIRE.)

LE mauvais tems contrarie et rallentit mes courses. Le pavé de Paris, de tout tems désagréable, à présent est horrible. Ce n'est plus être malpropre, que d'avoir de la boue jusqu'aux genoux : aussi tout le monde est sale, on se le pardonne, on s'y est accoutumé : cela ne chôme personne, et n'empêche point les belles visites, ni n'oblige à faire une nouvelle toilette pour dîner en ville. Il est difficile d'ailleurs de trouver des remises : la rareté, le mauvais service, et le haut prix me décident à m'en passer, autant que je

c 2

pour-

pourrai : on en demande 2,000 livres par jour, ce qui est à présent plus d'un demi-louis, sans les étrennes du cocher. D'un autre côté, pour ne pas employer un tems infini à marcher, et très-mal à l'aise, on est forcé de prendre quelques fiacres, tout affreux qu'ils soyent, sans mettre en ligne de compte l'insolence des *Citoyens* cochers. De manière ou d'autre, malgré le bénéfice véritable des assignats pour l'étranger, la vie est plus chère à Paris, qu'on ne le croit ailleurs.

Ceux, qui donnent des commissions pour cette ville immense, quelque faciles et légères qu'elles paroissent, ne se doutent pas de la peine, dont ils chargent un ami complaisant. Je n'ai encore pû faire un seul pas pour mon plaisir, et les jours s'écoulent : mais mon tour viendra.

Quand on auroit passé toute la journée dans un travail pénible, on en est récompensé amplement le soir au spectacle à Paris. J'ai été au Théâtre de la rue Feydeau, Opéra Comique François : c'est celui, où étoit, il y a très-peu d'années, la troupe des véritables Italiens, ou autrement dite ci-devant de Monsieur. Il semble que la belle musique, qu'on

qu'on y chantoit alors, y a laissé après soi le germe de celle, qu'on y chante à présent, quoique composée par des maîtres François. Elle est presqu'entièrement dans le goût Italien : ce sont des réminiscences agréables, des échos de *Païsiello*, *Cimarosa*, *Sarti* &c. J'y ai vû la *Famille indigente*, charmante pièce sentimentale. Je n'ai pû me retenir : j'y ai pleuré, et joui, comme un écolier sorti du collège. Mais aussi quel jeu ! quels acteurs ! La manière du chant y est bien françoise, comme de raison : mais l'Acteur François me paroit tellement fait pour déclamer, et non pour chanter, que quoiqu'il chante quelquefois de la belle musique, et que je l'aime passionnément, je trouve toujours son air trop long, par l'impatience de le voir reprendre la conversation naturelle. La seconde pièce étoit les *Vistandines*, extravagance très-divertissante et pleine d'esprit. Qui l'auroit dit ? En France, sur la scène, tout un couvent de Religieuses d'un côté, de l'autre un de Capucins, leurs costumes, leur langage le plus fidèlement imité, des vêpres, des matines ! Voilà une révolution plus étonnante, et plus subite à mon avis, que celle du Gouvernement.

Remarquons, qu'il est fort de mode aujourd'hui sur la Théâtre François, de représenter deux actions en même tems, les plaçant également aux yeux du spectateur dans deux scènes différentes. Cette invention, ménagée avec art, est d'un bel effet. *Les Visitandines* est une pièce, à ce que je crois, faite exprès pour le Théâtre Anglois : des Moines, des Religieuses, et de charmans yvrognes, y obtiendraient un succès assuré.

La construction de cette salle est d'un genre assez singulier : La figure m'a paru être un demi cercle, formé par une colonnade. Malgré beaucoup de défauts, surtout dans les dimensions des colonnes, le coup d'œil en est beau : Ce Théâtre rappelle et imite l'Olympique de *Vicenza*, mais *Longo proximus intervallo*.

Je n'ai pu m'empêcher de manifester tout haut à mes voisins mon étonnement, en voyant la contradiction entre ce que les François savent si bien représenter et sentir, c'est-à-dire le mérite touchant de toutes les passions vertueuses, et l'état horrible de dépravation et d'inhumanité, dans lequel ils ont été, et où ils sont prêts à retomber. Ce n'est pas ainsi que je me suis énoncé ; mais je l'ai fait
de

de manière à exprimer un sentiment qui me tourmentoit l'ame, tout en paroissant leur applaudir.

Si le Gouvernement se hâte de calmer les murmures, ou pour mieux dire, les cris des affamés, et y réussit, la forme nouvelle est assurée. La base de cette égalité, sur laquelle on la croit fondée, est du goût de presque tout le monde : partout cette base occupe le sol, partout cette idée porte la plus sensible influence. Dans le langage et dans le ton rien n'annonce la différence des rangs : on en reconnoît avec peine les anciennes traces, et ceux, qui les rappelleroient aisément, ont entièrement renoncé aux phrases, et aux manières d'autrefois.

XIII.

NOVEMBRE 29. (8 FRIMAIRE.)

LA Négociation, car c'en est une, va lentement, quoique je fasse. Il est possible, que la mauvaise foi s'en mêle : mais j'aime mieux croire, que c'est la faute des circonstances

du tems. J'ai fait ce matin des nouvelles démarches : je cours, je sollicite, mais je ne puis encore rejeter les raisons de délai, qu'on m'oppose.

Plusieurs conjectures à la suite des indications des diplomatiques, que je vois beaucoup, font croire qu'on travaille de toute part à la paix, avec autant d'ardeur, que de secret.

Continuant mes réflexions sur Paris actuel, plus je le considère, plus j'y vois une bigarrure, un mélange inconcevable de l'ancien et du nouveau ; on ne sauroit le rendre, que par mille détails très-curieux. Il faut d'abord démentir les faux bruits : dans ce moment, aucune espèce de luxe à Paris, ni en hommes, ni en femmes : pas un être qui ait l'air seigneur, ou recherché ; à peine, et rarement, de la propreté. Mais malgré cela tout est prêt à éclore. La paix, un système de finances fixe, établi ; et Paris reprendra dans très-peu de tems en grande partie ce bel aspect d'élégance et de goût, dont il avoit la possession exclusive. Ce qui durera, ce me semble, bien des années, c'est l'esprit républicain. On le croira, si l'on veut : mais ce peuple paroît n'en avoir jamais eu d'autre.

Le

Le moment actuel n'est que travail de la part du Gouvernement, et discussion de la part des écrivains et même du peuple. D'ailleurs on jouit d'une grande tranquillité, d'une parfaite sécurité : point d'extravagance, ou d'insulte : mais il ne faut cependant jurer de rien.

J'ai fini ma journée au théâtre, dit des Italiens, ou bien *Opera Comique National de la rue Favart*. On y donnoit *Les Dettes*, et *Eloi et Balilde*, ou *Raoul Sire de Créqui*, pièces mêlées de déclamation et de musique. Cette troupe ne me paroît pas valoir les autres, quoiqu'elle soit bien bonne : la musique particulièrement est fort au dessous, malgré que ce soit là, qu'on entende le gozier rossignol de Mad. Renaud.

Il y avoit dans la pièce de *Raoul* deux jeunes personnes, jouant les rôles de frere et sœur, tout à fait délicieuses.

Dans presque toutes les pièces françoises, si l'on en excepte les Vaudevilles, on ménage toujours des momens charmans de tendresse vertueuse, qui émeut l'ame, et inspire, ou excite la bonté. Certains cœurs treffaillissent alors de plaisir ; il y a des yeux, qui se remplissent de larmes : tous les auditeurs don-

nent des signes qu'ils éprouvent plus ou moins
 les mêmes sensations. Sont-ce donc réelle-
 ment là ces mêmes François, qui par milliers
 ont agi en tigres féroces, en cannibales? Un
 cœur peut-il éprouver ce délicieux enthousi-
 asme, que produit l'aspect de la bienfaisance,
 de la compassion, de la pitié filiale, de l'amour
 maternel, et de toutes les passions vertueuses,
 peut-il, dis-je, ce même cœur se plaire de
 sang froid aux horreurs barbares de l'injustice,
 de l'oppression, du meurtre, de la destruction
 de son semblable? Oh François, étonnante
 Nation, Peuple inconcevable, vous avez l'air
 de connoître, de sentir avec tant de vivacité
 le *bien* et le *beau*, vous savez le peindre avec
 un coloris si chaud, il vous affecte à un si haut
 degré, et vous vous plongez si violemment, si
 promptement dans tous les excès de la bruta-
 lité la plus atroce? Ah que n'êtes-vous tou-
 jours au théâtre! L'excellente, la conso-
 lante opinion, que vous y donnez de vous-
 mêmes!

XIV.

NOV. 30. (9 FRIMAIRE.)

DES voyages immenses dans toute la journée pour mes commissions. Je harangue, je presse, je trouve de la bonne volonté d'un côté, j'échange des belles phrases d'un autre, mais je n'avance point, parcequ'il ne suffit pas de la faveur, il faut des formes. Comme l'on a l'adresse de ne me renvoyer jamais plus tard, qu'au lendemain, je ne puis encore pas trop me recrier.

Il a fallu ce matin faire deux grandes courses, et se présenter aux différens bureaux de la Section *Le Pelletier*, où je demeure, et de la *Police Générale*, ou *Mairie*. Ce sont des papiers et des signatures sans fin d'un office à l'autre, des questions, des gênes, qui indiquent l'état de crainte et d'appréhension, dans lequel on est toujours à l'égard des étrangers. Tous les procédés sont ingénieusement inventés : mais on en abandonne l'exercice à des mains bien rudes et malpropres. On n'apperçoit pas la moindre apparence de

majesté

majesté, ni même de ce décorum, qui conviendrait à tout agent d'un gouvernement quelconque. Qu'il soit peuple, à la bonne heure : mais il pourroit n'en avoir ni la mine basse, ni la mise assortie. Au surplus il faut convenir, qu'il regne dans cette partie de l'administration une vigilance si clairvoyante et si active, que bien difficilement il pourra se former des trames sourdes contre l'état actuel des choses.

Déplorable aspect que celui des Eglises ! J'ai voulu revoir Notre Dame, St. Sulpice, &c. Je n'ai trouvé que des cadavres mutilés dans un état, qui excite l'horreur et la compassion. Quelques unes sont encore ouvertes, mais ce n'est, je crois, que pour en parcourir les débris épars, et pour voir jusqu'à quels excès peut parvenir la fureur d'un peuple en démence. On ne fauroit appeller autrement cette rage de détruire, qui n'a rien épargné. Il paroît qu'on auroit pû, en conservant tout, changer par d'autres moyens les habitudes du peuple. Il est vrai que c'est l'homme tranquille et sain, qui reforme, change, et arrange : l'homme en convulsion brise tout ce qu'il rencontre. Soit dans les Eglises, ou dehors, soit marbre, ou bronze,

toute

toute figure à signe ayant rapport à la royauté, ancienne ou moderne, sacrée ou profane, a été arraché, et détruit: et pour qu'on ne se méprît pas à l'intention, ce n'est point l'ouvrage entier, qu'on a anéanti, mais uniquement le morceau quelconque, qui avoit ce rapport-là. C'est pourquoi l'on voit à Paris à présent un genre de ruines, inconnu à tous les antiquaires. On apperçoit un beau buste sans tête, parcequ'elle avoit la couronne, une statue sans un bras, parcequ'il soutenoit le sceptre, et cent mille absurdités pareilles. Ce qui reste est assez beau, et bien conservé, pourqu'on voye clairement, que ce n'est pas au tems que ces pièces doivent leur dégradation, mais à la fureur plus que barbare d'une horde visigothe.

Sainte *Génovie*, devenuë le *Panthéon François*, est un grand et magnifique bâtiment, auquel on travaille à toute force, pour le faire servir au plus tôt à sa nouvelle destination. Il paroît d'ailleurs, qu'on est encore incertain sur le choix des sujets, et des monumens à placer, puis que l'on en a mis et ôté, et qu'on disgracie des morts naguères très-honorés. Et cela est tout naturel: les idées ne

sont,

sont, et ne peuvent pas être plus fixes, que les choses. Un plaisant disoit en regardant l'inscription sur la façade, qu'il n'y a que Dieu jusqu'à présent qui tienne bon, et qu'on lui fait grace. Quant à moi, je me suis écrié seulement, quelle étonnante et totale révolution, que celle des idées!

Le spectacle d'aujourd'hui se nomme les *Variétés Amusantes*, qui ne l'ont pas beaucoup été pour moi. Ce sont des farces, des pièces poissardes, pitoyables et risibles à la fois.

Quel antre, quel gouffre, que ce Palais de l'Egalité! Je ne saurois peindre l'agitation du peuple, qui le remplit partout. On y rencontre beaucoup de visages d'affassins, de mines sales et brutales, des costumes et des contenance féroces et insolentes. En même tems on peut envisager cette enceinte immense et magnifique, comme une foire pleine de richesses en arts et métiers, un théâtre d'industrie, un foyer de rayons partans de toute la circonférence de Paris, pour y allumer et nourrir toute sorte de feux, au plus haut degré d'inflammation.

Dans cette seule enceinte il y a jusqu'à trois théâtres, qui, comme les seize ou dixsept autres,

autres, sont remplis tous les soirs: L'homme, qui se promène sous ces arcades, et parmi les arbres, pour peu qu'il observe et réfléchisse, est en proie aux mouvemens, aux jugemens les plus difficiles à concilier. Il finit par s'écrier intérieurement avec Rousseau: l'homme est bon, mais les hommes sont bien méchans; c'est-à-dire lorsque les hommes forment une société, qui n'étant pas organisée d'une manière stable, moyennant une force dirigée par la loi, n'offre que des dangers, des désagréemens et des malheurs.

XV.

DECEMBRE I. (10 FRIMAIRE.)

AU milieu du Palais Royal en voit une grande Redoute, dont l'extérieur est chinois, ou baroque. Elle contient d'un côté un théâtre à pantomimes, de l'autre un salon à expériences, qu'on nomme *Le Lycée des Arts*. On donnoit dans celui-ci un mauvais concert, où l'on applaudissoit beaucoup. Le goût général en musique vocale m'a paru

plus arriéré ici qu'à Londres, et c'est quelque chose. Je n'ai pû tenir jusqu'à la fin. Ayant appris que Mr. N. N. étoit à Paris, j'ai réuissi à le déterrer et à le voir. C'est bien lui, qui a pû aisément d'amateur devenir artiste, et artiste distingué. Il a dû à ses talens d'échapper aux malheurs des derniers tems, et il leur doit l'état sûr et tranquille, dont il jouit.

Plus j'entends raisonner, plus je raisonne moi-même, et plus je me confirme dans l'idée, que de longtems il n'y aura de contrerévolution totale. Paix, ou non, il y aura plus ou moins de malheurs: les horribles tragédies se renouvelleront peut-être encore dans l'intérieur, mais plus d'espérance pour le retour. La marche des événemens n'a pas été aussi eventuelle, qu'on le croiroit d'abord. Robespierre, ses prédécesseurs, ses complices, ses successeurs mêmes, quoique plus ou moins execrables, et ne cherchant qu'à assouvir la rage de leurs différentes passions, ont contribué à affermir la nouvelle forme: et sans les horreurs, que l'on a commises, et que l'on commet encore, la contrerévolution se faisoit, accompagnée probablement d'une autre suite d'horreurs.

Voilà,

Voilà, à ce que je pense, la manière d'envisager en perspective, qui réunisse tout sous un coup d'œil, le grand événement, dont l'Europe est étonnée. Si l'on s'arrête aux détails, l'optimiste est perdu.

E'tant jour de *decade*, la belle foule étoit à l'Opera. J'en ai été la dupe, et je me suis ennuyé à *Tarare* : je n'ai pu y trouver ni intérêt, ni raison ; et qui pis est pour moi, la musique même ne m'a point paru bonne, quoiqu' elle soit de l'habile *Salieri* : il est cependant possible que la manière, dont elle étoit chantée, m'en ait déguisé les beautés. En revanche, la danse toujours parfaite. *Vestris* ne dançoit pas, mais *Nivelon* fait agréablement supporter son absence, ainsi que *Deshayes*, charmant jeune homme, dans lequel les connoisseurs voyent le successeur de l'incomparable *Vestris*.

XVI.

DECEMBRE 2. (11 FRIMAIRE.)

LA semaine étant finie, j'ai réglé et payé mes comptes : j'ai achevé plusieurs commissions, en recevant les articles, que j'avois ordonnés.

donnés. Après quoi, en compagnie du Chapelain de la légation de Venise, homme aimable, instruit et bon observateur, je suis allé voir le Conseil des Cinqcens, ainsi que celui des Anciens. Je ne parlerai ni de leur nature politique, ni de leur forme. Cela est très connu, quoique fait presque d'avanthier. Jusqu'à présent leur existence et leur marche sont assez tranquilles.

L'extérieur n'est pas imposant à l'œil, mais il l'est beaucoup à l'esprit, qui réfléchit. Rien n'est plus aisé, ni plus juste, que de se représenter les plus anciens tems historiques, et de les voir exactement renouvelés.

Les grands faits en bien et en mal de la Révolution Française, les traits étonnans et très-multipliés de bravoure, d'intrépidité, de dévouement à la mort, ainsi que d'horrible férocité, d'atrocité revoltante, de pillage, d'exécution en tout genre, enfin de tout ce que les passions exaltées du peuple en masse et de ses chefs furieux, peuvent imaginer et commettre, tout cela, dis-je, arrivé, et arrivant sous nos yeux, rend, on ne peut pas plus croyable ce que nous lisons dans les historiens des tems les plus reculés, et qu'on regarde presque comme fabuleux. J'ose dire,
que

que tous les compilateurs depuis *Valère Maxime* jusqu' aux *Dictionnaires portatifs* &c. ne nous présentent pas autant de traits énergiques de toute espece, que j'en entends tous les jours de la bouche des témoins oculaires. Que de *Syllas*, de *Verres*, de *Catons*, de *Marcan- toines*, et de *Nerons* modernes, qui ont surpassé les anciens!

Dans l'optique des sens les objets paroissent petits en raison de la distance d'espace: c'est le contraire dans l'optique morale, pour ainsi dire: les objets s'agrandissent en raison de la distance du tems. Dans quelques siècles, les événemens d'aujourd'hui prendront un aspect bien différent de celui qu'ils ont sous nos yeux.

Je n'ai vu pour la première fois, que le local des deux Conseils, et beaucoup de monde rassemblé avec peu d'ordre dans ce local. A la chambre des Anciens, une petite discussion, qui a fait parler cinq à six membres, commence à me donner une idée de l'éloquence Républicaine. Elle est rude, simple, sans la moindre forme d'égards, sans représentation. Les restes de la majesté monarchique fournissent aux corps républicains

licains assemblés des emplacements superbes. Mais il n'est pas resté un soupçon, un souvenir, une fleur-de-lys. Tout ce qui a remplacé les anciens ornemens magnifiques, est du genre le plus fièrement républicain démocratique.

Quels horribles souvenirs, en parcourant la grande enceinte des Thuilleries, et les environs ! On lit sur terre et dans les murs un calendrier de massacres, depuis l'affreux 10 d'Août 1792, jusqu'au 13 Vendemm. dernier : le cœur se soulève, l'humanité frémit : et malheureusement cela n'est peut-être pas encore fini.

Plus je regarde le peuple et les visages du Palais Royal, plus il me paroît reconnoître d'assassins, d'égorgeurs, d'ames prêtes à recommencer les horreurs. La police n'est pas encore en état de les contenir, si quelque accident les réunit, ou si quelque factieux les ébranle : Dans un pareil cas, le sort de la chose publique dépend du succès bon ou mauvais d'un attentat.

Les détails de la dernière crise sont presque ignorés de l'étranger : mais l'on vient de m'assurer de plusieurs parts, qu'au 13 Vend. la Convention, dit-on, n'a tenu qu'à un fil : il ne s'en est fallu que de quelques

ques circonstances très-accidentelles, qu'elle n'ait été taillée en pièces, ou brûlée par les Sections insurgées. Tort ou raison à part, il étoit bien aisé de pressentir alors, et de convenir à présent, que si les Sections l'eussent emporté, on auroit vû Paris plongé de nouveau dans toutes les horreurs de la dissolution anarchique, et nageant dans le sang. Lorsque parmi des malheurs très-probables, il arrive d'essuyer les moindres, en échappant aux plus grands, on peut regarder ceux-là presque comme un bonheur.

Le costume des Cinq cent jusqu'à présent, est l'écharpe tricolore à la ceinture, et le chapeau surmonté de trois plumes aux trois couleurs. Celui des Anciens est la même écharpe en baudrier. On dit qu'ils vont se donner un costume entier uniforme de représentation. Ils ne feront pas mal de soigner un peu plus l'apparence. Sans renoncer à l'égalité sociale et légale, ou la blesser, il faudroit pourtant donner au Gouvernement Souverain un peu de majesté. La robe du Sénateur dans tout païs vaut quelquefois mieux que lui.

La troupe du Théâtre de *Louvois*, Comédie-Opéra, est bien médiocre. On y a donné

donné ce soir la *Fille Hermite*, très-foible petite pièce : ensuite *Zelia*, Opéra à sentiment, qui est bien l'extravagance la plus complète, et du plus mauvais goût. Quant aux acteurs-chanteurs, quels cris, quelles convulsions d'énergumènes, quel *par-de-là* la nature et la vérité ! Et cela à côté du Théâtre des *François*, de la rue *Feydeau*, de la *République*, où le jeu est si parfait. Mais il faut songer qu'il y a dix-neuf ou vingt spectacles à Paris, et qui si sur vingt il y en a trois ou quatre de réellement bons, c'est une bien belle proportion entre le bon et le mauvais dans les ouvrages des hommes : il est rare que cette proportion soit avantageuse à ce point-là dans les œuvres mêmes de la Nature. Il n'y a d'ailleurs aucun de ces spectacles, m'assure-t-on, qui, quelque méchant, qu'il puisse être, ne soit au moins bien fourni de spectateurs.

XVII.

DECEMBER 3. (FRIMAIRE 12.)

APRÈS quelques visites, j'ai passé presque toute ma journée au *Museum*. Il n'existe sûrement nulle part dans un espace pareil, un

un tel amas de chefs-d'œuvre des Beaux-Arts réunis et rapprochés à ce point-là. Ce n'est jusqu'à présent qu'un amas, nécessairement mal distribué. Il suffit de dire qu'on y a recueilli une partie de ce qui étoit épars dans toutes les maisons, pavillons, galeries, châteaux du Roi, et des Princes, à l'exception de Versailles ; et que de plus on y a ajouté les superbes dépouilles de la Belgique, et de la galerie *Orange*. Il s'en faut de beaucoup que ce soit là, ni la plus grande, ni même la meilleure partie de ce que l'on a porté à Paris, et qu'on a répandu dans différens dépôts. Je m'y sentoiso suffoqué par l'admiration et le plaisir renouvelés à chaque pas. Presque tous les grands Maîtres des Ecoles Italiennes y ont plusieurs ouvrages classiques, on peut même dire, des pièces capitales, très-célèbres dans l'histoire de la peinture, et dans les monumens de la gravure.

L'école Française des beaux tems de Louis XIII. et de Louis XIV. y brille dans toute sa splendeur. Il est bon d'avertir l'amateur, que ces grands peintres-là, tels que *le Sueur, Vouet, Jouvenet, Champagne, le Brun*, (je n'y comprends pas l'admirable *Poussin*,
égale,

également connu et apprécié partout); ne sont pas assez connus, ni appréciés avec justice hors de France. Pour les deux Ecoles, Flamande et Hollandoise, les richesses les plus choisies, les plus précieuses y fourmillent. *Rubens* y regne par ses chefs d'œuvre d'Anvers, et de Bruxelles, quoiqu'ils soient mal éclairés, et trop près de l'œil, vù leur grandeur: *Rembrandt*, *Jordans*, *Potter*, *Vandyk*, et toute cette suite de peintres charmans en petits tableaux, ou étonnans en grands paysages, y étalent des merveilles de tout côté.

A bien jouir de la simple vuë un peu favorée, je ne croirois pas trop un mois de matinées consécutives, à trois ou quatre heures chacune.

Dans ce moment-ci il y a l'exposition des tableaux des peintres vivans. Les talens distingués percent de toute part, quoique les ouvrages se ressentent de la décadence momentanée. Il y a de très-beaux portraits. En général, l'artiste françois donne du mouvement au portrait: et c'est parcequ'il veut lui en donner, qu'il tombe quelquefois dans le maniéré. L'histoire est traitée sagement, mais souvent l'action et l'expression sont exagérées,

agérées, le coloris est de la couleur, et le dessein n'est pas assez pur. Disons vrai, ou du moins ce qu'il me paroît : je crois, malgré cela, qu'actuellement la peinture est mieux en France, qu'ailleurs : ce n'est peut-être pas lui faire grand honneur.

On peut prévoir, que cet établissement contribuera beaucoup aux progrès de ce bel Art, en voyant, combien d'artistes, et particulièrement de femmes, amateurs ou autres, travaillent à copier ou à étudier les grands modèles.

Outre les tableaux et desseins, le *Museum* renferme, un peu pêle-mêle, beaucoup de bonnes statues anciennes, et du seizième siècle, quantité de modèles d'architectures et de ruines, extrêmement bien faits, des curiosités précieuses, des machines ingénieuses, &c. Il y manque entièrement l'ordre, et les moyens instructifs, tels que livres, catalogues, explications, &c. Mais tout cela viendra bientôt, si la paix ramène le calme, et le doux loisir, qu'exigent les muses et les arts.

On ne peut d'ailleurs voir un local plus grand et plus magnifique, que toute l'aile

du Louvre, presque depuis le Pont-neuf jusqu'au Pont Royal.

En me promenant au milieu de ces merveilles, voyant à droite et à gauche des jeunes artistes, et des jeunes femmes travailler dans le plus profond recueillement, ma marche embarrassée par les chevalets, les modèles et les tableaux déplacés, je me suis écrié. Qu'un même objet peut avoir d'aspects différens, et même contraires en apparence ! Ici Paris doit ressembler à la florissante *Athènes* de *Péricles* : hors d'ici, à quoi ne pourroit-on pas oser le comparer ?

Mon Théâtre de ce soir a été celui de la rue Favart, dit les Italiens : je le crois absolument le meilleur pour l'Opera-Comique. On y donnoit la *Mélomanie*, petite pièce fort fort gaie, et la *Bonne Mere*, autre petite pièce délicieuse. Mad. Saint *Aubin* en jeune amoureux païsan est à manger pour les grâces et pour le jeu : rien n'est plus fraix, plus jeune, sans être enfant, rien n'est plus touchant, sans efforts, ni convulsions. Ensuite venoit l'*Epreuve Villageoise*, qui ne m'a pas beaucoup intéressé. La musique y est d'un goût vague, qui râonne et voudroit être Italienne.

Martin

Martin a beaucoup de moyens et de talent: mais c'est de la servile et mauvaise imitation de *Nigamoni*.

Le Parisien assiège depuis le matin des boutiques des boulangers, pour obtenir quelques sous de pain, en jurant et faisant tumulte et vacarme.

Ce même Parisien, pour aller au spectacle, qui coûte trois fois la valeur du pain, assiège les Théâtres dès trois et quatre heures après midi, se mettant paisiblement à la file, en grand ordre pour entrer, de qui s'appelle être à la queue; et perd gaîment cinq à six heures de travail tous les jours. Cela paroît inexplicable à l'observateur: il est possible que cela ne le soit point pour le gouvernement. Il se pourroit aussi, que tout bien calculé, il en coûtât moins à la famille d'aller à la comédie, que de rester au logis pendant les longues soirées d'hiver y brûler du bois et de la chandelle. En effet il me semble, qu'on n'y laisse personne, et qu'on porte au spectacle jusqu'aux petits enfans dans les bras: peut-être même dans ce calcul, le plaisir est tout bénéfice et profit.

Dans un entracte, la populace s'est mise à invektiver une femme, qui tournoit le dos à

la salle. b Après longtems, des soldats sont entrés, pour faire cesser le tumulte. Au milieu du silence, qui s'est ensuivi, plusieurs voix sombres, mais distinctes, se sont fait entendre, disant, *belle manière d'imposer silence!* *Des fusils et des bayonnettes: nous sommes joliment libres.* Ils avoient tort et raison: mais voilà, j'ai pensé, comment naissent les séditions.

J'ai fini la soirée par une longue séance avec V. On m'a donné parole que j'aurai une réponse définitive demain. L'objet est un peu différent; mais je crois en vérité, qu'il ne faut pas moins d'insistance et de patience à mon affaire, qu'aux préliminaires d'une paix.

XVIII.

DECEMBRE 4. (13 FRIMAIRE.)

BEAUCOUP de courfes inutiles, parcequ'il tout est bouleversé et changé dans Paris, jusqu'aux adresses et aux numeros des maisons.

Sans

Sans manquer de quelque intelligence pour d'autres choses, je dois convenir avec moi-même que je suis de la plus grande bêtise pour tout ce qui regarde les opérations du commerce en grand. Ce talent, qui me manque, et que la nature et l'expérience prodiguent à des têtes d'ailleurs assez bornées, a beau jeu à présent dans Paris. Je fais cette remarque et cette confession à propos des discussions continuelles sur ces malheureux assignats, auxquelles discussions je n'entends rien. Il est vrai, que les circonstances du tems ont déterminé toutes les classes d'hommes non manœuvres à ne s'occuper, que de commerce. Il y a des négocians, fabricans, artistes, &c. qui étoient autrefois de naissance et de métier grands seigneurs, et rien moins que préparés à cela. La perte de leur rang et de leur fortune les y a forcés : la peur les retient dans ce nouvel état, car ils ne peuvent plus dans le système actuel s'avouer nobles ou grands.

Paris est un essaim, une ruche d'abeilles industrieuses, et de frêlons malfaisans.

J'ai encore vu ce matin une dame au milieu des restes de son ancienne opulence, cachée dans une belle maison isolée, au fond d'un

d'un fauxbourg, tour-à-tour animée par des traits de courage, qui l'ont tirée de mauvais pas, et saisie par des accès de peur, qui la tiennent enfermée dans son appartement. Voilà l'état d'une quantité d'anciens personnages.

Enfin ce soir j'ai eu une réponse assez concluante de V. et la besogne est plus qu'à demi faite. C'est pourquoi j'écris encore à trois heures du matin, d'autant plus qu'il faut, que je me fasse venir de nouveaux moyens pour terminer. Ce Citoyen-là est richement, bien, élégamment bien chez lui. J'ai été assez content de son procédé, et je goûte de plaisir de l'espérance d'avoir réussi.

Azémir, jolie musique de d'Alegrac, m'a fait aller aux Italiens, et je m'y suis divertie.

J'ai été alarmé et attiré à la fois par un cliquetis de sabres au Palais Royal. J'ai tout de suite pensé à un commencement de révolte: j'aurois presque souhaité de pouvoir à cette occasion me former une idée du comment cela arrive: mais comme ma curiosité auroit pu coûter cher à d'autres, et même à moi, j'ai mieux aimé savoir un moment après, qu'on avoit fait cesser le tumulte.

nu'b

J'en

J'en étois à quatre pas, et je n'ai pu rien apprendre ni des motifs, ni du fait : ce qui m'a inspiré une grande confiance dans les relations des campagnes et des batailles.

XIX.

DECEMBRE 5. (14 FRIMAIRE.)

J'AI reçu le matin différentes visites, et je crois avoir rendu quelque service important. Ayant par hasard eu à faire à des gens, qui occupent des places de fonctionnaires publics dans les Sections, je les ai beaucoup entendus parler sur la dernière, et terrible affaire du 13 Vendémiaire. Comme à l'ordinaire, j'ai trouvé la plus grande contradiction sur les faits, et plus encore sur l'esprit, et sur les intentions de ceux qui l'ont causée. Tout au plus l'on peut voir assez clairement, que, raison ou tort à part, la victoire des Sections, si elle eût eu lieu, aurait entraîné des conséquences bien plus funestes et plus générales pour tout Paris, et pour la Nation ensuite, que n'en a eue l'événement contraire, quoi-
qu'il

qu'il ait coûté beaucoup de sang et de malheurs. Je le répète : de deux maux peut-être nécessaires, c'est le moins grand, qui est arrivé. Mais Paris frémit encore, quoique sourdement. Il est douloureux d'entendre dire, que la Convention expirante elle-même a excité cette sotte revolte, pour avoir un prétexte de frapper un coup de force, et ramener un peu de *terreur*, dont le système n'est pas oublié. On cite à cette occasion-là mille traits pleins d'énergie de part et d'autre. Mais on fait depuis longtems, que chaque secte a ses martyrs.

Aux Italiens, ou bien Opera-Comique-National, la meilleure troupe de ce genre, Chénard, Michu, Carline, Jenny, St. Aubin, &c. sont d'excellens Acteurs et Actrices. Je suis allé y voir avec plaisir *les deux Chasseurs*, et une pièce nouvelle, *La Caverne*, dont le sujet est tiré de *Gilblas*. Le Poème est médiocre, mais la musique est d'un baroque si âpre, si original, si nouveau, qu'il faut l'entendre une fois, comme l'on monte une fois sur un roc escarpé. L'Auteur a infiniment de savoir en harmonie : il a pû l'acquérir par beaucoup d'étude, mais la nature

ne

ne lui a pas donné autant de goût ni d'idées mélodiques.

On m'a assuré de plusieurs parts, que ce beau mécanisme Théâtral, qu'on admire dans les spectacles à Paris, est dirigé et exécuté par des Italiens, qui par contre le négligent chez eux. C'est, que les Italiens, qui restent, sont paresseux : ceux, qui sortent, sont forcés d'être actifs. Il est bien sûr, que *Servandoni* a porté et fondé cet Art en France, il n'y a pas très-longtems.

La foule quotidienne aux spectacles est incroyable.

XX.

DECEMBRE 6. (15 FRIMAIRE.)

J'AI mis à la poste toutes mes lettres, travail de deux jours. Dieu les bénisse, et les protège.

En réunissant plusieurs devoirs à rendre d'une manière un peu propre, j'ai pris une voiture pour toute la journée. Au change d'aujourd'hui, qui est de 3,900, elle m'a coûté douze livres, et les étrennes. Je fais cette remarque, comme pouvant servir de

baromètre pour la valeur des objets et du travail, dans ce moment.

Une rencontre du plus grand hazard m'a fait trouver N. N. qui dans la Révolution, quoiqu'il ait été lui-même zélé révolutionnaire sans crimes, a subi plusieurs révolutions dans sa fortune. Après son retour de V. et C. il a essuyé des procès, des emprisonnements, et des inquisitions fort alarmantes. Malgré cela, il n'en aime pas moins le nouveau système. Il est possible qu'il espère d'y prendre part.

J'ai fait de même la découverte du C. C. tout dégouté de ce bas monde, enfermé dans un taudis plein de belles choses, qui l'attachent, et le retiennent à Paris. Mais il est résolu d'aller mourir en Italie, afin que cela lui arrive le plus tard possible.

J'ai passé une partie de la soirée chez une Dame N. N. reste de l'ancienne richesse et élégance. Cette femme est assez divertissante, et ne manque pas d'esprit : mais elle annonce bien l'ancien ton de Paris efféminé. Assurément le tems de la terreur en France est bien passé, puisqu'il est impossible qu'on eût tenu alors les propos, que j'ai entendus, sans mettre la tête sous la hache.

L'état

L'état actuel des esprits à Paris tient de la peur, et en même tems de la désapprobation très-manifestée. Le Gouvernement n'a pas l'air de croire, qu'il faille, ou qu'il puisse prendre des mesures violentes : mais on ne sauroit répondre, que ce mécontentement se contienne, d'une part, ou que cette tolérance continue, de l'autre.

XXI.

DECEMBRE 7. (16 FRIMAIRE.)

QUELLES riches dépouilles entassées dans les lieux de vente, reste de l'ancien luxe, qui vont se répandre parmi de nouveaux possesseurs assez étranges ! Que de meubles précieux en marbre, en bois, en or, en argent, vont orner les demeures de ceux, qui les frottoient autrefois ! A force d'être objets d'échanges lucratifs, ils sont montés presque à leur ancienne valeur, exprimée dans le style ampoulé des assignats : de manière, qu'il ne faut pas tant croire, qu'on puisse les acheter à un aussi vil prix, qu'on se l'imagine hors de France.

Il n'y a de véritablement bon marché, relativement à l'étranger, qui change pièce par pièce, et jour par jour son or contre des assignats, que la nourriture, les spectacles, les plaisirs, les étrennes, et d'autres petits articles pareils : Mais la marchandise, la main d'œuvre, et les effets considérables, ont une valeur réelle, qui se soutient à un fort bon taux, qui s'élève tout de suite en valeur nominale à mesure que le louis monte, et ne descend pas de même.

Je regarderai, comme un chef-d'œuvre de l'esprit humain, ou comme un trait du plus grand bonheur pour le genre humain françois, si les assignats dispaeroissent, et si l'argent effectif reparoit en France, sans quelque crise, ou secousse bien désastreuse. On cite l'exemple de l'Amérique : mais je ne fais, s'il est applicable. A l'occasion de l'insurrection des Etats Unis, vers la fin d'une guerre, qui leur valut l'indépendance, leur papier étoit aussi monté à une valeur nominale encore plus extravagante. Les choses s'y sont arrangées depuis, sans que l'Etat en ait été ébranlé. Mais outre les caractères généraux de tout ce qui est peuple, et nation en masse, il y en a de particuliers pour chaque peuple et

et nation. Il y a bien loin du phlegme Américain à la fougue des François ; et d'ailleurs les rapports externes de ces deux Nations aux autres sont totalement différens.

Tout le monde Parisien passe sa journée à spéculer, trafiquer, acheter d'une main, et le moment après vendre de l'autre, ce qui ne peut que perpétuer le mal, et ce qui sera inévitable, tant que le Gouvernement ne trouvera pas les moyens de réaliser les signes, du moins en partie, et de rétablir la confiance.

Que d'exceptions aux définitions générales ! et que l'on se permet aisément des sentences absolues de réprobation, qui enveloppent grand nombre d'innocens ! Malgré l'aspect général de la rudesse de la multitude, et par le costume baroque, un peu cynique, et par les manières si éloignées de l'ancienne démarcation parmi les différentes classes, (tout cela effet des nouveaux principes républicains, surtout de l'égalité) il arrive presque toujours, que mes voisins, chez le Restaurateur, aux Spectacles, dans les boutiques, aux Cabinets de lecture, encore plus dans les maisons particulières, sont polis, honnêtes, obligeans, galans avec les femmes,

em-

empressés à rendre service, en un mot déployant aux yeux de l'étranger, et lui rappelant l'ancienne amabilité et urbanité François. D'après mes observations militaires, je n'hésite pas à croire, que pour peu, que la paix et l'administration publique ramènent l'ordre et l'aisance, les François redeviendront en très-peu de temps, et à tous égards, ce qu'ils étoient. Mais si on les tourmente, si on les vexé au dedans et au dehors, ils ne feront que s'abrutir d'avantage chez eux, et en devenir plus terribles à leurs ennemis.

- *Colin d'Harcourt*, sans être ni Molière pour la force comique et pour les caractères, ni Regnard pour la plaisanterie, ou Gresset pour l'esprit et la marche une bonne dose de toutes ces qualités-là, réhaussées d'ailleurs par la plus agréable versification. J'ai entendu son *Optimiste*, joué par *Moli*, à la rue Feytaud.

- Je déclare et je me dis à moi-même avec autant de plaisir que de conscience, que je m'y suis reconnu tout du long, d'un bout à l'autre. Ce sont la plupart mes principes, mes raisonnemens et mes théories sur le bien et le mal. Je conviens avec lui, que cette

qualité

qualité n'est pas d'abord un système, mais tout simplement une tendance naturelle, qui tient peut-être à la conformation, à la santé habituelle; et qu'ensuite elle devient profession de principes continuellement applicables et appliqués. Que de choses il m'a volées, que j'avois dites en mauvaise prose avant qu'il les fit entendre en beaux vers au Public, qui l'applaudit avec enthousiasme!

Mais que dire de ces salles de spectacle remplies deux heures avant le commencement, remplies par ce même peuple, qui jure, qui se plaint, qui se dit, et que l'on croit, très-malheureux! Tout de bon, quand on ne sauroit rien de la Révolution Française et de ses conséquences, mais que simplement on diroit, il y a dans une Capitale vingt spectacles dramatiques tous les soirs, ils sont tous remplis de monde, au point d'y être très-mal, si l'on ne se condamne pas à y aller trois heures avant qu'ils commencent, je demande, cette ville pourroit-elle passer pour malheureuse et nécessaire?

DÉCEMBRE 8. (17 FRIMAIRE.)

IL manque à la propreté Angloise la facilité, la comodité et le bon marché des bains, que l'on a Paris sur la Seine. C'est l'affaire d'un chelin; et l'on y est mieux servi, que pour quatre ou cinq à Londres.

Si l'on a besoin de trouver quelqu'un de perdu dans le monde, et si ce quelqu'un-là n'est pas mort, on n'a qu'à se promener au Palais Royal: je parie qu'on le rencontre, ou que du moins on en fait des nouvelles, avant que la quinzaine se passe. J'en ai eu deux exemples ce matin: j'ai été abordé avec des cris de surprise par A. et par B. Quant au premier, son nom a mal sonné dans les gazettes, qui en ont beaucoup parlé aux différentes époques de la Révolution. Ce qui pis est, c'est que j'en entends parler même actuellement avec ce peu de ménagement, qui ajoute le mépris à la réprobation. De plus, ceux, qui en disent du mal, ont tous l'air de valoir mieux que lui. Pour lui, il convient, il déclare même d'avoir été maltraité, mais *injustement*, comme cela doit être. Je l'écouterai, je parlerai peu, j'applaudirai à sa fabrique,

brique, mais je l'éviterai, sur tout si l'on le replace dans un corps administratif.

Dieu ! quel choc continuel d'opinions sur les choses, et sur la manière dont on juge les hommes, dans un tems de révolution ! Par conséquent, quelle incertitude, quelle hésitation dans toutes les démarches de la vie, lorsqu'il est question, ainsi que pour les François à présent, de toute la fortune, et de l'existence même de l'individu ! C'est à propos d'avoir entendu une conversation sur les affaires du tems entre des hommes, qui paroissent réunir beaucoup d'esprit à une grande connoissance de ces affaires mêmes. C'étoit au diner de Mr. N. Voilà encore une maison, où tout se ressent de l'ancien tems, ainsi que de la décadence actuelle. Superbe hôtel, beaux appartemens, mobilier riche, de l'élégance, du goût partout : et en même tems une réforme, une suite de privations, qui contraste avec tout cela d'une manière presque comique.

L'affaire du Comte de Carletti, Ministre de Toscane, que le Directoire Exécutif renvoye tout d'un coup, fait grand bruit dans ce moment-ci à Paris. S'il a des torts, le plus grand de tous est d'en avoir à présent, c'est

c'est à dire lorsque même son caractère public ne le met pas à l'abri des défrayemens, qu'un gouvernement bien que, allarmé et sans égards, ne craindra pas de lui procurer.

La forme du théâtre de la République est une véritable invention nouvelle, et autant qu'il m'a paru, fort heureuse. C'est une suite de segments de courbes, l'un ajouté à l'autre; l'Auteur a allongé la surface intérieure par beaucoup de sinuosités, en les réunissant avec assez de symétrie. Ce Théâtre est déclamatoire. Le groupe ne vaut pas pas celle des François, quoiqu'elle ne soit pas mauvaise. Il est sûr qu'il faudroit être bien difficile pour d'une manière bien triste pour ne pas trouver dans tous ces théâtres plus au moins de quoi s'y plaire.

due de la décadence actuelle. Supprimez les deux appartemens mobiliers, de l'école, du goût partout: et en même temps une réforme, une

XXIII.

DECEMBRE 9. (18 FRIMAIRE.)

BON déjeuner chez Mr. N. Je ne vois pas bien clair à cet homme-là. Il me paroît évidemment, qu'il a pensé et agi, selon les tems, se rangeant toujours du côté le plus fort. A-t-il eu tort? Je n'oserois dire qu'oui.

fi

si cette conduite ne lui a coûté aucune mauvaise action. Je ne fais pas, si un homme doit être le martyr de son opinion, lorsque la prononcer et la soutenir ne peut opérer le bien d'autrui, et que cette opinion causeroit sûrement le mal de l'opinant, qui la prononceroit.

A ce que je crains, les affaires se brouillent : des nuages s'amoncelent sur le Ciel de Paris. Fasse un destin propice, qu'ils s'évanouissent, sans causer d'orage.

J'ai vu *Fenelon*, drame de *Chenier*. Il y a plusieurs petits inconvéniens dans la marche de la pièce, et quelquefois peu de naturel dans le dialogue, faute en grande partie du jeu des acteurs, qui tombent souvent dans la déclamation ampoulée, et la donnent pour de l'expression. Mais ces défauts-là sont rachetés avec usure par des momens très-tendres, par des sentimens de la plus touchante énergie, et par des vers si pleins de sens, de vérité, de ce beau sententieux, qui frappe, que réellement je suis fâché de ne pas les savoir par cœur. Il y en a de très-applicables aux circonstances, mais dans lesquels l'Auteur a mis une sage modération. On ne sauroit en dire autant des autres ouvrages, qu'il a publié

publié avant. *Fenelon* est une pièce à grandes beautés : elle est à juste titre très-suivie. Heureuse idée, que celle d'avoir mis sur la scène l'aimable Auteur de *Télémaque*, parlant son langage de philanthropie et d'onction ! Je me fais bon gré d'y avoir versé des larmes délicieuses.

Ah je crains qu'il ne soit pas vrai, que le Théâtre peut influencer sur le caractère, et sur les mœurs d'une nation. Si c'étoit une vérité, pourroit-il y avoir une nation plus humaine, plus aimable, et plus aimante, que la Française ? Peut-être l'est-elle ; et le moment, qui paroît la déshonorer, n'est pas son état habituel caractéristique.

Puissai-je me tromper aujourd'hui : mais je tremble, qu'il n'y ait des gens, qui provoquent de nouveaux malheurs.

XXIV.

DECEMBRE 10. (19 FRIMAIRE.)

J'AI vu de près la métamorphose d'une personne, autrefois Officier, Diplomatique, élégant, joliment vicieux, aimant le faste et la
repré-

représentation, devenu ensuite révolutionnaire, puis fonctionnaire, puis attaqué, emprisonné, je ne fais si à tort, ou à raison, ensuite retiré entièrement des affaires publiques, et resté parfait *Républicain*. Outre les sentimens républicains, qui le constituent tel, voilà les circonstances, qui sont apparemment essentielles à la profession du vrai *Républicanisme*. Il est mal logé, il mange détestablement, il a la tournure grotesque, et s'est établi Manufacturier et Négociant avec tout le dévouement et tout le zèle de quelqu'un, qui n'auroit jamais été autre chose. L'esprit de parti est donc bien puissant, puisqu'il change les habitudes à ce point : il peut donc changer cette seconde nature de l'homme, et lui donner un degré d'énergie tout-à-fait nouvelle : et voilà pourquoi tout homme de parti, tout esprit de parti est extrêmement utile, ou nuisible. En effet cet homme, odieux aux deux partis opposés, est accusé d'avoir causé le malheur, et la mort de plusieurs innocens. D'après ce que je puis croire de lui, l'ayant beaucoup connu dans d'autres tems et d'autres lieux, je parierois qu'il ne se doute pas seulement d'être chargé de cette imputation : je parierois, qu'il est coupable

coupable d'erreur, et qu'il n'a jamais fait le mal, le croyant tel. Voilà bien l'engouement, l'aveuglement, que cause l'esprit de parti, dont Dieu préserve les sociétés.

Le long des boulevards de Paris il y a plus d'une demie douzaine de petits Théâtres, petits en comparaison de ceux du centre de la ville, savoir l'*Opera*, *Feydeau*, *Italiens*, *République*, &c. Ces Théâtres-là, très-populaires pour le prix, et pour la qualité des spectacles, sont en même tems la pépinière, d'où l'on tire souvent les talens, qui s'annoncent, ou se développent d'une manière distinguée. Comme le talent dramatique est, pour ainsi dire, national, et que d'ailleurs il est excité et entretenu par les grands modèles, on le rencontre aussi dans ces petits spectacles.

J'ai été ce soir au Théâtre de la *Gaieté*, nom qui lui convient. On y a donné une pièce intitulée *Les Portraits de famille*, qui a mérité et obtenu beaucoup d'applaudissemens. Je le crois bien. L'Auteur, ou plutôt le Plagiaire, n'a garde de le dire: c'est presque une traduction du chef-d'œuvre moderne du Théâtre Comique Anglois *The School for Scandal*, de Mr. *Sheridan*. Les Anglois ne

fauroient

sauroient se plaindre de cette dissimulation : ils en font autant de leur côté à l'égard du Théâtre François : et d'ailleurs en vérité les François ne déparent point par leur jeu les pièces qu'ils volent.

J'ai vu après cela une pièce, qu'on ne peut ni écrire, ni donner, ni goûter, qu'en France, et même, je crois, qu'à Paris. C'étoit *Les Grâces* : un rien d'un charmant goût grec ancien, du genre le plus ingénieusement anacréontique, plein de finesse et d'heureuses allusions. A peine un Poète y auroit-il trouvé matière à une Ode, à une Cantate. Le François est si raffiné (même dans ce sens-ci) qu'il a su en faire une pièce, qui a toute l'action et tout l'intérêt, dont le genre est susceptible. L'Amour tend un piège aux Grâces : averties par Mercure, elles le reconnoissent, dissimulent, le lient avec des festons de roses à un arbre, et le tourmentent : Mercure accourt, le délie, le reconcilie avec les Grâces, et voilà tout. Assurément il faut beaucoup d'esprit pour faire d'un conte froid et ennuyeux une suite de Scènes liées par une action. Précisément dans cette pièce a paru un de ces talens prodigieux précoces, qui éton-

nent,

nent, et font un plaisir, pour ainsi dire, impatientant. Une fille de sept ans au plus, jouant le rôle de l'Amour avec l'intelligence, l'expression, les graces d'une bonne Actrice à vingt ans.

Il y avoit de la danse aussi, bien au deffous de la perfection, où elle est portée sur le Théâtre de l'Opéra : mais toujours dans le bon genre. Je remarque les effets rapides, qu'a produit dans les Arts, surtout dans le dessein et dans la danse, la découverte et la connoissance de l'Antique, tel qu'on l'a trouvé représenté si vivement dans les belles fresques d'Herculanum. On y a une source féconde de beautés nouvelles dans les développemens du corps humain, dans ses différentes attitudes et dans les groupes. Une jeune et jolie personne, très-bien coupée; ayant des contours bien prononcés, rappelle un grand nombre des attitudes, que nous contemplons avec délices dans ces anciens monumens. Je conviens que ce n'est point de la danse : mais si ce que les Italiens appellent *una bella massa* nous fait grand plaisir dans une Statue, et même dans un simple dessein, combien à plus forte raison une Statue

tue animée doit nous en faire: c'est pour
lors qu'on peut nommer une Statue l'o-
riginal.

XXV.

DECEMBRE II. (20 FRIMAIRE.)

L'EPINE est un horloger savant, dont le
mérite et la réputation sont aussi connus et
répandus dans le monde, que ses montres et
ses pendules. Il en fait et il en raisonne,
que c'est un véritable plaisir. Mais (car il
faut des *mais* à tout) pourquoi ne pas se con-
tenter d'être un excellent horloger, et de
faire, comme tel, des ouvrages parfaits, sans
se mêler d'orner, de sculpter, d'encadrer, de
faire de l'esprit en dorure et en ciselure, c'est-à-
dire employer les talens d'autrui, comme s'il en
avoit besoin pour faire valoir le sien? Il a
chez lui une collection de pendules très-or-
nées, et beaucoup trop, car c'est toujours par
le trop, que le François pêche, à ce que j'ai
souvent entendu dire. Trop de pensées, trop
d'ouvrage, trop de luisant, trop de courbes
et de contorsions: rarement du repos, et de
l'harmonie

l'harmonie calme et bien consonnante. Il paroît incontestable, que l'Anglois a la préférence en cela : mais cependant remarquons qu'il l'a, parcequ'il n'orne guères : car, lorsqu'il se mêle d'orne, ce n'est pas toujours avec le meilleur goût. Ordinairement il va droit au but dans son ouvrage : c'est par le fini, qu'il orne : c'est de l'utile, dont il s'occupe. Il me semble, que la simplicité, allât-elle jusqu'à la sécheresse, est préférable à l'intempérance, à la surcharge des ornemens.

Je me sens porté à bien augurer des affaires publiques. Le Gouvernement travaille avec de l'ensemble, il a de la tenue, il paroît de bonne foi vouloir le bien. Peut-être faut-il attendre, au moins quelques jours, pour ne pas hasarder de se retracter. Cette première opération pour le rétablissement des finances, est la moins allarmante, si elle n'est pas la plus utile. Il vaut mieux aller lentement, et tâter le terrain avant de trop s'engager, que risquer un saut mortel, en voulant franchir le pas trop brusquement. L'emprunt forcé, si on le réalise sans des violences illégales, fera crier, il est vrai : mais ce ne fera, que le petit nombre des propriétaires

en

en fonds, petit en comparaison de la masse du peuple. Ce sont les emportemens du peuple, qu'il faut craindre : les propriétaires exciteront tout au plus quelque compassion ; mais aussi n'est-ce pas le propriétaire, qui est le plus intéressé à la jouissance tranquille de sa propriété ? Pourra-t-il s'en flatter, l'espérer, s'il ne met point par cette contribution, le Gouvernement en état d'agir, d'administrer, de pourvoir aux besoins de l'Etat, et de contenir par-là la redoutable multitude ? Que les propriétaires réfléchissent bien sur leurs intérêts durables, et cette mesure ne leur paraîtra plus aussi pesante.

Le Spectacle de ce soir aux Italiens a été le *Bienfait récompensé*, et les *petits Savoyards*. Pas beaucoup à remarquer sur aucun des deux. Les *Savoyards* ont vieilli, on ne les joue plus aussi bien qu'autrefois. D'ailleurs, toutes ces pièces un peu anciennes ont été tronquées, comme les monumens publics.

XXVI.

DECEMBRE 12. (21 FRIMAIRE.)

RECAPITULATION de visites. Le jour
née étoit froide, mais belle ; par conséquent

les Boulevards très-peuplés. Paris dans sa vaste enceinte renferme un petit nombre de Bâtimens d'une architecture sage et correcte : mais en revanche il est plein de grandes masses imposantes à l'œil. S'il y avoit un certain nombre de rues larges, et que l'on y construisît des trottoirs bienfaits, propres et à l'abri des voitures et des chevaux, Paris seroit la plus belle et la plus majestueuse des grandes Capitales, sans être la mieux bâtie.

A trois heures je me suis rendu chez N. N. Il m'a mené dîner à une charmante maison de Campagne, où il passe sa vie, aux matinées près, qu'il emploie aux affaires de son commerce dans Paris. Oui, de son commerce : il y est jusqu'aux yeux : tous ses talens, toute son activité, ce ton même d'autrefois, tout cela n'a plus d'autre ambition, que le succès des opérations mercantiles, et les spéculations sur les achats et les ventes. Cet homme, à présent aussi sage qu'ingénieux, a réellement *viré de bord*, et depuis l'époque, qui a changé son état social, il ne s'occupe plus que de *revirement de parties*. Il a cependant conservé plusieurs habitudes de sa manière d'être. Comme il a eu l'ad-

resse

resse et le bonheur de recouvrer ses biens, qui sont très-considérables, ceux-ci, quoiqu'énormément diminués, parceque les revenus sont comptés en assignats, lui suffisent pour mener une vie agréable, mais sans aucun faste. Il a reformé beaucoup d'articles de son ancienne dépense: mais il a fort peu touché à sa table, qui est toujours très-délicate, et rien du tout à son lit, toujours, plus ou moins, bien garni. Ce qui l'orne et l'embellit à présent, n'est pas aussi régulièrement dessiné et d'un aussi beau coloris, que le meuble d'autrefois: mais il a fait cette fois-ci un choix peut-être meilleur, en ce qu'il pourra s'en accommoder, à ce que je crois, plus longtems que de l'autre. C'est du brillant aimable et naïf; c'est de l'esprit doux et modeste. Bref et sans métaphores, *Henriette* vaut cent fois *Victoire*.

J'ai passé avec l'heureux couple une agréable soirée, j'ai couché dans un fort bel appartement: et chez lui, je ne fais comment il en a eu le secret, on ne s'apperçoit presque pas de la révolution générale, ni de celle de quelqu'un, qui étoit autrefois ce que nous savons. Cependant il n'a pas du tout l'affectation du langage révolutionnaire: sans faire
des

des vœux imprudens pour des retours abhorrés, il s'explique avec autant de liberté que d'esprit sur le Gouvernement actuel, il reprouve ses mesures, toujours par le raisonnement, il se permet quelquefois la plaisanterie, s'amuse aux dépens des nouveaux venus, et fait de bonnes épigrammes sur les affaires du tems.

D'après cette description j'arrête dans mon souvenir l'idée d'un état extrêmement singulier dans ce moment à Paris : celui de la plupart des Grands Seigneurs, dont un certain nombre y existe, sans y être proprement ni caché, ni avoué.

XXVII.

DECEMBRE 13. (22 FRIMAIRE.)

J'AI été me délecter au *Museum*, pour profiter d'une courte apparition du soleil.

Ayant trouvé chez moi une réponse de V. qui me *désappointe*, j'ai dû changer mon travail, puisqu'après cela, je ne puis trop compter sur lui. Ce n'est pas sa faute, à ce qu'il

qu'il paroît : mais nous n'en sommes pas moins dérangés tous les deux.

Quel assemblage comique de personnes dans la maison, où N. N. vit ! J'ai dîné avec cette espèce de Communauté marchande, composée de deux ci-devant officiers, d'un homme de lettres, d'une ci-devant Actrice, puis Amie d'un Illustre, de la veuve d'un Colonel, femmes aimables, un peu sur le retour, et d'autres inconnus. Tout cela est devenu commerçant : chacun a une boutique, un comptoir : chacun mêle aux discussions de commerce celles du Gouvernement, avec peut-être aussi peu de droit aux unes qu'aux autres, et réunit ensemble les plaintes, la gaieté et la galanterie. Quel heureux caméléon que le François, et que l'étranger a tort, s'il se flatte de pouvoir le fixer !

Observation aussi vraie, qu'inexplicable. Je n'ai rencontré jusqu'à présent personne, avouant franchement son républicanisme, à l'exception des Employés, et Fonctionnaires, parmi lesquels on n'a point de peine à reconnaître des mécontents. J'ai encore moins rencontré de personnes exprimant le désir du retour de l'ancien régime : et cependant tout François est continuellement occupé de la

la Révolution : presque tout François en parle, dit son opinion, ne ménage pas les termes, et n'a pas l'air d'avoir peur.

Généralement les Deux Conseils et le Directoire Exécutif n'ont ni l'estime, ni la confiance publique : je n'entends pas nommer un seul être jouissant de quelque popularité. Je conçois qu'il est difficile de l'obtenir parmi un peuple moqueur, léger, et raisonneur inépuisable, tel que la grande masse de la foule parisienne.

Pour les Royalistes, il y a une exception à faire. C'est le petit nombre de ceux, qui conservant au milieu des dangers un reste d'ancienne opulence et d'ancien rang, regrettent les pertes énormes, qu'ils ont faites, et souhaitent ardemment plus qu'ils n'espèrent, un retour, auquel ils sont tant intéressés. Ceux-ci se tiennent cachés, ou à part, vivent assez bien chez eux (s'étant néanmoins condamnés à beaucoup de privations) et ont plus de conduite dans leur économie, que de prudence dans leurs discours. Car si le Gouvernement se portoit encore à quelque mesure ou ressource coactive, c'est sûrement à eux, qu'il s'en prendroit.

XXVIII.

DECEMBRE 14. (23 FRIMAIRE.)

JOURNÉE bien marquante pour moi. Après beaucoup de courses, et d'entrevues du bas en haut pour ma négociation, j'ai eu une conversation, au bout de laquelle et à la suite de beaucoup d'honnêtetés et d'expressions obligantes, quoique républicaines, je me suis vu tout-à-coup fort arriéré. V. le pauvre garçon jure et peste, autant que moi : il ne désespère pas encore, et me demande d'espérer aussi. Encore deux ou trois jours, dit-il. Le pis est, que si je ne réussis pas pour lui, je ne vois pas trop, comment me flatter de réussir pour d'autres. Tout cela est très-désagréable. On n'en a pas moins eu de peine, lorsqu'on n'a pas de succès : mais par une injustice presque pardonnable, on en a bien moins de mérite. Espérons d'empêcher cette injustice.

Un heureux hazard m'a fait voir à la suite de Mr. *Quini* deux amas éblouissans de richesses en meubles, et en objets de l'Art, aux

Hôtels de l'Infantado, et de Nesle. *A quelque chose malheur est bon.* On a rassemblé dans ces deux endroits une grande partie des dépouilles Royales, et des Grands émigrés. L'on voit avec étonnement d'un seul coup d'œil ce qui étoit dispersé dans cent Maisons.

Tout ce que le luxe, animant les Arts libéraux et mécaniques, peut imaginer et faire de plus riche, de plus élégant et de plus magnifique, est là. On en a beaucoup ôté. Le Directoire Exécutif, comme devant représenter, en a emporté tout ce qui lui convenoit, pour se meubler d'une manière digne de la représentation. En outre, on a fait dernièrement plusieurs restitutions : et malgré cela, tout est plein d'objets admirables pour le travail et précieux pour la matière. On craint avec raison, que de longtems les Artistes ne pourront remplacer ce qui va se perdre et sortir de France. Il faut que le calme revienne, et avec le calme le goût des Arts, et les moyens de mettre en activité les talens, qui peut-être en attendant se rouillent et périssent.

Ensuite un excellent diner chez Mad. N. N. Elle a eu l'obligeante attention de choisir un jour, où elle avoit un petit nombre de commensaux très-intéressans. J'ai fait la connoissance

connoissance de Mr. Vahmont de Bomare, de Mr. Vigé, de Mr. Martini, l'Allemand, et de quelqu'autre homme de lettres. J'en ai vu de brillans, d'agréables, de célèbres, et de modestes aussi. Le cercle étoit d'ailleurs composé de victimes du tems, et c'est assez dire, pour me ressouvenir d'une quantité de faits, tantôt étonnans, tantôt absurdes, et toujours affligeans. Mais la musique et l'esprit ont souvent égayé la conversation.

En sortant de là j'ai couru au Théâtre de la Rue Feydeau entendre *Toberne*, Drame Lyrique et à Spectacles, musique de *Bruni*. Je me suis trouvé presque chez moi : le style de ce Maître est aussi Italien que possible sur un texte François : il a de la grace, de la clarté, beaucoup de chant et d'ensemble. *Me. Rolandeau* a une charmante voix, et la manière aimable. J'ai été enchanté de la pièce par les beaux détails, qu'elle présente : car il ne faut plus chercher dans les pièces d'aujourd'hui, ni un plan judicieux, ni de l'unité. Mais les détails entraînent : et ce n'est que par réflexion, et par un certain manque d'effet, qu'on s'apperçoit des défauts de construction.

Singulière

Singulière rencontre. Après avoir parlé avec Mr. *Martini* de son Opera de *Sapho*, qu'il fera donner un de ces soirs, pour que je l'entende, j'ai fait au Théâtre la connoissance de l'Auteur du Poëme. Je dirai ensuite quatre mots du livre : mais le seul frontispice de l'Auteur arrête et intéresse. Cette personne est très-remarquable par la richesse de son esprit, juste, vif, saillant, et plein de beaux éclairs. De la poésie naturelle et acquise, de la littérature, peut-être même un bon naturel ! Oh il faut suivre cette connoissance, et la voir le plus près possible. Elle est d'ailleurs d'un bel âge, et d'une physionomie très-expressive.

Mr. *Martini* m'avoit donné le livre, que je viens de lire avec toute l'attention. Je pense, que cette pièce est un des plus beaux ouvrages, que l'on ait en Lyrique Théâtrale. Il y a beaucoup, beaucoup de *Sapho* dans cette *Citoyenne-là*. Cela est chaud, comme braise, et il regne en même tems une sagesse, une économie de conduite dans la pièce, telle que je ne la trouve dans aucun des Auteurs modernes hommes.

XXIX.

DECEMBRE 15. (24 FRIMAIRE.)

LA fameuse ancienne Bibliothèque du Roi est devenue la Bibliothèque Nationale : c'est-à-dire celle du Roi, plus, les riches dépouilles des Grands, et des Couvens, qui en avoient de superbes. Je n'ai fait qu'en voir l'emplacement, et en parcourir les fallons. Ce n'est rien moins, que deux étages du quarré d'un très-grand Bâtiment, dont les côtés longs sont à perte de vue. Un des Conservateurs m'a dit, que le nombre actuel des livres imprimés passoit 200 mille ; et tout n'est pas encore placé. Outre la Bibliothèque, il y a dans la même enceinte trois autres Départemens bien précieux, les Manuscrits, les Médailles, et les Estampes. Je verrai tout cela un peu à mon aise, quand j'aurai le tems à moi et l'esprit libre.

J'ai admiré les deux Sphères célèbres du Pere *Coronelli*, qui m'ont paru avoir douze à quinze pieds de diamètre, et qu'on a placés entre deux étages, au milieu du plancher percé pour cet effet et entouré d'une balustrade.

trade. Il est à souhaiter, que sur ces deux Sphères on renouvelle la Géographie, et l'Astronomie, sciences qui ont fait de si grands progrès depuis 130 ans, l'âge à peu près de ces beaux meubles-là.

Quelque soit le désordre partout ailleurs, il faut convenir, que la Bibliothèque est très-bien tenue.

Le soir à la Ruë *Feydeau* on donnoit *Brutus*, de *Voltaire*. L'Acteur *Larive* y est admirable. L'ensemble de ce spectacle saisit et élève l'ame : et s'il y a dans le monde quelque chose de porté à la perfection, je crois, que c'est peut-être la représentation Théâtrale déclamée par la Troupe de ceux qu'on appelle les *François*. L'exactitude de leur costume, la parfaite intelligence et l'esprit de leur action, les beaux ouvrages, que la Littérature Française possède dans ce genre, font de tout cela un faste unique à cette Nation. Le *Conteur*, ou les *deux Postes*, pièce d'un Acteur vivant et à la mode, nommé *Picard*, est d'un genre très-gai. L'intrigue en est simple, le dialogue fort naturel, mais les unités ne s'y observent pas avec cette rigueur, dont la plupart des bons Auteurs François se sont ordinairement fait une loi.

A cet

A cet égard, comme à tant d'autres, il y a de nos jours un relâchement très-remarquable. Il faut de bien beaux détails à un ensemble irrégulier, pour n'en être pas choqué, ou du moins dégouté : comme il faut de beaux traits à un visage mal dessiné, pour qu'il plaise. Cela va quelquefois au point, que c'est à cette même irrégularité qu'on doit les traits de génie, tout comme une physionomie très-expressive est souvent le résultat de traits irréguliers. Les différens partis parmi les spectateurs font différentes applications de tout ce qui peut avoir trait aux affaires et aux opinions. De là grand bruit à tout moment.

XXX.

DECEMBRE 16. (25 FRIMAIRE.)

PRESQUE toute la matinée chez Mr. *Martini*, fameux Compositeur de musique, Allemand de naissance, Italien d'éducation musicale, et demeurant à Paris depuis longtems.

Il étoit attaché autrefois au Prince de *Condé*, et travailloit aussi pour la Cour. Il a fait une quantité d'ouvrages, qui ont beaucoup de célébrité, tels que *l'Amoureux de quinze ans*, *les Droits du Seigneur*, *Sapho*, &c. Il m'a fait entendre plusieurs morceaux de son grand Opera de *Zimeo*, qu'il prépare pour le Théâtre des Arts. Ce Maître doit être absolument compté parmi les premiers de notre tems. Les qualités, qui le caractérisent, sont une étonnante variété et une richesse d'idées, dont plusieurs sont originales ; beaucoup de chaleur dans son chant dramatique, et une belle facture de composition. Je pense, que son Opera de *Zimeo* (dont le sujet met en action les Sauvages, les François, et les Espagnols) fera une très-grande sensation. Il a en outre le mérite d'être réellement savant dans son Art, et non pas homme de routine. On a de lui des préceptes et des théories, qui m'ont paru annoncer l'homme, dont le travail et l'étude ont perfectionné les dons naturels.

Ce *Picard*, dont j'ai fait mention ci-dessus, est, dit-on, d'une fécondité merveilleuse en pièces de Théâtre : On a de lui à tout moment

ment du nouveau. Je ne fais si je le juge bien : mais il me paroît poëte, je trouve de la douceur, de l'agrément dans son dialogue. Ses plans sont aimables, et la tendre sensibilité, la vertu touchante, forment son genre favori. Quoique dans quelques unes de ses pièces il donne dans le larmoyant, il a du moins le bon esprit de ne pas le pousser jusqu'à l'extravagance de plusieurs de ses contemporains. Dans les Comédies peut-être n'a-t-il pas assez de vigueur, ni de ce goût sévère, épuré, que le François difficile exige d'un Auteur, sous peine de le renvoyer aux Théâtres des Boulevards.

Le Conteur d'hier, et les Amis de Collège qu'on a joué ce soir, sont de lui. Celle-ci a beaucoup plus de conduite et un meilleur plan, que l'autre. Il me semble, qu'on pourroit seulement lui reprocher trop de ressemblance dans le caractère de ses personnages : il ne les contraste pas assez, et il en fait plutôt des miniatures et des pastels, que des portraits de grandeur naturelle, et d'une touche bien prononcée. Somme totale, il entretient fort agréablement ses auditeurs.

Il est bien difficile de recueillir assez de la voix publique pour avoir une idée juste du véritable

véritable état de l'esprit du peuple : il faudroit pour cela être infiniment répandu. Le peu, que j'entends dans la société, ce que je lis dans beaucoup de papiers-nouvelles et journaux, paroît annoncer quelque accès prochain dans le cours de la terrible maladie, qui afflige la France. Le style incendiaire et séditieux de plusieurs journalistes annonce tout au moins le mécontentement. Puissai-je me tromper ! La confusion des idées, la complication inextricable des partis, tous animés, paroissent assés ouvertement menacer la sûreté et le repos public. Après avoir dû surmonter quelques obstacles pour entrer en France, je commence à craindre d'en rencontrer d'insurmontables pour en sortir. Je me soumettrai à cette nécessité sans me plaindre, et je travaillerai uniquement à constater vis-à-vis de qui il appartient, les obstacles, qu'on m'oppose. Il y a plusieurs moyens à Paris de se consoler du malheur d'y être exilé.

XXXI.

DECEMBRE 17. (26 FRIMAIRE.)

MR. D. m'a procuré la connoissance de Mr. Houel, homme de Lettres, Peintre, et Voyageur, qui doit avoir publié une Description volumineuse avec estampes, de la Sicile, où il a demeuré longtems pour le compte du Roi à cet effet. Sa conversation prévient beaucoup en sa faveur, et j'irai sûrement le voir lui et son grand ouvrage. En se rappelant ce que la Sicile a été dans ses beaux tems, et ce qu'elle est, pour ainsi dire, prête à redevenir en tout tems, on conviendra aisément, que tout ce qu'on en lit dans les Ecrivains Siciliens et Napolitains, dans Riedesel, Brydone, et les autres voyageurs modernes, n'est pas satisfaisant, et laisse beaucoup à souhaiter.

Une nouvelle conférence avec V. ne m'avance guères, quant à l'espérance: mais au moins elle ne la détruit pas. L'affaire est pour le coup bien près d'être ou conclue ou rompue.

J'ap-

J'appréhende que les circonstances du tems ne m'obligent à attendre, quand même je ne le voudrois point. Nouvelles rigueurs sur la communication entre les deux Nations ennemies : ainsi Dieu fait ce que deviennent mes longues lettres à Londres. Heureusement ni par état, ni par opinion, je ne suis en guerre avec personne : ainsi j'éprouve les agrémens de la neutralité la plus générale : je tiens et je tiendrai bien fort à cette neutralité : il n'y aura ni ambition, ni séduction, ni intérêt, qui puissent m'y faire renoncer.

L'hôtel de Nesle est un dépôt de richesses en statues, en tableaux, en meubles de luxe, dépouilles de la cour en partie, mais plus encore des Emigrés. N'étant que dépôt, tout y est entassé, et sans ordre. On y voit plusieurs grands morceaux des anciens Maîtres Italiens : entr'autres un *Perugino*, digne de *Raphaël*, les deux *Pier da Cortona*, fameux, et gravés, un *André del Sarto*, portrait, supérieur à tout ce que l'on peut dire, quant à la beauté du coloris, et à la correction du dessin. Mais la partie la plus précieuse de ce dépôt sont les tableaux Flamands et Hollandais. On peut dire, que le Cabinet, qui les

les renferme, est tapissée de bijoux inestimables. C'est encore à l'Hôtel de *Nesle*, qu'on admire les Chefs-d'œuvre de *Mad. Lebrun* : l'entente et l'effet de ce pinceau femelle sont surprenans. Des femmes-peintres de nos tems, je la crois la première, et comparable en portraits aux plus grands hommes. Il y a grand nombre de Bustes, la plupart modernes, et même récents, quelque antique, plusieurs Vases Etrusques, et des meubles de la plus extravagante richesse, faits pour le service, et le faste de Louis XIV. Un Anglois, domicilié en France, et sorti du tems de la Révolution, a été traité en émigré, ou en ennemi ; dumoins ayant laissé après lui une précieuse collection de tableaux, elle a été saisie par la nation, puisqu'on voit son nom placé à tout moment sur bon nombre des plus belles pièces.

J'adopte l'idée, qu'une des meilleures raisons de la tranquillité actuelle à Paris est une vraie lassitude de la part du peuple : car d'ailleurs il ne manqueroit pas de prétexte, comme il ne manque peut-être pas de désir, de se porter à quelque nouvelle tentative. Le Gouvernement de son côté profite de cette dispo-

disposition, pour acquérir de la force, et en accumuler les moyens autour de lui. Il faut absolument renoncer à prévoir, soit au dedans, soit au dehors.

C'est décidé: je n'irai plus à l'Opera: j'aurai tort tant que l'on voudra; mais je paye trop cher le plaisir de voir une danse parfaite, un beau costume, et d'entendre un excellent orchestre. Le chant gâte tout cela. C'est en vérité de l'extravagance, que leur prétendue expression: les possédés, les furieux sont des gens calmes auprès de ces acteurs chantans. Que l'expression soit presque extrême en déclamant, à la bonne heure; mais quand on la pousse à ce degré en chantant, c'est ne plus ni déclamation, ni chant: ce sont des cris de forcenés, qui tourmentent les oreilles, et revoltent la sensibilité. Il m'est impossible les trois quarts du tems de reconnoître une phrase de chant: pas un son, qui soit une note marquée, excepté, lorsque la cadence, annoncée par l'accompagnement, la caractérise, malgré la voix, qui la dénature. Je conviendrais que tout cela est un inconvénient, qui résulte nécessairement de l'expression: mais je prie, que l'on con-

vienne

vienné aussi, que cela ne suppose pas une grande sensibilité musicale. Lorsque le chant est doux, et d'un pathétique lent, qui ne les oblige pas aux convulsions de voix et de gestes, il est supportable, beau même quelquefois, quoique toujours un peu sec et décharné. Forcé de les entendre (car il n'y a pas de surdité qui en défende), je cherche à me distraire par des observations agréables. Leurs attitudes, leur élégance, la correction du jeu, leurs groupes expressifs, dessinés d'après l'antique, et surtout la superbe exécution de l'orchestre, tout cela m'offre d'amples compensations. Mais à quoi bon toute ma critique? Sans doute c'est moi qui ai tort : Car ces cris, qui me font souffrir, ont le plus grand succès parmi les spectateurs. Tout ce que je dis là est donc plutôt pour expliquer, et justifier la différence des sensations de l'étranger au grand Opera François d'avec celles des nationaux, auxquels il seroit ridicule de vouloir prouver, qu'ils ont tort d'avoir du plaisir.

XXXII.

DECEMBRE 18. (27 FRIMAIRE.)

LA matinée chez Mad. N. N. Cette femme a étonnamment de l'esprit, de l'ingénieux dans ses idées, ainsi que dans ses expressions. Je ne sais si cette tournure romanesque, qui la rend si intéressante au premier abord, part d'un cœur vraiment sensible, et d'une imagination vraiment animée. L'esprit fait quelquefois contrefaire tout cela ; mais je n'aime pas à le supposer. Outre les dons naturels, dont elle abonde, elle a beaucoup d'acquis en instruction, et en talens. Elle fait bien la musique : elle touche fort agréablement le piano, et chante avec infiniment de goût et de correction. Mais le mérite, qui la distingue, est le talent de la poésie. Je sens, à ne pas en douter, qu'elle en parle en poète, et qu'aux dispositions naturelles elle a ajouté beaucoup d'étude et de travail. Comme je ne suis rien moins que juge compétent de sa valeur poétique parmi ses confrères, il faut que je m'en rapporte à sa réputation, et que j'interroge là-dessus la renommée.

A la

A la Ruë Feydeau, le *Voyage au Mont Saint Bernard*, Opera-Spectacle, musique de *Chérubini*, fait grand bruit. Quant à moi, je trouve que le *Maître Italien*, l'Auteur de *Lodoiska* y est méconnoissable. La musique de cette pièce-là a malheureusement le mérite de n'exprimer, que trop bien, son sujet. Elle est tout aussi âpre, baroque, farouche, escarpée, et désagréable à parcourir, ou plutôt à gravir, que les montagnes et les glaciers de la Suisse, qu'elle peint. Jamais une plaine pour s'y reposer, pour y respirer : je veux dire, jamais un chant qui marche, qui dise quelque chose pour son compte à l'oreille ; car enfin, encore faut-il, que le chant ne soit pas seulement des notes. Je ne dis pas cela de la partie de l'accompagnement : elle est belle, savante, pleine de grands traits : mais encore une fois ce n'est pas là du chant. Je répète pourtant, qu'en écoutant et en examinant beaucoup, on en rencontreroit peut-être, dont on ne se doute pas, à cause des cris et des convulsions. Comment le reconnoître, s'il y est, à travers les hurlemens, et les accès démoniaques des Acteurs ?

XXXIII.

DECEMBRE 19. (28 FRIMAIRE.)

Si je pouvois ne pas me défier des autres, et encore plus de moi, je conçois que j'aurois l'occasion de faire quelque opération avantageuse par le moyen du change de l'or en papier, et ensuite du papier en or. Mais, s'il y avoit une méprise à faire, une duperie à effuyer, je suis sûr, que je ne les manquerois pas. Ainsi tenons-nous-en tout bonnement à dépenser sagement le peu, que nous avons.

Je crois avoir parlé trop légèrement de Mr. Houel, et de ne lui avoir pas rendu toute la justice, qu'il mérite. C'est un brave et digne homme, plein d'activité, de savoir, de zèle, et de probité littéraire, fort bon Peintre et Graveur en guise de lavis : d'ailleurs très-instruit dans les sciences, qui avoisinent les Beaux-Arts. J'ai passé avec la plus grande satisfaction, et quelque profit la matinée à son cinquième étage. Nous avons vu ensemble les estampes des deux premiers volumes de son grand Ouvrage sur la Sicile,

ouvrage

ouvrage très-curieux pour l'Artiste, et très-intéressant pour le savant.

La soirée s'est passée chez Mad. N. N. Il y avoit un très-petit cercle, mais bien assorti. Beaucoup d'esprit de toutes parts : mais on auroit pu souhaiter, qu'il fût plus naturel. Peut-être court-on un peu trop après les pointes, et les tours guindés. Il faut toujours être sur le qui vive, et l'amour propre de l'étranger, qui vouloit pourtant tenir tête, et n'en a pas ou la tournure, ou l'habitude, en est fatigué.

J'ai entendu de la petite musique de société, composée par *Martini*, et chantée par des femmes. Des romances, des madrigaux, des gentilesses tout-à-fait ingénieuses. Comme la poésie et les pensées en sont toujours charmantes, la musique en usurpe souvent les honneurs. Combien de fois n'ai-je pas dû remarquer à ma grande confusion, qu'en musique Italienne au contraire les vers les plus plats, les plus vuides de sens passent pour belle poésie, parceque celle-ci en Italie usurpe aussi souvent les honneurs dûs à la musique ? Le beau, et le plaisir, qui résultent de l'union de ces deux Arts, sont peut-être en même dose de chaque côté, mais

cette dose est différemment composée dans ses élémens.

La lettre du Ministre de l'Intérieur au Comité des Arts sur l'affaire en question me paroît décider, que je ne viendrai à bout de rien. On pousse les hostilités jusqu'à refuser à l'ennemi des entrechats et des pirouettes.

XXXIV.

DECEMBRE 20. (29 FRIMAIRE.)

LA femme Françoisse, quand elle a de l'esprit, a toutes les prétensions d'une jeune et belle femme, même lorsqu'elle n'est plus ni jeune, ni belle. Mais si elle réussit, n'a-t-elle pas raison de prétendre? L'amabilité de l'esprit est bien plus efficace, que celle des formes.

J'ai diné très-agréablement chez Mad. N. N. Il y avoit Mr. Vigé, Auteur de *la Coquette Corrigée*, une des meilleures pièces modernes. C'est un aimable homme, quoiqu'on le reconnoisse tout de suite en société

pour

pour Auteur : même de cette manière, il fait honneur à son état. Sa femme étoit là aussi : elle est jeune et jolie, bonne musicienne sur le *piano*, et pour le chant, ayant reçu de la nature une superbe voix théâtrale.

Quelle profusion de tours ingénieux, de pointes, de faillies, et d'épigrammes dans la plupart des Sociétés ! Quelle différence, ou plutôt quelle opposition dans les goûts, d'une nation à l'autre ! Ce qui amuse, intéresse, électrise agréablement le cercle françois, feroit pitié et donneroit de l'humeur à l'Anglois. On auroit, je crois, grand tort de donner tort à l'un des deux : il vaut beaucoup mieux trouver que cela doit être, et se conformer au goût de chacun, autant qu'on peut.

J'ai voulu revoir une fois ce qu'on appelle les Théâtres *des Boulevards*, et j'ai été à la *Gaieté*, à l'*Emulation*, *Cité-Variété*, *Jeunes Artistes*, &c. &c. Bas peuple, un peu plus que sale ; presque partout bacchanal et tabagie. Les pièces valoient ordinairement mieux que les spectateurs : cependant on leur donnoit quelquefois du *Marivaux*, du *Florian*,
et

et les traits les plus fins ne leur échappoient jamais.

J'ai vû dans quelques uns des pantomimes à changemens de Scène, à transformations. Les Anglois et les Italiens y font plus habiles.

Grand travail en lettres jusqu'à 4 heures du matin : travail peut-être jetté ; mais ce ne sera pas ma faute, si rien ne se fait, ni si rien ne se fait.

XXXV.

DECEMBRE 21. (30 FRIMAIRE.)

UN homme très-remarquable par l'étendue et par la rapidité de son esprit, excellent juge du mérite et des talens des autres, est un exemple des plus frappans de l'aveuglement de l'amour propre, et des illusions incroyables, que l'homme peut se faire. La personne en question fait bien la musique, la lit avec un oeil de professeur, et malgré tout cela l'exécute détestablement sur plusieurs instrumens

mens avec une assurance intrépide, sans se douter, que ce qu'il fait est du raclément, qui déchire les oreilles, et fait faire la grimace. Jusqu'où ne doit-on pas porter la méfiance sur ce qu'on croit bien faire soi-même, si l'on peut se tromper à ce point?

J'étois ce matin dans la boutique d'une Marchande de modes, femme de chambre, il y a trois ans, d'une Dame de la Cour. Son ancienne Maîtresse est entrée, un paquet sous le bras, s'est approchée du comptoir, d'un air entre honteux et timide, et a vendu à la femme de chambre je ne sais quelles nippes. La *Citoyenne* marchande n'a pas eû avec elle d'autres manières qu'à son ordinaire : et j'aurois ignoré ce trait de révolution, ou de renversement, si la bonne Dame émue, m'ayant inspiré de la curiosité et de l'intérêt, ne me l'eût conté elle-même. Il auroit été cruel à moi de vouloir lui persuader avec des raisonnemens philosophiques que l'égalité est une belle chose.

Petite course au Village de Villiers. Jolie maison, ton aimable et hospitalier, bonne chère, et la conversation du Maître très-instructive et intéressante, soit sur le sujet iné-

pui-

puisable de la Révolution et de ses époques passées, soit sur celui des Finances, et de la situation très-critique des affaires dans ce moment. Après cette conversation, j'ai passé plusieurs heures dans ma chambre à lire des feuilles, et des journaux. Sans m'arrêter à la confusion, que cette lecture et cette conversation ont mis dans mes idées, le résultat en est, que l'effervescence des têtes augmente de toute part, et qu'on peut appréhender avec assez de probabilité quelque ouragan prochain dans ce Ciel si chargé. Ce seroit un grand bonheur, si l'on ne passoit pas les bornes d'une *rigueur* juste, et qu'elle ne devînt pas *terreur*. Mais ce seroit un grand malheur, si par une espèce d'abandon et d'affaiblissement total, toute la machine, en la supposant même mal montée, alloit se détraquer. Si la majorité regnante subsiste, elle emploiera la rigueur : et c'est ce qu'elle pourra faire de mieux pour se soutenir et consolider son ouvrage. Si la minorité résiste et l'emporte, ce n'est malheureusement que par la terreur, qu'elle peut réussir.

On dit d'un côté le Directoire Exécutif décidé à ne pas désespérer : et il a la force
orga-

organisée en main. On dit d'un autre côté les Jacobins renaissans, et reprenant de la consistance. Au milieu de tout cela, les deux Conseils le plus souvent se contrarient : et dans celui des Cinqcent recommencent les querelles et les délations.

Si l'emprunt forcé s'exécute promptement et paisiblement, il pourra servir de remède, ou du moins de palliatif aux maux : mais ce qu'il y a de désagréable, parceque cela me regarde, c'est que je commence à être bloqué de toute part, et que je ne fais pas trop quand et comment je me tirerai de ce país. Affurément je ne sortirai de Paris, qu'à bonnes enseignes, et je n'irai point me jeter à l'aventure.

Il y a bien loin de l'Auteur de *Faublas* au Libraire, No. 30, du Palais Royal, et au Représentant du Peuple, *Louvet*, quoique tous les trois ne fassent qu'une seule et même personne. J'ai fini ma soirée dans sa boutique.

XXXVI.

DECEMBRE 22. (1 NIVOSE.)

L'AN IV. DE LA REPUBLIQUE.

REVENU de la campagne j'ai accompagné une jolie petite *Henriette* chez *Masson*, Sculpteur, qui fait sa statue en marbre. L'Artiste est très-habile. Les ouvrages modelés, ou faits, que j'ai vû chez lui, annoncent un goût pur, qui ne perd jamais de vue le beau style grec. Sa draperie est sobre et simple : ses attitudes, naturelles et reposées. La jeune et belle personne a le visage mignon, sans être correctement dessiné. Son corps est plus propre pour une statue, que sa tête : aussi en fait-on une *Flore* presque nue. La statue est bien composée : peut-être a-t-il exagéré la petitesse de la tête.

J'ai demandé des nouvelles de ces pièces de Sculpture, qui embellissoient autrefois Paris, ouvrages de *Bouchardon*, *Puget*, *Coysevox*, *Pigal*, &c. Ceux des Eglises en ont été emportés, plusieurs décomposés, lorsque c'étoient des groupes, et quelques uns dé-

truits. Il reste une grande quantité de bustes, et de copies de l'Antique, qui étoient répandues dans les maisons. J'en rencontre en effet, qu'on charrie dans les rues avec aussi peu de respect què de soin : et je crains bien que plusieurs ne finissent dans les Arsenaux et dépôts d'Armes.

Sur les murs des galeries du Palais Royal l'on voit souvent plusieurs affiches, dont le rapprochement est très-piquant. Quatre annonçoient des Bals, et des jeux publics avec souper. Chacune de ces affiches très-gaies étoit flanquée ou surmontée de deux ou trois autres, dont les titres en grandes lettres cubitales disoient, tantôt *aux Armes, Citoyens, &c.* tantôt *Au Peuple Souffrant, &c.* et puis des *Edits pour la réquisition, et des Tableaux de la misère publique, &c.* Je me suis dit, voyons toujours un Bal : le reste ne se voit que trop. J'ai donc été en voir un d'associés, qui en ont fait spéculation et amusement en même tems. L'arrangement et les conditions m'ont paru ingénieusement calculées pour réunir les deux objets : je ne pourrois cependant pas les rapporter ; et ce genre d'opérations n'est ni de mon goût, ni à ma portée.

Le

Le bal étoit nombreux et assez bien composé. Je ne fais comment, mais les femmes ne m'ont parues ni belles, ni bien mises : peut-être mon imagination étoit préparée à trop exiger. En revanche, j'ai trouvé hommes et femmes si bons et si beaux danseurs, que le peuple François me paroît né danseur, comme l'Italien nait musicien. C'est une légèreté, une grace, une richesse variée de pas, que partout ailleurs on n'obtient point, sans s'en faire un article très-soigné d'éducation, ce que je ne saurois croire de cette classe de gens, que j'ai vu danser si parfaitement. Remarque, que j'ai cependant faite presque chaque fois, que j'ai assisté à un Bal dans les différens pays. La femme François par ses graces et son travail de pied, l'Angloise par la beauté de ses formes et l'aimable simplicité de ses mouvemens, font grand plaisir à l'œil, comme danse : l'Italienne, sans en savoir autant, a toujours la physionomie plus animée, plus dansante, pour ainsi dire : elle marque plus franchement le plaisir qu'elle éprouve. C'est souvent, à dire vrai, par des grimaces, ou des graces manquées, mais dumoins elle indique par l'expression extérieure l'impression qu'elle ressent.

XXXVII.

DECEMBRE 23. (2 NIVOSE.)

MAD. N. N. m'a mené chez Mr. *Mentelles*, Géographe et Mécanicien d'un grand mérite, employé par la Nation pour professer et démontrer; il est établi au *Louvre*, de même que le fameux *Lebrun*, Poète au service de la nation, qui depuis Virgile d'Auguste mémoire est le Poète la plus royalement logé, dont l'histoire fasse mention.

Mr. *Mentelles* a montré son Globe à une Compagnie invitée. Cet Ouvrage, d'un travail très-intéressant, appartient au chapitre des Inventions. C'est une Sphère terrestre d'environ trois pieds de diamètre. Après un léger exposé des Elémens de la Géographie, il en ôte une enveloppe extérieure, et fait voir le *Monde physique*, ou la construction de la surface du Globe en relief, par laquelle il expose aux yeux tout l'ensemble des terres et des mers en élévation, l'enchaînement et la ramification des montagnes, soit apparentes, soit couvertes pas la mer,
mais

mais cependant formant continuation. On peut appeller cela la charpente, ou l'*Ossatura* de la Terre. L'idée est très-heureuse et très-philosophique pour l'instruction du Physicien : mais l'exécution est susceptible d'une bien plus grande perfection. Le diamètre porté à 5 ou 6 pieds, rendroit praticables les proportions de la hauteur réelle et connue des montagnes, ainsi que de la profondeur fondée des mers, les configurations des côtes et des ports, &c. Mais *Facile est inventis addere*. Je le répète : il suffit de ce qu'il a fait pour mériter les honneurs de l'invention. Mr. Mentelles a d'ailleurs le talent d'exposer avec autant de clarté que de méthode : et tout savant qu'il est, il n'en est pas moins aimable en société.

Je ne parlerai pas d'un *Orrery*, qu'il nous a montré, et qui n'est pas de lui. Dans ce genre de machines, je crois qu'il faut céder aux Anglois, pour l'intelligence et la précision du travail.

Ensuite une grande promenade aux Thuilleries avec Mad. N. N. De l'esprit, et toujours de l'esprit : bien agréable à la vérité, et du genre le plus fin : mais c'est une escrime pénible au commencement, jusqu'à
ce

ce qu'on s'échauffe, et qu'on gagne la facilité si difficile de dire des choses extraordinaires en langage ordinaire, et intelligible. Voilà bien une personne faite exprès pour tourner la tête à un jeune homme débutant dans le monde, et ayant la tournure romanesque. Mais comme le cœur vieillit plus tard que la tête, je ne garantis pas qu'elle ne puisse en enivrer de ceux-là aussi, quelque soit leur âge.

Après avoir diné chez le Restaurateur *Robert*, où la mode entraîne la foule, et où cette foule fait qu'on est mal servi, j'ai été au Théâtre des *Vaudevilles*; je m'y suis senti le cœur réellement intéressé, et l'esprit satisfait d'un rien dramatique, qu'on n'oseroit appeller une Comédie. C'étoit le conte de *Cendrillon*, si connu dès l'enfance dans tout pays. Je ne sais qui en a fait une pièce délicieuse, remplie de fort beaux traits de sentiment. Il est vrai, que la troupe est extrêmement habile pour ce genre de pièces, les femmes surtout. La *Cendrillon* avoit un maintien, un jeu muet, un son de voix, tout cela si bienfait pour son rôle, qu'elle en étoit absolument touchante. La soubrette,
qui

qui s'intéresse à elle, et qui contribue à la tirer de son état d'avilissement injuste, jouoit aussi d'une manière supérieure. Dumoins, quoiqu'il y ait de la musique à ce Théâtre-là aussi, elle n'est pas choquante, ou forcenée. Ce sont des airs connus, des vaudevilles, du chant léger, parlé, sans prétension, et presque toujours gai.

J'ai fini ma soirée par une bonne séance de lecture au Lycée National, très-bel établissement pour tous ceux qui aiment de se tenir au courant des nouvelles politiques et littéraires, répandues dans une trentaine, au moins, de feuilles journalières, et dans plusieurs ouvrages périodiques. Il sert aussi de lieu de rassemblement aux gens de lettres, et aux *Assennati*. J'indique par ce mot italien une classe de personnes prudentes, éclairées, également éloignées de tout excès d'opinion et de fait, ayant l'esprit conciliant, et la raison calme. Cette classe n'est pas la plus nombreuse : en observant bien, on la découvre.

XXXVIII.

DECEMBRE 24. (3 NIVOSE.)

MR. *Pleyel* est à Paris ; je l'ai cherché envain jusqu'à présent, et j'aurois voulu le trouver de préférence à d'autres, auxquels on est obligé de faire des visites insignifiantes. Après m'en être dédommagé chez l'excellent *Quirini*, nous avons été en famille au Théâtre des Italiens. On y donnoit *Coradin* et *Euphrosine*, Conte du tems des Croisades, et sujet assez ressemblant à *Roxelane* et *Soliman*. Le Poëme est agréable, quoique les situations en soient usées, ainsi que le dénouement. Le jeu des acteurs surtout, et la beauté de la musique en font un spectacle charmant. Le Maître est Allemand, c'est-à-dire Ecole Italienne : aussi y a-t-il du style, des pensées du raisonnement musical. Ce Maître, dont j'ignore le nom, a même des grâces, et une judicieuse simplicité dans ses sujets.

Le Public François sous la nouvelle forme d'égalité républicaine est très-exigeant au Théâtre. Si quelqu'un s'apperçoit d'une négligence

négligence dans les Acteurs, une voix hardie s'élève dans la salle, et en termes brusques et concis fait sa remarque : elle est bientôt suivie et appuyée par d'autres, à moins qu'il n'y ait opposition d'avis, et débat. Il y a bien quelque inconvénient à cela : mais il faut convenir, que les Acteurs par-là sont obligés de se soigner d'avantage : et le spectacle ne sauroit qu'y gagner. Une Salle très-éclairée et remplie d'un monde très-brillant, qui étale de toutes parts la beauté et la richesse, est un superbe spectacle elle-même ; mais son éclat n'est pas propre à faire ressortir celui de la scène, parcequ'on s'en occupe moins, et que ceux qui n'y trouveroient que trop à redire, n'oseroient témoigner hautement leur désapprobation. C'est ainsi que toujours et dans tout, le mal est à côté du bien.

A la suite de plusieurs conversations avec V. et d'autres personnages, j'ai beaucoup écrit pendant la nuit. Je crains que tout ne soit fini avec lui, et ce n'est ni ma faute, ni la sienne. Il y a quelque tentative à faire d'un autre côté : mais je ne fais plus que prévoir. C'est surtout la correspondance active et
passive,

passive, qui me tracasse: je doute de la destinée de mes lettres, et encore plus de celle des lettres que j'attends.

La conduite, et l'activité font quelque chose, mais en vérité c'est du bonheur, qu'il faut implorer.

XXXIX.

DECÈMBRE 25. (4 NIVOSE,)

AUTREFOIS, ET AILLEURS, JOUR DE NOEL.

J'AI trouvé les vestiges de ce jour dans les trois messes, que j'ai rencontrées à point nommé chez Mr, *Quirini*. Je crois, qu'il n'en existoit pas beaucoup autre part. La crèche, les Anges et les bergers forment cependant un si joli tableau. On m'assure que le service divin se fait dans plusieurs Eglises: il est bien nécessaire qu'on le dise et qu'on l'assure, car sûrement on ne s'en apperçoit par aucune indication. Il n'y a ni cloche, ni affiche, ni décoration extérieure aux Eglises: rien aucune part qui annonce un Culte sacré. J'at-

tends

tends avec impatience la solution d'un problème bien intéressant pour le système social. Dans toute la force et la vérité du mot, il y a nullité de culte à Paris dans ce moment-ci. Ce n'est pas qu'il n'y ait probablement bon nombre d'ames pieuses, qui conservent et pratiquent les exercices de la Religion révélée : mais c'est d'une manière si cachée ou si peu remarquable, que rien ne paroît. J'appelle nullité de culte la suppression totale de toute pratique ou signe public autorisé de la part du Gouvernement : j'appelle encore plus nullité, ce changement subit étonnant d'anciennes habitudes dans le plus bas peuple : il n'y a plus ni interjection, ni exclamation, qui rappelle les premières idées du catéchisme chrétien, pas même dans la bouche des femmelettes. Je croyois autrefois, que ces habitudes de parler, de croire et d'agir, étoient, dans le peuple surtout, une seconde nature, presque plus forte, que la première : point du tout : il n'en reste pas seulement de traces, du moins parmi le peuple de Paris. Nous verrons, si nous vivons assez pour cela. J'ai beaucoup trotté pour ma malheureuse commission. Il faudra probablement porter mes vues ailleurs, et chercher du secours à

Lyon.

Lyon. On diroit presque, que je parle guerre et alliance : et c'est tout bonnement des danseurs, que je cherche. Cela me fait souvenir de ce poëte, qui déliberoit tout haut dans sa chambre s'il devoit empoisonner, ou poignarder son Tyran : on l'entendit, et l'on s'assura de lui, jusqu'à ce qu'il eût expliqué son terrible projet.

A la jolie campagne de Villiers, même diner, même radotage spirituel de toute part. Il est désormais inutile de faire ou d'écrire des réflexions sur les affaires d'économie politique et particulière. Tout est si vague, si flottant, si obscur, quant aux opinions, qu'on ne peut s'arrêter à aucune. Sur la même opération, les uns calculent pour un résultat *oui*, les autres pour un résultat *non* : et chacun prétend raisonner d'après un calcul arithmétique, lequel de sa nature ne devrait cependant pas être sujet à l'incertitude, encore moins à la contradiction. Néanmoins la machine va, et ne va pas toute seule : il y a des meneurs, qui ne péchent point par l'imbécillité. L'optimiste a peut-être lieu de faire la réflexion, qu'il y a souvent plus de rapport réel, qu'apparent, entre les moyens, et le but : et que ceux qui employent les uns,

ne

ne voyent pas l'autre, qu'ils préparent sans le savoir.

XL.

DECEMBRE 26. (5 NIVOSE.)

LA matinée des billets : j'en ai eu jusqu'à six : affaires d'argent, et complimens. Il est question à présent de me démener pour venir à bout de quelque chose d'accessoire, ayant, sans ma faute, manqué le principal. Par conséquent beaucoup courir, et encore plus écrire au dedans et au dehors. Il me reste trop peu de tems pour suivre les objets de curiosité, et les sujets d'observation qui se présentent presque à tout moment dans la société.

Ne pourroit-on pas penser et dire avec justesse, que l'état et le goût de la littérature dans une Nation ont quelque rapport avec son état moral, et qu'ils en dépendent, ou l'indiquent ? Il y a peu de boutiques considérables de libraires, où je ne sois entré, et dont je n'aye parcouru l'apparence. Voici ce

qui

qui en est actuellement. Les Auteurs anciens et classiques, grecs et latins, me paroissent absolument passés de mode : les libraires conviennent qu'ils sont bien peu recherchés : aussi n'en voit-on guères d'étalés : ils sont dans les arrière-pièces de la boutique, ou bien ils remplissent les tablettes les plus hautes, et ne donnent pas trop d'occupation aux garçons pour les descendre. De là le bon marché étonnant de ces livres. J'ai eu occasion d'en procurer l'achat à un Etranger qui alloit s'établir hors de France, et se pourvoyoit à Paris des articles principaux pour monter une grande maison. Il a fait une quantité d'acquisitions précieuses en livres de cette espèce pour le quart, le sixième, et moins encore, de leur valeur. On peut en dire autant des livres de science : je ne parle point de Théologie, Histoire Ecclésiastique, Controverse, Droit positif, Romain ou autre, Canon : tout cela est enseveli dans la poussière, au fond des magasins : mais la Belle Littérature Française du Siècle de Louis XIV. les travaux immortels de l'Académie des Sciences, de celle des Inscriptions et Belles-Lettres, toutes les branches de la Philologie,

Philologie, en général ce qu'on pourroit appeller les bons matériaux du savoir, a beaucoup perdu de sa considération, par conséquent de son débit et de sa valeur. Ce qui se soutient des hautes Sciences, ou remplace celles qu'on a abandonnées, sont la Théologie naturelle et la Psychologie, la Métaphysique, la Politique, et l'Economie publique. La Physique générale, l'Histoire naturelle, et leurs subdivisions en grand, me paroissent peu suivies : les Mathématiques encore moins. Les dernières ramifications de ces Sciences, qui approchent plus de la pratique, et n'exigent pas de longues études, et de profonds travaux, forment à tout moment des petits livres nouveaux, agréables, ou utiles, et quelquefois l'un et l'autre. Pour tout ce qui regarde les Belles-Lettres modernes, Poésie, éloquence, Théâtre, Contes, productions légères quelconques, on en fourmille : mais le genre n'est pas le meilleur, et l'âge n'est pas d'or. Je n'ose dire aux autres, à peine j'ose me souvenir moi-même, jusqu'où va la quantité et la qualité des livres de libertinage, soit d'esprit, soit de mœurs. Ce mal balance les avantages de la liberté de la presse, et il

en

en est peut-être inséparable : mais il l'est encore plus de la nature des tems. Mes rêveries conjecturales iroient loin, si je les laissois faire : mais voilà en raccourci une très-petite indication de l'état de la Littérature à Paris dans ce moment. Très-petite indication assurément ; car de recueillir et de vérifier des observations en détail exigeroit un séjour plus long, et un travail bien au dessus de mes forces. Je me demande à present : quelle idée le rapport de la littérature à l'état moral d'une Nation, me donne-t-il de l'état moral actuel de la Françoise ? L'application seroit trop longue : je la sens, il me semble même qu'elle répond aux autres signes : ainsi, mes Amis du Journal, faites-la vous-mêmes, et laissez-moi marquer des souvenirs plus agréables.

Cet attrayant Palais Royal ne fait que croître et embellir pour moi. Outre les objets de curiosité et d'observation, je trouve là tout près la plus aimable nourriture d'esprit, que l'amour propre et la sensibilité puissent souhaiter. Que de projets en pure perte ! et si hors de saison !

Il m'arrive enfin un paquet de réponses de l'étranger, mais je ne puis l'avoir, que lorsqu'il

que le Gouvernement voudra bien s'en dé-faîfir, et le donner à Mr. Quirini, dont il porte le nom. Je ne devrois point douter qu'on puisse l'ouvrir sans le moindre risque : pour moi les objets divers de toutes mes correspondances ne sauroient m'en faire courir aucun : mais comme je ne puis répondre des imprudences d'autrui, je me sentirai foulagé d'un grand poids, lorsque je tiendrai le paquet.

J'ai vu le *Macbeth* François de *Ducis* au Théâtre de la *République*. Il me semble que le prétendu Réformateur a laissé aux grands traits de *Shakspeare* tout ce qu'ils paroissent aux Etrangers avoir de choquant par eux-mêmes, et qu'il leur a ôté le secours tout puissant de l'action même, mise sous les yeux du spectateur. Sans ce secours, une simple et froide description laisse à découvrir l'absurde, ou l'extravagant, et ne produit aucune séduction ou intérêt. Le jeu très-violent de l'acteur Anglois est bien naturel et vraisemblable à la vue des prodiges, qui le causent. Des accès d'effroi intérieur, non motivés par aucun objet visible, paroissent alors avec raison dans toute leur invraisemblance, et repoussent ce même intérêt qu'ils voudroient exciter. Mr. *Ducis*
a oublié

a oublié le *Segnius irritant animos* &c.—
D'ailleurs le *to Kalon* Anglois, réellement
tel lorsqu'il est à sa place, ne pourra jamais
passer la Manche, et être en France ce qu'il
étoit dans son païs natal.

Rien ne m'a plus fait sentir l'énorme distance, qui sépare les goûts, et différencie les beautés chez ces deux Nations.

Ce soir j'ai réussi à faire la découverte, bien piquante pour moi, d'une personne perdue depuis environ quinze ans. Je ne me montrerai pas, mais j'en prendrai l'heureuse occasion de redresser des torts faits à la tendre Nature, et aux droits, aux liens les plus sacrés du sang.

Puisse-t-elle s'élever dans un certain cœur si longtems endurci, cette voix impérieuse de la Nature, et le ramener aux sentimens, aux devoirs qu'il est si doux de remplir!

XLI.

DECEMBRE 27. (6 NIVOSE.)

MON bon ange m'a mené d'abord ce matin chez Mr. Quirini : j'y ai trouvé le gros pa-

quet de lettres, que je savois arrivé. Voilà mes idées remises en train. Heureusement une bonne occasion se présente pour porter mes réponses avec des nouvelles moins désespérantes, que les dernières.

Ensuite je me suis emparé de V. à la sortie du sot *Tarare*; et en lui communiquant mes lettres, en lui mettant sous les yeux les papiers, qu'il demandoit, je lui ai inspiré du courage pour faire de nouvelles tentatives, dont je saurai le résultat demain. Les réponses, que j'ai reçues, ne sont plus à propos dans le moment, il est vrai, puisqu'elles supposent ce qui n'est plus: mais cependant elles m'ont fait grand plaisir, parcequ'entre autres avantages, elles m'ont servi à renouer.

Que je n'oublie pas de revenir aujourd'hui sur l'objet, qui m'a occupé hier, et que le propos d'un libraire me donne occasion de continuer. D'après mes questions et remarques sur la qualité des livres, qui avoient le plus de débit à Paris, il m'a demandé quel étoit l'état de ce commerce à Londres. Très-florissant, ai-je répondu, mais dans le sens contraire de Paris, ou peu s'en faut: et voilà mon idée du rapport entre la littérature et l'état moral d'une Nation, de nouveau en
campagne.

campagne. Je suis tenté de faire de cette idée un Système, puisque chaque observation vient à son appui. On connoit l'étonnant commerce de livres dans l'intérieur de l'Angleterre, la supériorité de son Art typographique sur tous les autres païs, et les mille et une manières de faciliter, de répandre l'usage des livres, par les souscriptions périodiques à de grands ouvrages en très-petits payemens, et par cette quantité de boutiques de livres à louer dans toutes les villes, et bourgades. Voilà pour l'état florissant de la littérature, et pour le goût général de la lecture. Mais quel est en grand le caractère dominant dans le goût des Auteurs et Lecteurs Anglois ? Je n'ai pas besoin de m'étendre dans des énumérations. Au goût des romans près, qui est assez commun aux deux Nations, le contraire presque en tout de celui des François. Venons à mon idée favorite du rapport. Est-ce que conformément à l'opposition dans le goût et l'état des deux littératures, le rapport, que j'ai établi, n'indique pas aussi l'opposition, ou du moins la grande différence dans l'état moral des deux Nations, bien entendu, qu'on les regarde en grand, et en masse ?

Je

Je suis trop peu au fait à présent de la littérature des autres païs, pour savoir si mon système s'y vérifiéroit : mais je m'en souviens assez, pour m'en douter. S'il m'arrive d'y voyager encore, je m'occuperai de cette idée. J'en suis fatigué à présent : elle m'a entraîné, et fait passer les bornes d'un journal.

XLII.

DÉCEMBRE 28. (7 NIVOSE.)

GRAND travail avec N. N. pour des payemens. N. N. est un Banquier de la plus haute réputation. Il est singulier qu'il m'arrive de trouver à la plupart des personnes de cet état-là un air et des manières, qui m'inspirent de la confiance, malgré tout le mal, que j'en entends dire. Il me semble, que pour peu qu'on soit fripon, on doit presque nécessairement le faire voir. Mais cela n'est pas ; ainsi j'ai tort, et probablement les autres ont plus d'adresse à être fripons, que je n'en aurois moi, si je m'avisais de l'être. Ensuite

chez

chez Mr. N. N. qui paroît bien bon homme au premier aspect, et qui est sûrement officieux et serviable. Il part demain, et porte à Londres plusieurs de mes lettres : elles ne disent encore rien de décisif ; mais d'ailleurs elles feront renaître avec raison un rayon d'espérance. V. croit avoir fait beaucoup, en ayant obtenu un rendez-vous avec le Ministre pour après-demain : je veux bien le croire avec lui : mais je connois les rendez-vous de cette espèce-là. Ce devroit être le coup de grace, de telle manière que cela finisse.

Après une courte visite au digne Mentelles, et à son globe, j'ai commencé à errer pour découvrir et examiner de quoi faire des commissions importantes, dont l'on me prie. Quel tourment d'esprit, que celui de former des comparaisons, et puis de deviner d'avance les goûts et les jugemens d'autrui ! Peut-être les autres n'y regardent pas de si près que moi.

J'ai longtems promené en Agioteur, sans l'être, pour changer quelques louis en assignats. Quel spectacle ! Autant de couples, autant de duels, pour ainsi dire, autant de coups, qu'on se porte, pour se surprendre et se tromper l'un l'autre.

Je

Je cherchois, et je m'impatientois de ne pas trouver dans la rue de la Loi l'hôtel de l'Union. On me renvoyoit à celui de la Réunion, et je ne trouvois pas plus l'un que l'autre. Citoyen, m'a dit un passant que je questionnois, je vous indiquerai l'hôtel de la Désunion : c'est la première maison à droite ou à gauche, comme il vous plaira, et partout où vous serez. Ce n'étoit aucun de ceux-là, mais celui de l'Unité. J'entre, je demande la personne, j'ai une assez longue conversation avec elle : on écoute des plaintes, et l'on finit par m'objecter froidement que trompé par le nom, et d'autres circonstances du plus grand hazard, je ne m'adressois pas à la personne, à qui j'avois à faire. Voilà des accidens ingrats, qui font perdre beaucoup de pas, de paroles et de tems.

Le soir je me suis amusé divinement au Spectacle de la rue Feydeau. On y donnoit un petit opera charmant, intitulé *le petit Mateiot*, Musique fraîche et jolie de Gavreau. Me. Scio mérite d'être remarquée dans le journal aussi. Belle voix, bonne manière, et tous les moyens et signes, qu'elle auroit pu être grande chanteuse : elle n'est que médiocre à mes oreilles, mais toujours habile Actrice.

trice. Un Acteur *Juliette*, faisant les rôles vieux de charge, est délicieux.

Rien de nouveau, quant au Gouvernement: la partie exécutive va toujours, et pas si mal: le législative est bien turbulente: on se dispute à grands cris de halle dans les Conseils. La dignité en souffre, ainsi que l'administration. Dès que les têtes s'échauffent, si elles font quelque chose de bien, c'est instinct, ou hazard: cela ne sauroit jamais être l'effet calme et réfléchi du raisonnement et de la discussion.

XLIII.

DECEMBRE 29. (8 NIVOSE.)

QUELLE quantité, quelle richesse de magasins de meubles chez les marchands! la Nation ne vend pas encore les siens: les particuliers tiennent cachés les leurs: ainsi c'est à ceux-là qu'il faut avoir recours. J'ai déjà pris de vue plusieurs objets. Il y aura du bon marché en comparaison de l'ancien tems du numéraire: mais le beau moment des contrats très-avantageux pour les articles de

luxe abandonnés par le grands émigrés, est passé. Tout cela est exporté, ou acheté par les marchands du païs, qui y gagnent énormément en revendant.

Au Théâtre de la *République* j'ai entendu la *Feinte par amour de Dorat*, pièce ingénieuse, remplie de beaux vers par-ci par-là un peu alambiqués. Toujours excès d'esprit dans tout ce que dit et fait un François, qui en a. On a donné ensuite *Le Sourd*, ou *l'Auberge pleine*, la plus agréable folie, ou farce, qu'on puisse imaginer. Mais un tiers, si ce n'est pas la moitié de son mérite, est dû au jeu de l'Acteur *Baptiste*, l'imbécille le plus divertissant que j'aye jamais vu. Le rôle est dessiné par l'Auteur, mais soit par le jeu muet, soit par ce qu'il ajoute, l'Acteur compose son rôle selon son talent, et *Baptiste* est si délicieusement farceur !

XLIV.

DECEMBRE 30. (9 NIVOSE.)

JOURNÉE nulle pour le profit : j'ai dû la passer en visites de bienfaisance, et en affaires d'intérêt.

d'intérêt. Nombreuse compagnie chez P. grand diner, c'est-à-dire ennuyeux. Je ne crois pas, que sur vingt personnes il y en eût quatre qui se connussent l'une l'autre: On en auroit fait l'Assemblée de l'Europe, et presque toutes les Nations y auroient eu des Députés. La conversation y étoit très-gênée, comme de raison; d'autant plus, qu'il n'y avoit que trois François, et moi d'Italien.

J'ai revu le soir avec grand plaisir *Toberne* et le *Petit Matelot*, en y ajoutant presque en même tems les délices de la plus aimable conversation. Quand on veut faire une petite partie de Théâtre, on choisit celui de la rue *Feydeau*: et l'on y prend une de ces petites loges du ceintre en face de la scène, qui sont coupées en lunettes, et qui ayant beaucoup de fond, permettent qu'on parle, sans être entendu, et sans être exposé aux brusqueries de l'Auditoire. La conversation, qui a de tems en tems pour objet le spectacle même, en redouble le plaisir, sans lui nuire: et lorsque dans la société on jouit d'un plaisir en commun, il est assez naturel qu'on s'en aime d'avantage, au moins dans ce moment-là.

XLV.

DECEMBRE 31. (10 NIVOSE.)

APRÈS avoir effuyé quelques visites au logis, j'ai rejoint toute la Compagnie chez Mr. *Quirini*, et l'on est allé au petit *Luxembourg*, Résidence du Directoire Exécutif, qui dans son nouveau costume de gala donnoit audience publique aux Ministres Etrangers. Les Appartemens destinés à la cérémonie sont magnifiquement construits depuis long-tems : et un choix de dépouilles Royales les a embelli davantage.

A dire vrai, malgré le nouveau genre de faste, qu'on a prétendu y mettre, rien ne m'a rappelé l'ancienne décoration majestueuse, propre à la Représentation monarchique. Beaucoup de soldats, mais mal en ordre, peu d'officiers qui en eussent l'air, aucune charge d'Etat, et beaucoup de confusion et pêle-mêle.

Au milieu d'une très-belle salle en gobelins, glaces, et dorures, un cercle de chaises et fauteuils étoit rempli par des femmes du plus bas peuple, rangées tout autour, et assises

avec

avec une contenance si assurée, si à leur aise, qu'un cercle de Duchesses ne l'auroit pas été davantage.

On attendoit là, que le Directoire et les Ministres parussent. Les seuls costumes nouveaux de caractère, que l'on voyoit, étoient les Huissiers, habit noir, bonnet feu, avec une espèce de boudin, ceignant la tête, et surmonté de plumes. Ce costume-là n'est pas mal. A la porte de l'appartement intérieur, où se tenoient encore les Messieurs de la Représentation, étoit le messager d'Etat, charge immédiatement au dessus de l'Huissier. Son habit est composé de plusieurs pièces et couleurs, qui ne sont pas mal assorties. La coupe tient de l'habit national Suédois, et de l'ancien Flamand.

Notre compagnie, étant menée et précédée par deux Ministres Etrangers, Venise et Suède, a été introduite dans les appartemens, où le Directoire donnoit une audience choisie, avant de se présenter au Public. J'en ai donc pu considérer et toiser tout à mon aise les Membres, dont plusieurs m'étoient inconnus aux yeux, et faisoient depuis longtems grand bruit dans mon esprit. Mais je ne veux parler que d'habits.

Les cinq du Directoire exécutif en ont un sans contredit bien riche, mais d'un goût, à ce qu'il me semble, un peu éloigné de la grave représentation de leur caractère. Il est par trop théâtral, trop doré, trop composé et coupé : exactement ce que les Entrepreneurs d'Opera en Italie appellent dans le livre de la pièce, *Vestiario di ricca e vaga invenzione*. Il n'est point, pour ainsi dire, dans le sens de la chose : il falloit du costume, c'est sûr ; mais il le falloit très-simple, noble en même tems, grave, et sans le moindre clinquant. Puisqu'on parle si souvent de *Brutus*, de *Caton*, de *Scipion*, pourquoi ne pas représenter les images de ces fiers Romains, en montrant leurs habits ? Il est sûr, qu'en fait d'anecdotes d'intrépidité, de bon mots héroïques, de traits de dévouement, d'accès d'enthousiasme républicain, ou factieux, les François de nos jours l'emportent sur tout ce que nous lisons des Peuples anciens. Au surplus, la marche uniforme des affaires, l'ensemble des grandes opérations, et l'énergie soutenue avec intelligence doivent caractériser la fondation et les fondateurs des Etats nouveaux. J'ai vû ce matin beaucoup de têtes, que la chevelure et les traits faisoient ressembler

bler aux anciennes. Leur costume ne peut se décrire en paroles : il faudra le voir en peinture, ou en estampe enluminée : car il y a des pièces de toute figure, l'une sur l'autre, et toutes les couleurs les plus brillantes. J'avoue que de tout leur attirail je n'aime que l'épée : la coupe en est assez bonne et antique : encore le fourreau en est-il trop orné.

Quelque soit le costume ou le masque, le François est toujours François : poli, façonné, phrasier, galant : il n'a pas naturellement la morgue et la sécheresse de l'austère Républicain.

Les six Ministres d'Etat, Justice, Finances, Guerre, Marine, Intérieur, Extérieur, auxquels on va ajouter pour septième, la Police, suivent le Directoire, et en dépendent immédiatement. Leur costume est beaucoup plus simple, et par-là préférable aux autres. On verra, dit-on, tout cela gravé, sous peu de jours.

Ce n'étoit pas des costumes nouveaux, mais une différence bien remarquable dans la mise des Ministres étrangers, qui a pu paroître digne d'observation. Les Ministres des Cours du Nord, et ceux des Etas Mo-
nar-

narchiques, avoient des ordres et des clefs. Venise, République Aristocratique, étoit richement habillé, mais sans affecter la richesse. L'Américain étoit aussi noir d'habit et triste d'aspect, qu'on le dit des treize Etats : et le Hollandois, Gouvernement le plus près de la Démocratie, étoit en bottes et en chapeau rond. Chacun avoit la physionomie de son Gouvernement et de son pais.

Comme il faut tout voir, et surtout dans ce moment, à Paris, j'ai été aux Ombres Chinoises. Ce n'étoit sûrement pas pour m'occuper du Spectacle ; mais pour voir de près, et rassemblé sans gêne et mélange, le peuple, remplissant deux ou trois fois par jour cette salle, qui n'est pas la seule. Ses manières sont pour ainsi dire, vacillantes, incertaines : il est tantôt plaisant, tantôt violent : il y a des momens de licence tumultueuse et fière, indiquant le nouvel Etat de Républicanisme un peu turbulent et volontaire ; mais en même tems il faut convenir d'une chose, c'est que les anciennes habitudes du caractère national, porté à la douceur, se soutiennent assez : on reconnoit un peuple extrêmement civilisé, même dans l'état de relâchement, et

d'im-

d'impunité, auquel il se trouve à présent livré. Ce peuple n'est pas à beaucoup près, aussi effréné et sans bornes, qu'il pourroit l'être, mais il le deviendra, si l'on ne se hâte pas de remettre sur pied l'ancienne Police.

XLVI.

JANVIER 1, 1796. (II NIVOSE.)

COURSES inutiles, et rendez-vous manqués : c'est le premier jour de l'an ! il y auroit de quoi s'attrister sur le mauvais augure ; mais je n'en ferai rien. Je m'en suis dédommagé par deux heures de conversation au magasin de l'esprit. Il n'y a souvent rien de pire que de faire des projets : il est si désagréable ensuite de les manquer : au lieu qu'en voyant venir les événemens, sans y prétendre, on ajoute à la satisfaction d'obtenir, celle de croire qu'on les a mérité, et non sollicité.

Il y a des *Routs* à Paris, dans le goût de ceux de Londres ! Une foule de monde, qui ne

ne se connoit point, dont l'affortiment est beaucoup plus bizarre, qu'en Angleterre. On appelle ces Assemblées du soir, des *Thé*. Nous étions trois en sortant de la maison, où nous avons diné. Le premier demanda aux deux autres, vous verrai-je au *Thé* de Mr. le Comte de *Staal*? Non, répondit le second, j'irai au *Caffé* de la Veuve : quant à moi, dit le troisième, j'aime le *Chocolat* de *Velloni*, parcequ'on y est tranquille et à son aise.

Il y a fort peu de ces *Thé* ou Assemblées, et rarement : d'un autre côté l'on m'assure, qu'on ne rencontre plus de ces petites Sociétés du soir, composées d'amis, ou de connoissances suivies, qu'un joli souper réunissoit autrefois autour d'une table, où brilloient l'esprit, la galanterie et la gaieté. Il en est résulté que ce monde, qui ne vit pas précisément aux cabarets, ou dans les souterrains du Palais Royal après le Spectacle, et presque à toute heure, inonde et remplit les *Caffés*, court les rues, les cabinets de lecture, les curiosités, et donne à Paris cet air si peuplé, qui fait aisément croire qu'il ne l'a jamais été autant qu'à présent. Il est impossible de savoir au juste ce qui en est. Plusieurs rues à grands hôtels dans les Fauxbourgs n'ont
rarement

sûrement point cet air-là : mais le Palais Royal, et tout ce qui l'avoisine, le quartier du Louvre, les Quais, &c. présentent exactement l'idée d'une fourmilière. Il faut ajouter aussi, que dans le tems où une immense quantité de voitures rouloit dans Paris, tout le monde, qu'elles renfermoient et portoient au dehors, paroissoit un instant, et disparoissoit successivement ; au lieu que tout ce monde-là devenu piéton, se répand en détail, s'étend bien plus lentement sur le terrain, et le remplit jusqu'à faire foule. C'est surtout entre neuf et dix heures du soir, que j'aime, en sortant du spectacle, à parcourir les rues qui environnent cinq ou six grands Théâtres assez près l'un de l'autre. Je me mets dans le courant, car l'on ne pourroit pas remonter la foule, et je m'amuse à entendre des propos sur la pièce que l'on vient de voir, des projets, des arrangemens, du dialogue bourgeois, des faillies, et toujours quelque indice d'esprit de parti. Ce n'est point du bourdonnement, on ne peut pas se reprocher d'avoir surpris un secret : c'est de la conversation à haute voix, sans compter les cris et les chansons.

Quoi-

Quoiqu'on voye tout aussi peu clair dans les affaires publiques, que dans les rues, qui sont très-mal éclairées, ce n'est pas à cette heure-là que Paris a l'air malheureux et souffrant.

XLVII.

JANVIER 2. (12 NIVOSE.)

QUELLE suite de contrariétés pour amener des délais, et me faire perdre du tems ! Il y auroit au moins tout autant de raison que peu de profit à jurer et à s'impatienter.

J'ai eu d'abord un petit déjeuner dans une très-grande maison, au fond d'un appartement de cinq ou six pièces dorées, sculptées, magnifiques : je crois, que le maître qui les possède et les occupe depuis peu, en est tout aussi étonné que moi.

Ensuite je suis allé à un grand déjeuner prié, dans une maison fort petite, et très-moderne : tout l'appartement étoit une pièce pour vingt personnes. La compagnie ne
pouvoit

pouvoit être ni plus intéressante, ni mieux composée. Quatre jolies femmes, ayant de la vivacité, des graces et des talens, sans compter cette dose d'esprit, que l'on a, ou que l'on acquiert très-communément à Paris; plusieurs gens de lettres, dont la grande réputation gravoit dans ma tête tout ce qu'ils disoient, quoique je ne me souviennne plus de rien : et d'autres individus obscurs, qui préféroient les femmes aux gens de lettres, et un joli air de musique à des remarques sur les corps sonores.

J'ai diné chez P. tous hommes, mais bien assortis. Il y a été par conséquent toujours question de politique et de finance : mais ces tristes argumens étoient assaisonnés par la littérature et par l'esprit. L'Abbé Morelet, Auteur célèbre en Economie politique, s'y distinguoit. J'ai vu à ce diner l'opulence raffinée, quoique dans une prétendue réforme.

La dissonance, ou pour mieux dire, l'opposition dans les opinions, est désespérante. Il paroît impossible qu'on vienne à bout de rien faire par le raisonnement. Peut-être faut-il souhaiter aux François, qu'une force quelconque les mette d'accord, pour leur propre

propre bien. Oh que leur exemple gâte, détruit même, les plus beaux raisonnemens, les théories, qui paroissent les plus évidentes, sur la liberté et sur les principes de Gouvernement !

Quoiqu'il puisse arriver dans la suite, il me semble voir à présent, que dans le nombre des opinions il n'y en a aucune, qui jouisse d'une majorité véritablement prépondérante : que par conséquent ce n'est pas une opinion, qui arrangera les choses : et qu'à la place d'une opinion, on est dans le cas d'implorer une prépondérance de force, qui donne un système du moins provisoire. Ce n'est pas seulement différence d'opinions : c'est acharnement réciproque, c'est haine fortement prononcée d'un parti contre l'autre.

La maison, où j'ai diné, appartenoit autrefois à Mad. G. également célèbre l'une et l'autre par leur élégance, leurs richesses, et leur goût pour la volupté. L'appartement, que *Glycère* occupoit, est un chef-d'œuvre de luxe et de charmante frivolité. Les Beaux Arts français y ont étalé tout leur savoir-faire : les Arts mécaniques, les métiers ont perfectionné les inventions, et porté leurs

ouvrages

ouvrages au fini le plus parfait. Le style des ornemens, les ressources voluptueuses, tout y annonce le regne du vice heureux, tout y respire mollesse et luxure. C'est de la féerie, telle que l'imagination d'un jeune poète pourroit l'inventer dans un moment d'ivresse amoureuse. Je croyois, qu'un tel appartement n'existoit que dans une brochure, ou dans un roman. Apparemment quand on est arrivé là, ne pouvant pas aller plus loin, une révolution doit se faire toute seule nécessairement. Mais consolons-nous : la Nature recommence toujours.

XLVIII.

JANVIER 3. (13 NIVOSE.)

CRAIGNANT d'être surchargé d'assignats, je me suis avisé ce matin de racheter quelques louis, et sans me l'être proposé, je me suis trouvé avoir gagné dix ou douze chelins. J'en ai ri, et j'ai pu aisément concevoir, qu'avec de la patience et une véritable vocation,

tion, on peut faire la petite fortune soi-même avec un petit capital : mais je fais bien, que ce n'est pas moi qui la ferais, quelque besoin que j'en eusse.

La Caverne de la Ruë Feydeau m'a moins déplu ce soir que la première fois, que je l'ai vue. Les François portent à la perfection tout ce qui peut produire l'illusion théâtrale. Je ne puis m'empêcher de remarquer, que dans une scène de montagnes de la Suisse, où une bande soit de voyageurs, soit de paysans grimpent par un chemin couvert de neige nouvellement tombée, on voit les premiers, à mesure qu'ils avancent, dégager la route, en jettant la neige des deux côtés avec des pèles. Cette neige est très-illusoirement représentée par du papier blanc haché bien menu. C'est le genre rustique et païsan, qui surtout est bien rendu sur le Théâtre français. Costume, chant, manières, joie, vérité, danse, tout y est si naturel, si campagnard, qu'on voit le village, on s'y trouve au milieu.

De là j'ai été recevoir enfin ma sentence de mort chez V. Malgré les plus belles paroles et les plus beaux écrits, c'en est fait ; et ce qui est cruel, cette mort est à la suite d'une maladie de langueur. Il faut que je

me

me retourne; et demain je vais courir en tout bien et honneur après les femmes : je tâcherai de faire, et d'apporter la monnoye de V.

Après quoi, beaucoup écrire et avec peine, car il en coûte de donner des nouvelles désagréables à des absens, qui par eux-mêmes sont portés à les mettre sur le compte de ceux, qui les donnent.

J'ai la tête et les oreilles pleines de civisme, et de sacrifices à la patrie. Le langage est du grand héroïque à l'ancienne. Depuis Sparte de fière mémoire, on ne l'a jamais tant parlé, quoique l'objet en question ne s'élève point jusqu'à sa hauteur, pour me servir de l'expression à la mode. Mais on a dit depuis longtems avec vérité que la Société est un Théâtre, où chacun joue un rôle. Quand on y donne la Tragédie, comme en France à présent, le langage est toujours poétique et relevé : le personnage tragique ne dit rien dans le style ordinaire et naturel : il doit même donner à tout ce qu'il dit un air de dignité et d'importance.

XLIX.

JANVIER 4. (14 NIVÔSE.)

J'AI commencé mes recherches par me présenter chez Mad. C. mais avant de la trouver il m'en a coûté bien du tems et des escaliers. Je me suis bien amusé de voir pour la première fois de ma vie, comment ce genre de femmes à talent appellent au secours de leur intérêt tous les avantages de leur sexe, la déférence et la politesse du nôtre. C'est un jargon adroit et jovial à la fois, qui prend des détours fort longs pour gagner du tems, et tirer parti d'un peu de séduction. J'ai voulu faire des phrases aussi, et flatter la vanité, croyant de séduire à mon tour. Mais on a beau dire et faire : l'intérêt tient bon ; et lorsqu'après une première explication, voyant que nous étions fort éloignés de compte, nous avons voulu réciproquement gagner l'un sur l'autre, les belles phrases sont devenues des refus tout simples et obstinés, au grand scandale de tous les deux. Je crois que je ferai bien de la laisser penser

penfer à ma proposition pendant quelques jours, et qu'en attendant il fera bien d'aller chercher fortune ailleurs.

Une belle femme, avec une phyfionomie d'inspirée, fes grands yeux bleux levés au ciel, chantant d'une voix tendre et passionnée de beaux vers de fa composition, fur une mufique très-simple, qu'elle enrichit et varie par un jeu agréable et favant fur le piano, une telle femme eft le plus raviffant fpectacle, que la Création puiſſe offrir aux yeux, aux ſens, et à l'ame de quelqu'un qui ait de tout cela. Voilà comment les Anciens et les Poètes imaginent les Muſes : je ne crois pas qu'il y en ait neuf fur la Terre.

Mais il y a des perſonnes dans le monde, fur leſquelles les merveilles de la nature et de l'Art ne font aucune imprefſion. J'en ai vu un exemple affez plaifant ce ſoir même. Une femme diſoit à ſon amie, *j'ai le projet d'aller voir le Muſeum demain matin.* Eh ! qu'iriez-vous y voir ? répondit l'Amie : *il n'y a perſonne.*

L.

JANVIER 5. (15 NIVOSE.)

J'AI des Amis intelligens qui m'aideront à faire mes commissions. Je me doute bien, que cette officiosité est intéressée de quelque manière : mais de bonne-foi, quelle est l'action des hommes, qui ne l'est pas ? Il faut nécessairement passer par-là, où puiser son eau, et porter son bois soi-même.

D'après les conseils et les renseignemens de V. j'ai cherché à voir Me. S. R. Mais au lieu d'elle, j'ai trouvé une mere éplorée, qui venoit de recevoir une lettre de sa fille, dans laquelle elle lui fait le récit d'une fâcheuse aventure, se plaint en style d'*Oenone* d'un *Paris* inconstant, et jure de vouloir renoncer au monde, et à ses perfides habitans. C'est pourquoi elle cache le lieu de sa retraite, même à sa mere, pour n'y être pas suivie et persécutée. Cette pauvre mere est dans la plus grande désolation : elle va se mettre en quatre pour découvrir ce lieu, et pour ravoïr sa fille : d'autant plus, que je viens très-à-propos

propos pour offrir à cette belle infortunée, non de remplacer *Paris*, mais de la venger du traître, en lui offrant l'occasion et les moyens d'aller mériter loin de lui des hommages plus constans à sa beauté et à ses talens. Malgré tout cela, je ne compte point sur elle : je n'ai pas le tems d'attendre la fin de ce petit roman comique.

Il me falloit voir un bal public. Un des plus beaux et riches appartemens du magnifique Hôtel de *Richelieu* est l'emplacement d'un de ces bals. A la suite de plusieurs pièces très-ornées en peintures, vieux-lacq, et glaces immenses, on trouve une superbe galerie, décorée de même, et construite pour y donner le bal à du monde autrefois fait et mis d'une manière analogue à la salle. Cela est si vrai, que j'avoue, que sans tenir beaucoup aux habits, j'ai été frappé du contraste entre la beauté et la parure de l'appartement, et la mesquinité, et le délabrement dans la mise des danseurs d'aujourd'hui. En ne consultant que les yeux, on ne les croiroit pas les maîtres de la place, quoiqu'ils y étalent l'air le plus possesseur et déterminé.

Il me semble, que ceux qui voyent excessivement, et toujours, en noir, doivent convenir

venir eux mêmes, qu'ils ont quelquefois un peu tort. Au milieu des opérations les plus prononcées, soit en administration politique, soit en discussions et actes de législation, le Gouvernement marche et agit assez vigoureusement, sans qu'il arrive aucun de ces grands événemens malheureux, qu'on se faisoit un triste plaisir de prévoir. Je conviens que peut-être l'on joue de bonheur: mais aussi, les mesures les mieux calculées, les circonstances les mieux amenées, n'ont-elles pas besoin du concours du bonheur, pour réussir?

LI.

JANVIER 6. (16 NIVOSE.)

MES affaires se multiplient, et il en coûte à mes autres projets de curiosité, qui se multiplieroient bien aussi. J'en aurois d'un genre, qui l'excite infiniment, et ce seroit de faire quelque course dans les campagnes voisines, pour y prendre une idée juste de l'esprit et de l'état de ses habitans fermiers et cultivateurs.

teurs. D'après ce que j'entends, et ce que je lis, cette idée ne sauroit être générale : il y a de très-grandes différences dans leur manière d'être et d'agir, quoiqu'à Paris on les comprenne tous sous le même aspect. Il paroît réellement, que ceux qui sont les plus près des véritables et solides ressources de la subsistance et richesse publique, doivent influencer sur les événemens, qui agitent la société. En examinant bien ces événemens, on trouvera plus ou moins leur source dans l'abondance, dans la détresse, et surtout dans la circulation facilitée ou entravée des objets de première nécessité. C'est pourquoi je répète toujours, que de tout ce qu'on dit, rien n'est généralement vrai, hormis de dire qu'il manque un Système, une administration uniforme dans toutes les provinces, administration, qui soit l'effet d'une législation, ou Code Rural économique pour tout le sol qu'occupe la Nation.

LII.

JANVIER 7. 17 NIVOSE.

IL m'en coûte bien de faire continuellement la petite guerre qui existe entre le vendeur et

et l'acheteur. Celui-ci, c'est à dire moi, confiant par nature, défiant par réflexion, ne fait jamais au juste, s'il doit être l'un ou l'autre, et choisit souvent très-mal à propos.

J'ai été le soir me reposer et me réjouir l'esprit au Théâtre des *Vaudevilles*. On y donnoit une pièce du jour, le *Fermier et le Propriétaire*, pleine de traits heureux contre les premiers, et presque ouvertement plaidant la cause d'une classe d'Emigrés. Par conséquent grand bruit à tout moment, et beaucoup d'intérêt. Toutes les opinions se manifestent à ces occasions, et la salle occupe l'observateur au moins autant que la scène. J'ai regret à une quantité de ces pièces, qui tiennent presque uniquement aux affaires du jour, parcequ'elles passeront à mesure que les affaires changent d'aspect et de nature. Plusieurs beaux détails de composition dramatique tomberont dans l'oubli; ces pièces ne feront tout au plus que des matériaux d'érudition pour la postérité, qui pourra y voir l'histoire des opinions. Il faudra des commentaires pour entendre les choses, et même les mots; car le néologisme, souvent barbare et capricieux, a beaucoup changé le langage dans tout ce qui a du rapport aux plaintes

et

et reproches, que les partis se font l'un à l'autre. Il s'étoit établi un dialogue entre deux loges, opposées de situation, et d'opinion, et ce dialogue avoit transporté la comédie de la scène à la salle. Les Acteurs ont dû s'arrêter et devenir spectateurs. Le parterre, après s'y être intéressé pendant quelques minutes, s'en est impatienté à la fin, et par des éclats de rire, et des cris de *silence*, a fait taire les deux Orateurs.

Je ne fais jusqu'où la Police et le bon ordre peuvent laisser aller la liberté dans l'exposition des estampes, tableaux, statues et livres en vente. Les confins n'en sont guères marqués à présent; et sans parler des mœurs, dans beaucoup d'endroits et d'occasions la décence la moins sévère a de quoi se plaindre des Beaux-Arts. D'ailleurs tout ce qu'on fait dans ce genre est ordinairement du plus mauvais : l'intention de l'acheteur n'est jamais excusée par la beauté de l'ouvrage.

LIII.

JANVIER 8. (18 NIVOSE.)

DEVANT un petit nombre de personnes invitées, on ne savoit pourquoi, et assises dans le fond d'un joli salon, entre un homme, qui ne lit pas, mais joue par cœur à lui tout seul une petite pièce ou proverbe dramatique de la manière la plus plaisante. Comme il prétendoit représenter, mettre même sous les yeux les Acteurs, il se démenoit, sautant à droite et à gauche, comme un cabri. A dire vrai, il m'a paru, qu'il y avoit dans tout cela plus de bouffonnerie, que d'imitation, ou d'illusion : et mon souvenir m'a fait préférer de beaucoup le talent connu d'un lecteur-acteur, qui n'ajoute, que très-peu de chose au jeu de l'action, et produit son effet à l'aide de la seule déclamation.

Tout le monde, et le Gouvernement le premier, crie contre l'Agiotage. Après avoir fermé la bourse, pour déplacer les Agioteurs, et empêcher d'autres désordres assez graves, que la foule des industriels rassemblés dans la place

faisoit

faisoit naître à tout moment, on les a poursuivis au Palais Royal, mais sans effet. Cette même foule remplit les deux grandes allées à découvert, et se répand dans les Caffés, pour y travailler à leurs opérations. On fait marcher en tout sens des patrouilles pour disperser ces rassemblemens, mais il leur arrive comme à une barque, qui fend l'eau : elle la sépare en passant, mais n'empêche pas qu'elle se réunisse immédiatement après. Je ne sais, si c'est plaisanterie, ou vérité : mais j'ai entendu dire, que quelquefois la patrouille elle-même s'arrêtoit au milieu des agioteurs, et travailloit avec eux.

Admis dans une très-petite compagnie on ne peut pas mieux composée d'hommes et femmes aimables et instruites, j'ai revu pour la dixième fois l'admirable *Museum*, et je me suis plu cette fois-ci à le regarder, pour ainsi dire, avec les yeux des autres. Quelle différence dans les impressions des différens organes, et qu'il est vrai, que rien n'existe, que dans nos sens.

Après quoi, nous nous sommes rendus chez le restaurateur Savard, pour nous reposer, et y attendre le diner commandé. On s'est mis à parler des malheurs de la Révolution. On a
rappelé

rappelé, on a retracé avec l'énergie de la douleur exprimée par les larmes les plus touchantes, les atrocités cruelles, les exécutions barbares, les emprisonnemens tyranniques, les spoliations, enfin les souffrances inouïes et de toute espèce, pendant les quinze mois à jamais exécrables, qui on fait de la France un enfer, où quelques démons tourmentoient et déchiroient la foule des âmes damnées. Chaque individu de la compagnie, avoit couru le risque d'être immolé. Les détails, que j'entendois, ferroient le cœur, faisoient dresser les cheveux d'horreur, et d'indignation : mon âme étoit brisée, je les regardois tous avec le plus tendre intérêt de la compassion, je partageois leur état d'abattement et d'affliction. On annonce le dîner servi : je ne crois pas en avoir fait ou vu de plus gai. Au milieu des bons mots, des historiettes, et des chansons, l'impression reçue avant dîner duroit encore dans mon âme : mais, quelque tenté que j'en fusse, je n'ai eû garde d'en donner le moindre signe : j'aurois commis l'indiscrétion la plus déplacée, et qui auroit trop ressemblé à un reproche. La gaieté et les chansons m'ont fait manquer trois actes de la nouvelle Tragédie de

Mirra

Mirrha au Théâtre de la Rue Feydeau. Je n'oserois parler de la pièce, mais j'ose dire que le dénouement en est bien foiblement présenté par l'auteur. Ce dénouement consiste dans la déclaration de l'horrible et incestueuse passion de *Mirrha*, qu'elle a caché à son pere et à tout le monde, et qu'elle n'a fait qu'indiquer aux spectateurs, mais d'une manière inquiétante et incertaine. Comment fait-elle cette déclaration? par ce vers, si je l'ai bien retenu :

C'est vous, c'est vous, Seigneur, qui regnez dans mon ame : je ne répons pas de l'exactitude de ma citation : mais voilà toujours la manière presque galante, et par conséquent très-foible, dont elle s'exprime ; tandis que cela ne pouvoit jamais être assez terrible. *Alfieri*, qu'une grande partie de ses contemporains, et que toute la postérité va mettre au rang des *Euripides* et des *Corneilles*, a frappé son coup avec bien plus de force dans la tragédie, qu'il a osé composer sur ce même sujet.

Qu'on y lise cette même déclaration, exprimée avec toute la rage d'une passion fatale dans le sens des Anciens. C'est par cette fatalité qu'il fait supporter le monstrueux de son sujet, et

et qu'il obtient à la fois les deux grands buts
de la Tragédie, l'horreur et la pitié.

LIV.

JANVIER 9. (19 NIVOSE.)

DES malheurs nouveaux dans mes recherches. J'avois trouvé un joli sujet pour la danse, je commençois à solliciter la permission, pour m'en emparer et l'exporter, lorsqu'un entrepreneur, qui s'en trouve bien, ne veut pas le lâcher. D'un autre côté Mad. C. se met à un prix extravagant; je commence à prévoir, que je n'emmènerai personne. Les tems sont très-difficiles, et quand ils seroient autrement, je n'en ai pas assez, pour commencer des négociations qui en exigeroient.

Quel est le prix des logemens des hôtels garnis à Paris? on ne manquera pas de me faire cette question à mon retour. Je répondrai en rapportant ce qui suit. A un dîner assez nombreux, duquel j'ai été aujourd'hui, on a beaucoup parlé de la dépense que les
Etrangers

Etrangers font ici dans ces tems; elle est extrêmement curieuse à savoir, par ses énormes inconvéniences. Il a été question des loyers de maison : nous étions trois hommes placés à table de suite : celui, qui étoit à ma droite, a nommé son hôtel, et a dit très-positivement, qu'il payoit deux mille livres par jour en assignats : j'ai assuré à mon tour, que j'en payois deux mille par semaine; et le troisième, que j'avois de l'autre côté, nous a juré, que son appartement ne lui en coûtoit, que deux mille pour six mois : chacun a fait la description du sien, et l'un valoit à peu-près l'autre. Que nous nous trouvions dans la même ville, hors de France, et que l'on nous questionne séparément sur cet article, on ne manquera pas de nous trouver en contradiction, et de soupçonner notre véracité.

J'ai marqué cette singularité avec un détail minutieux, pour qu'elle serve d'exemple de plusieurs autres de la même force, que l'on peut remarquer à Paris. Je me prépare à la surprise, que la différence des rapports de nous autres voyageurs contemporains en France causera dans le pais étranger : indépendamment de la différente manière d'entendre et de voir, telle est la disparate, qui se présente à tout moment dans les valeurs des
mêmes

mêmes objets, tel est le changement continu, la fluctuation capricieuse dans tout ce qui se dit et se fait, qu'on nous trouvera très-peu d'accord avec nous-mêmes, et encore moins entre nous. Lorsque cela m'arrivera, je renverrai le questionneur étonné et incrédule à la date du jour : et je lui dirai, ce que je vous conte, étoit vrai ce jour-là : je ne répons pas de huit jours après, ni même du lendemain. Aussi je suis intimement persuadé, que toute description de Paris, faisant un livre d'une belle ordonnance, par chapitres et articles, doit être nécessairement infidèle, ou bien très-raboteuse et pleine d'incohérences. Je crois qu'un journal véridique, quelque minutieux et sautillant qu'il soit, donnera au lecteur un résultat plus juste, et mettra du moins les assertions à leur place, puisque les choses, et les idées n'ont jamais été si journalières et changeantes, comme à cette époque à Paris.

Ce seroit ici le lieu de parler de cette source si féconde en erreurs, la partialité. Sans autres subdivisions, trois êtres bien différens entr'eux, le Royaliste François, le Républicain François, et l'Etranger doivent assurément voir, raisonner, et se trouver toujours à une grande distance l'un de l'autre
dans

dans les jugemens, et dans les rapports. Il est incontestable, que la qualité la plus rare à rencontrer, et la plus difficile à exercer avec succès, même pour le voyageur le plus neutre, est l'impartialité. Je doute qu'elle existe dans toute la signification du mot, du moins quant aux jugemens ; mais quelque elle soit, elle a beau dire vrai, sans invectiver, ni déclamer, elle déplaira toujours aux partis opposés. *Quiconque n'est pas pour moi, est contre moi* : voilà la devise de tout homme en affaires d'intérêt : et les affaires de la France sont d'un intérêt majeur pour plusieurs partis, sans compter la différence des opinions. Je ne sais, si je le parois, mais je crois être impartial : il est vrai, que j'aurai fourni à chaque lecteur de quoi me croire du parti opposé au sien, de manière que je pourrai fort bien être rejeté de tous : mais voilà le sort de l'homme neutre, auprès du grand nombre. Je me flatte pourtant, que mon impartialité, quoiqu'elle ne soit peut-être du goût de personne, inspirera plus de confiance pour admettre les faits, et pour apprécier les réflexions.

LV.

JANVIER 10. (20 NIVOSE.)

A neuf heures du matin je suis parti pour Séve avec un célèbre Fabriquant décorateur en meubles, qui a orné souvent les demeures des Rois. La manufacture de Séve se conserve telle qu'elle étoit avant la révolution, et travaille pour le compte de la Nation. Il seroit embarrassant de dire ce qu'il faut entendre par ce mot *Nation* à ce sujet, ainsi qu'à bien d'autres. J'ai vu là des ouvrages admirables quant au travail, et charmans pour le goût; j'ai fait quelques choix, et j'ai cherché de réunir l'élégance, et la richesse: opération très-difficile, à cause du tourment de l'hésitation, surtout lorsqu'il s'agit de deviner le goût d'autrui, au milieu d'une infinité de belles choses. Un grand vase de porcelaine, garni de bronzes dorés, haut d'environ dix pieds, est l'effort prodigieux de l'art dirigé par le goût le plus exquis. On n'est pas étonné d'entendre, qu'il a coûté plus de six mille Louis.

J'ai poussé jusqu'à Versailles, et je suis arrivé à tems de donner dès le soir un coup d'œil au dehors. La vue de la façade du Jardin a remplacé dans mon imagination le Roi de France sur son Trône : et le moment après, j'ai frémi de penser, combien il y avoit loin de ce Palais à la prison du Temple, et à l'échaffaud. Cette cruelle idée de contraste m'a toujours poursuivi pendant les deux jours, que j'ai employé à parcourir en détail la résidence du Souverain le plus éblouissant par sa représentation.)

En dinant au Sallon chez Rimbault, où je suis logé, j'ai fait, comme à l'ordinaire en France, une rapide connoissance avec un Officier poli, obligeant, et bon compagnon. Il m'a mené le soir à un Bal d'abonnés, qui valoit mieux, que ceux que j'ai vu à Paris. Plusieurs jeunes et jolies femmes de bonne compagnie en apparence, beaucoup de gaieté, point de jeu, et réellement le seul et sincère plaisir de la danse. Mon Officier très-officieux a voulu absolument me reconduire, et m'a longtems entretenu avec des narrations fort intéressantes. Il avoit été Aide de Camp du Général Damouriez, et par-là témoin et Acteur à une époque des plus remarquables
de

de l'histoire moderne. On ne peut pas douter de la vérité des conquêtes et des pertes : mais il faut beaucoup douter de tout ce qu'on lit, et de ce qu'on entend sur les causes et les moyens des grands événemens.

LVI.

JANVIER 11. (21 NIVOSE.)

PENDANT six heures de suite je n'ai fait que parcourir, souvent examiner, et toujours admirer les beaux restes de Versailles, du grand et petit Trianon, et des autres délices royales dans ces environs. *Muto squallor per tutto.* On voit, on reconnoît tout ce qui a brillé autrefois d'un si grand éclat. Il me paroît même, que la grandeur et la beauté des objets font encore plus d'impression aujourd'hui, que dans l'ancien tems (quoique ces objets soient nus et isolés) parcequ'ils contrastent davantage avec l'état politique actuel, et avec le nouveau genre de représentation.

La

La suite des appartemens, où l'on a rassemblé avec beaucoup d'ordre et de soin une grande partie des dépouilles royales, surtout en meubles riches, et curiosités naturelles, en Statues, &c. est un sanctuaire immense de tout ce que l'Art et la Nature savent faire de beau. Les Jardins sont très-bien tenus, hors la grande pièce d'eau, qui étoit à sec, je ne fais si par abandon, ou par accident.

Je suis parti de Versailles ébloui, intrigué et attristé.

Aux Italiens le soir on a donné *Jean et Gênevieve*, Mere et Fils Savoyards, qui se cherchent, se rencontrent, et se reconnoissent en chemin, de Paris à Chamberi. C'est un de ces riens précieux, qui font à l'ame une jouissance, comme le plus fin souper le feroit au goût.

Ensuite *l'Incertitude maternelle*, extravagance invraisemblable et mauvaise, malgré le beau jeu de Mad. *Dugazon*.

Enfin le *Jokei*, pièce nouvelle et charmante, du plus joli genre érotique. La première et la troisième étoient embellies d'une musique légère et très-agréable : du plagiat, il est vrai, à tout moment, mais d'ailleurs avec choix.

Mais

Mais ce qui fait la plus aimable illusion, et répand du mérite, même sur les pièces, auxquelles l'Auteur n'en auroit pas beaucoup donné, ce sont les graces, la beauté, le jeu délicieux, le talent musical et les jeunes voix des Actrices *Carline, Jenny, St. Aubin, &c.*

LVII.

JANVIER 12. (22 NIVOSE.)

ENFIN l'on a obtenu le passeport, et j'ai fixé les conditions avec la jeune P. que j'emmennerai. Le Directeur s'est défilé de ses droits, et en bon Ami n'a pas voulu lui faire manquer les avantages présens et à venir que l'occasion offre à ce joli talent. Au moins je ne m'en retournerai pas les mains vuides, et peut-être je réussirai en trois jours à ce que je n'ai pû faire pendant plus d'un mois.

Une heureuse rencontre au grand Opéra m'a procuré la connoissance du Prince *Corfini*, qui a volé, l'on peut dire, de la Toscane à Paris. Le choix de la personne, et

l'em-

l'empressement de l'envoyer, sont de nouvelles preuves, que cette Cour ne veut avoir aucune part au blâme, que le Comte *Carletti* s'est attiré ici, quoique l'on doive supposer, qu'il ne s'y étoit exposé, qu'en règle. Son successeur est fait à tous égards pour servir d'ample réparation à tous les torts, vrais ou faux, qui pourroient dans ces tems critiques avoir des suites fâcheuses pour les foibles. Les Fables d'*Esope* sont un excellent livre de politique aussi bien que de morale.

Grand diner chez M. P. La compagnie étoit intéressante ; il m'a paru en écoutant lire des mémoires sur des gens célèbres, qui ne sont plus. Il y avait Général M...

LVIII.

JANVIER 13. (23. NIYOSE.)

DES courses pour des achats, et des longues séances pour les comptes, me prennent un tems considérable dans la matinée. C'est avec effort, que je me refuse aux curiosités piquantes que Paris offre de toute part, le long même des rues, que l'on parcourt. On en rira, si l'on veut : mais il n'en est pas moins vrai, que dans les écriteaux, dans les en-

enseignes des boutiques et des cabarets, sur les façades des maisons et des bâtimens publics, on lit l'Histoire de la Révolution, ses crises, les idées dominantes tour-à-tour, les changemens, annoncés par ce qui est effacé sans être entièrement détruit, et mille expédiens mis en usage pour tourner les idées et les passions du peuple vers le but que l'on se propose. Le peuple écrit aussi et barbouille de son côté, à sa manière : tantôt il adopte, tantôt il reprouve, et toujours il plaissante.

Grand diner chez M. P. La compagnie étoit intéressante ; il m'a paru, en écoutant, lire des mémoires sur des gens célèbres, qui ne sont plus. Il y avoit le Général *Menou*, dont la modération, à ce que l'on dit, a fait le crime et l'éloge, le soir de la veille du 13 Vendémiaire : et un Aide de Camp du Général *Beurnonville* de retour de sa captivité en Allemagne. Celui-ci a souffert horriblement du principe, malheureusement quelquefois trop nécessaire, d'agir par représailles en tems de guerre : car ce n'est pas autrement qu'on peut motiver les mauvais traitemens, et les tourmens même, qu'on fait effuyer à des gens, qu'on ne juge pas personnellement

ment

ment coupables, et que l'on ne veut que garder.

L'éloquence est le talent qui brille le plus dans les tems des guerres civiles : l'esprit de parti, l'ambition et la résistance lui donnent une énergie, qu'elle n'a pas dans les tems calmes.

Quelle singulière hypocrisie de pauvreté, que celle de dire, que par la dure condition des tems on est malheureusement condamné à se passer de voiture, tandis qu'on donne souvent des diners, dont un seul feroit rouler la voiture pendant deux semaines ! S'il est nécessaire que quelqu'un soit la dupe de cette hypocrisie, qui est-ce qui pourroit l'être ? On dit, pour expliquer le propos, que la voiture donne plus dans les yeux, qu'un grand diner : mais cependant l'un n'est pas plus secret que l'autre.

Le spectacle, d'où l'on risque moins de s'en retourner, faute de place, est celui de la Ruë de Louvois : j'y ai vu avec plaisir la *Cinquantaine*, retour du jour de noces, après cinquante ans de mariage. L'idée est assez bouffonne, mais la pièce et la musique m'en ont paru très-foibles.

N. N. fort de chez moi dans ce moment, après un long entretien, qui a pris sur mon journal. Brave et bon garçon, fait pour être honnête, que les circonstances et les revers tiennent dans l'indécision entre le sentiment, et l'intérêt. C'est le cas de bien du monde.

LIX.

JANVIER 14. (24 NIVOSE.)

J'EN suis déjà aux engagemens par écrit, et je ris du style de notaire, que je tâche d'y prendre. Sans la confiance réciproque, que j'adopte toujours si volontiers et tant que je peux, ces écrits seroient fort peu rassurans de part et d'autre. La prudence exigeroit beaucoup plus de précautions : mais ses procédés sont quelquefois si offensans, ils supposent tellement le manque de foi et de probité, qu'il me paroît que c'est en accuser quelqu'un d'avance, que de chercher à s'en garantir. Tout d'ailleurs semble me persuader

der que j'ai fait un bon choix, ainsi qu'un bon marché.

Tout bien pensé et réfléchi, c'est encore la diligence, que je préfère à toute autre manière de m'en retourner : et je suis fort aise d'y avoir pris place, d'autant plus que je la remplis, ou peu s'en faut, de monde, qui m'appartient en passant. On m'a assuré que la poste est toujours mal servie, qu'on y est exposé à beaucoup de retards et d'inquiétudes, et que la dépense en est très-considérable à présent, qu'on ne veut plus d'assignats hors de Paris. La différence du prix de la Diligence au tems de mon arrivée à celui d'aujourd'hui, est de 1750, à 4200 livres, ce qui dépasse de peu la proportion avec la baisse du louis depuis ce tems-là. Ces 4200 livres en assignats, par place, font à présent vingt francs en numéraire ; et l'on ne peut pas dépenser moins pour faire les soixante et dix lieues d'ici à Calais.

Au Théâtre de la *République* j'ai vu les *Victimes Clôîtrées*, pièce à révolution, de Monvel Auteur et Acteur en même tems. C'est tout ce qu'on peut écrire en François de plus fort, de plus déchirant : le style en est hardi, violent même : mais toujours, l'affectation,

fection, l'excès de l'esprit. Dans les grands Auteurs je me doute toujours que l'esprit a su et fait tenir lieu de tout : il devient bon-homme, cœur, feu, enthousiasme : et le Lecteur, dupe de cette imposture, ou hypocrisie, suppose ces qualités dans le caractère de l'Auteur, tandis que c'est l'esprit, qui les contrefait. Il m'a paru souvent dans la lecture des écrivains renommés, et il me paroît dans plusieurs pièces de Théâtre, que le François ne transforme pas ordinairement avec tout le succès l'esprit qu'il emploie : il en a tant, qu'il en surcharge la dose, se trahit et manque l'effet. Le blasphème, le désespoir François dans les grands accès est trop ingénieux, et par-là trop foible : la rage Angloise théatrale porte un plus grand coup à l'ame, sans la distraire par des tours de phrase à la *sénèque*. L'homme en accès de passion, renforce son imagination, compose, peint, rapproche des objets nouveaux, et affecte violemment l'imagination de celui qui l'écoute : au lieu que l'esprit veut être senti, et applaudi par l'entendement et le goût : Ces facultés-là ne se passionnent point ; elles avertissent le jugement, qui ne prend pas le change, et n'en dit rien au cœur.

Parmi les Acteurs de la *République*, le jeune *Baptiste* mérite d'être remarqué par la force de son jeu, et par son excellent masque. Mais il a un cruel défaut de jugement : il ne ménage pas l'espace de sa carrière : il est au plus haut de son énergie, et de ses efforts organiques, lorsqu'il faudroit encore monter. Voulant y parvenir, il tombe dans la grimace, et devient un peu ridicule. Mais que le goût des compositions est mauvais ! A cent lieues de la vérité et de la nature réelle. L'esprit, l'ivresse de l'imagination font quelque illusion, mais on s'apperçoit si aisément de cette illusion même !

A la fin de la pièce, un Acteur s'est avancé, disant d'un air très-sérieux, contraint et obéissant, que le *Ministre de la Police* leur avoit envoyé des couplets à chanter contre les *Agioteurs* : et là-dessus il s'est mis à les fredonner d'une manière froide et mal assurée.

Peut-on mener un peuple immense, influencer sur ses opinions, l'échauffer avec des chansonnettes, et des chansonnettes commandées ? Faut-il être étonné qu'un Gouvernement croye ce moyen utile et efficace, ou que ce moyen soit tel ? Je ne puis rendre combien j'ai été frappé du choc, qu'ont produit

duit dans ma tête des idées si disparates. Il est adroit et utile d'employer ces moyens, quand le Gouvernement fait bien cacher la main qui s'en fert, et tient loin de lui tous les soupçons de l'artifice : mais par ordre souverain vouloir qu'on chante des couplets gais sur les objets de la plus grande importance, et rapprocher ainsi le but, qu'ont ces objets avec les moyens qu'il emploie, j'avoue, que je n'aurois jamais cru rencontrer cette idée, que dans un roman politique perfidieux. Mais si cette mesure se trouve aussi juste et efficace qu'elle est innocente, j'aurois grand tort d'en rire : je ne m'étonnerai plus, que de l'homme, assemblage incompréhensible d'inconséquences : il est possible cependant, et il ne seroit pas malheureux, que le François à cet égard fût plus homme, que les autres nations.

Tout cela n'empêche pas, que les Hymnes nationales, chantées d'une manière solennelle, et secondées par le spectacle et la pantomime, ne soient d'un grand effet sur un peuple nombreux rassemblé : il fait masse, et l'impression sur lui est en raison de cette masse même. Mais je crois, qu'autant il est à propos de donner à cela l'air fête et spectacle,

pour

pour séduire et entraîner ; autant l'est peu d'envoyer à la ronde sur les Théâtres des couplets à chanter, avec pas plus d'appareil, qu'on n'en mettroit à lire un Avertissement de la Police.

LX.

JANVIER 15. (25 NIVOSE.)

OH que j'ai eù raison à propos du *Macbeth* de *Ducis* ! Ce que j'ai dit alors des pièces Françoises imitées de l'Anglois, se vérifie bien plus encore dans le *Romeo et Juliette*, que je viens de voir à la Rue Feydeau en Opera. L'Auteur n'a osé conserver aucun de ces beaux détails de la pièce originale si pleine de mouvement, de passions agissantes, si sublime en tendresse et en malheurs. Il n'y a que du dialogue, de la déclamation monotone, de la mauvaise musique, et un cercueil. Elle ressemble à la pièce Angloise, comme de la limonade douceâtre à de l'eau de vie la plus vigoureuse.

A la

A la fin de la pièce, on nous a encore donné, de la part du Gouvernement, des nouveaux couplets, qui attaquent et proscrivent l'agiotage et ses manœuvres, moyennant la *faridondaine*, et *biribi*, mon ami, à la façon de *barbari*.

LXI.

JANVIER 16. (26 NIVOSE.)

ON me demande un Machiniste. J'en ai trouvé un, qui parle de sa profession en savant, qui connoît les théories de la Méchanique, et paroît ne pas ignorer les mathématiques élémentaires : mais je n'ai pu lui accorder que des applaudissemens. Il se met à un prix, auquel je suis bien loin de pouvoir atteindre : et quand je le pourrois, j'ai été si choqué de son estime pour lui-même et de son mépris pour les autres, que j'aurois également fini par le mépriser, et le laisser.

Il y en a un autre, qui est exactement le contraire. C'est un vieux bon homme, qui
n'a

n'a sûrement pas beaucoup étudié sur les livres, mais qui d'une science à principes a fait un métier en pratique depuis quarante ans sur différens païs et Théâtres. Il m'a l'air d'un de ces êtres à talent naturel étonnant, dont l'Italie abonde pour les Arts, et qui valent souvent mieux, que les plus profonds Théoriciens. Je n'ai jamais entendu parler, comme lui, une langue composée de deux autres également ignorées par celui qui en a fait une troisième. Ses papiers, sa modeste bonhomie, et le bon marché me décident en sa faveur.

Je ne puis rendre la surprise et le plaisir délicieux, que j'ai éprouvé au Théâtre de la *Rue Feydeau*. Les François jouoient la *Mort de Cesar*, et les *Fausse Confidences*. C'étoient les noms plus sonores. *Larive, St. Phal, St. Prie, Naudet, Dazincourt, Molé &c.* Ce qui est au dessus de tout éloge, c'est le talent de Mad. Comtat, qui a reparu ce soir pour la première fois après ses couches. Belle, quoiqu'un peu forte, avec une physionomie des plus expressives, une de ces physionomies, qui montrent à découvert les qualités essentielles d'un caractère, avec des yeux d'une vivacité brulante, et des traits, qui respirent

et inspirent le plaisir, cette même femme a la plus grande finesse de jeu, du naturel, le ton élégant et noble en même tems, des graces, tout, tout ce qu'on peut imaginer de plus ravissant et enchanteur. Comme *Marivaux* est ingénieux, spirituel, amusant dans sa bouche, lui, qui l'est tant à la simple lecture ! Je raffole de cette Actrice, comme tout Paris. S'il y a quelque chose de parfait sur la terre, c'est une pièce de ce genre, jouée par cette Troupe.

LXII.

JANVIER 17. (27 NIVOSE.)

ON est tout étonné, qu'il n'y ait pas tous les jours quelque grande nouvelle, qu'il n'arrive point quelque événement à faire époque. On pousse le travers jusqu'à prendre le repos et la tranquillité pour un symptôme de mauvais augure. Le *tant mieux* est souvent ridicule, et faux, mais rarement nuisible, et jamais malfaisant : *tant pis* est bien triste à entendre
à tout

à tout moment, et quelquefois funeste, parcequ'il excite, ou il entretient le mécontentement. Il faut dire ce qui est : la tendance générale des esprits à Paris est vers le *tant pis*.

J'ai entendu de la bien belle Musique de Mr. Martini. Un des talens, qui le distinguent, est celui d'avoir imaginé une musique et un chant pour des Sauvages Américains, où l'on trouve une véritable originalité. Si ces peuples avoient une musique, il semble que ce devroit être celle-là.

Comme j'ai passé une grande partie de la journée avec Mad. N. N. j'ai eu tout le loisir de vérifier, à ne pas en douter, des qualités, des dons et des talens acquis étonnans. Il y a dans cette personne une réunion de choses si éloignées l'une de l'autre, et ordinairement si incompatibles, que je la regarde, comme un phénomène. Comme elle a tous les droits à une juste estime de soi-même, et qu'elle dédaigne la modestie hypocrite, elle se reconnoitra à ce portrait ; et elle n'en sera pas moins tout aussi aimable, que si elle avoit besoin de trouver de l'indulgence.

LXIII.

JANVIER 18. (28 NIVOSE.)

J'AI donné un petit déjeuner à mes compagnes de voyage : je crois voir les charmes du sexe, sans les travers de la profession. Jeunesse, beauté et gayeté, c'est ce que j'aperçois : je ne chercherai pas plus loin, et je laisserai dire les plaisans.

Quel chagrin de ne pouvoir pénétrer d'aucune manière dans le Théâtre de la *Rue Feydeau*, où l'on donnoit le *Conciliateur* ! La *Comtat* jouoit, et je n'y étois pas ! J'ai voulu m'en consoler en partie, allant aux *Italiens* : pas plus de place, qu'auparavant, et rien n'étoit encore commencé. Il a fallu se résigner au pis aller, qui pour moi est l'Opera. Cependant il faut convenir, que tout ensemble *Castor et Pallux* est un superbe Spectacle : et il le feroit bien plus, si l'on n'y chantoit que les cœurs. La danse y est toujours parfaite, admirable. Graces aux bontés de Mr. Quirini, le Cadet, je me suis niché avec lui dans le creux d'une colonne, vidée exprès pour

pour contenir deux Spectateurs. C'est ce qu'on appelle, dans un espace donné faire tenir géométriquement tout ce qu'on peut : mais ce n'est pas aux Spectateurs qu'on a proposé ce Théorème, en construisant cette salle d'Opera.

Encore un fois, vive la danse et les Chœurs.

LXIV.

JANVIER 19. (29 NIVOSE.)

LES affaires peu à peu s'achevent, je remplis les dernières commissions. J'ai eu toutes les peines du monde à m'assurer d'une voiture de ville pour ces derniers jours : passe pour la voiture, mais les chevaux ? On peut les comparer à une journée d'hiver : l'un est blanc, petit, et rabougri : il est l'image du jour : l'autre est fort long, bien noir, et très-lent : il représente la nuit.

A propos d'hiver, que celui de cette année est beau ! Du soleil sans froid, de la sécheresse sans vent. Soyons donc justes une fois. Pourquoi ne jamais se louer du bien,
et

et toujours se plaindre avec exagération du mal?

Des visites de congé ; et le soir, de l'excel-
lente musique chez Mad. N. N. Chaque
talent est porté par cette étonnante personne
à un tel degré, que lorsqu'elle en exerce un,
on est tout surpris, qu'elle en possède d'au-
tres. Mais comme mon amour propre est
intéressé dans ces réflexions !

Malgré les continuelles jérémiades, plus
les observateurs calmes raisonnent, et plus
ils conviennent, que le malade recouvre des
forces, et qu'il en gagne journellement assez,
pour soutenir une longue convalescence, et
ne pas retomber. Voilà l'avis des personnes,
dont les observations paroissent les plus dé-
sintéressées. Il faut dire, que les miennes le
soient encore davantage, puisque j'ai beau
les consulter, je n'en puis tirer aucune opi-
nion constante : j'en change à tout moment,
et ce n'est en vérité point ma faute.

LXV.

JANVIER 20. (30 NIVOSE.)

J'ai passé presque toute la journée dans les boutiques, et j'en ai pris l'occasion d'examiner la classe très-nombreuse des petits marchands, et des artisans. Ils se plaignent tous, sans exception ; mais ce sont des plaintes si gaïes, que je ne m'y fie pas, et je les prends pour ce langage propre à leur état dans tous les païs. Le vendeur par métier doit opposer des plaintes à celles de l'acheteur, qui se récrie toujours qu'on veut lui vendre trop cher. Le Parisien à présent n'a que trop beau jeu, et il ne craint pas que le passant entende quelque chose aux mystères de son commerce dans ces tems-ci. Mais je soutiendrai toujours, que l'homme, qui a l'esprit libre, la conversation éloquente et l'humeur gaïe, n'est point malheureux. Les gens, dont je parle, ont des propos très-bien trouvés pour faire une certaine impression par surprise : entre autres, s'ils voyent, après l'accord fait, que vous murmurez encore, ils vous disent, qu'ils ne se soucient point de vendre,

vendre, et qu'ils aiment beaucoup mieux garder leur marchandise, que prendre votre argent, quoique le prix soit convenu. J'avoue que je ne comprends jamais rien à ce beau désespoir dans la bouche d'un homme, qui est là pour vendre, et qui n'arrête son prix, que lorsqu'il y trouve son compte. Il est vrai, que j'entends dire à beaucoup de monde non marchand, que les prix d'une grande quantité d'articles en vente sont baissés d'un tiers, quelquefois de la moitié, depuis la révolution : mais je doute fort que cette baisse soit arrivée au détriment du dernier vendeur en détail, c'est-à-dire de mon homme d'aujourd'hui.

Une longue visite d'étranger chez une belle femme à réputation intacte, me feroit presque craindre, que dans un pays d'une civilisation outrée, les femmes les mieux famées ne sont quelquefois que de franches hypocrites. Eh bien, soit : morale à part, le mal n'est pas si grand pour la société. Il leur arrive quelquefois de renoncer un moment à leur hypocrisie ! Qu'on n'en craigne pas les suites : le moment après, le masque est remplacé.

J'ai

J'ai entendu *Philippe* et *Georgette* aux Italiens : la pièce m'a paru mauvaise, et la musique jolie.

LXVI.

JANVIER 21. (1 PLUVIOSE.)

MOTUS *in fine velocior.* J'ai fait une autre recrue, et je compte finir par celle-là : ce ne seroit plus à présent la faute des autres, si je n'emmenois pas du monde. Les difficultés peu à peu ont disparu, à l'exception de ce qui regarde le grand personnage ; et celui-ci sera remplacé avantageusement en détail.

C'est aujourd'hui le jour anniversaire de la mort du plus infortuné des Princes, et dont on outrage encore la mémoire. Je ne ferai pas la description de la Fête qu'on a donnée au Champ de Mars. On peut se figurer aisément une plaine très-vaste, entourée de petites élévations, décorée par plusieurs pavillons, et machines, et présentant partout un appareil martial et solennel. Il y a eu quinze à seize mille hommes sous les armes, parta-

gés

gés en plusieurs corps, tous un peu endimanchés : et d'après une estimation, que j'ai tâché de faire avec quelque soin, environ 80 mille spectateurs. Vu l'emplacement, ce nombre ne faisoit point foule, et ne pouvoit pas même s'appeller un grand concours. Au reste, beaucoup d'Hymnes (car il est fort à la mode à présent de parler au peuple en musique) des marches, des évolutions, du Canon, des sacrifices, des parfums des emblèmes, des harangues et des sermens : en tout beaucoup de poudre aux yeux, et beaucoup de bruit aux oreilles : mais la contenance et l'air des spectateurs aussi froid, que l'air de l'atmosphère étoit doux et agréable.

Ce qui pouvoit et devoit frapper, étoit l'apparence assez bien réalisée d'une grande Nation militaire, chez laquelle ces démonstrations-là portent sur le vrai. Il m'a paru de saisir une différence très-sensible entre une fête militaire pour la parade, et une fête de guerriers en action.

J'ai voulu y être seul, pour roder en liberté au milieu des groupes les plus épais. Partout, le peuple s'amusoit du spectacle, sans s'y intéresser nullement : point de souvenir, point d'application : beaucoup d'insouciance,

fouciance, ce qui revient, à ce que je crois, à cet état de lassitude, dont j'ai parlé plus haut.

Quoique le diner ne fût que d'hommes, il a été très-agréable. L'instruction, la sagesse et l'esprit y brilloient sans bruit : et la joie n'a ni demandé, ni produit aucun excès.

Jamais un objet n'a eu autant d'aspects, sous lesquels on peut l'envisager, et tous si énormément divers entre eux, comme Paris dans les sociétés, et dans leur ton. Comme tout y est réellement en révolution, cette révolution s'opère en tout sens, et souvent aussi en sens contraire, pour ainsi dire, à la nature des choses, et aux anciennes habitudes des personnes. Des gens faits et élevés pour avoir de la raison, de la fermeté, des principes, et une conduite conséquente, ont tout perdu, et ne savent ni ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils souhaitent. Des femmes, et même de très-jeunes femmes, timides par nature, ennemies de l'application studieuse et soutenue, ont déployé un courage mâle, s'occupent de raisonnemens profonds et de discussion. Du peuple grossier à cent lieues de toute idée un peu compliquée et abstraite, qui traite, bien ou mal, avec une espèce d'analyse, les sujets
les

les plus obscurs. Des gens d'une profession, qui devroit être pacifique, déchaînés, violens, ennemis de tout ce qui se fait d'une part, et contraires également à tout ce que l'on voudroit faire de l'autre : voilà la révolution en détail, qui n'est sûrement pas moins étonnante, que la révolution de l'Etat.

LXVII.

JANVIER 22. (2 PLUVIOSE.)

JE me demanderai peut-être un jour à moi-même quelque souvenir des deux Conseils, qui représentent actuellement et gouvernent la Nation Française. Il y a assez d'imprimé sur leurs opérations, et tous les incendies à venir ne pourront j'amaï détruire tout ce que les ordres des Conseils mêmes, les papiers nouvelles inombrables, et presque tout ce qui sort de toutes les presses, laisseront de documens à la postérité. Mais je me reproche de ne les avoir pas assez suivi de l'œil, pour voir leurs manières, leurs procédés intérieurs, et pour saisir de ces momens d'effe-

d'effervescence qui sont si intéressans et si instructifs à la fois. J'entends souvent dire, que ces momens vont jusqu'au tumulte, et au désordre total. Il faut apparemment s'accoutumer à un usage nouveau des facultés intellectuelles, comme à un nouvel exercice. On connoit un ancien Gouvernement de forme républicaine, ou des corps nombreux traitent les affaires, se disputent, s'échauffent avec toute la chaleur du zèle patriotique mêlé à l'ambition et à l'amour propre: et cependant il n'y arrive jamais rien d'indécent, et l'on n'y connoit, ni le chapeau, qui menace, ni la sonnette, qui intime le silence.

Les grimaces du Télégraphe amusent beaucoup les passans. Cette ancienne invention perfectionnée et mise en usage pour le service public avec tout le succès en France mérite bien d'être imitée par tout ce qui est dans le cas d'en contrebalancer les avantages. Je le voyois ce matin remuer bras et jambes: je ne fais s'il répondoit, ou s'il annonçoit: mes idées alloient grand train, lorsqu'une espèce de petit maître du nouveau coin m'a tiré de ma rêverie, en me disant, *Citoyen, entendez-vous quelque chose à ce moulin à vent?* J'allois répondre. *Je suis sûr que non,* a-t-il dit à ma place :

place : *ni moi non plus*, et là dessus il a continué son chemin, en fredonnant la *marseilloise*. J'ai aperçu devant moi un petit peloton de gens, qui s'occupoient du même objet, en le fixant, et parlant vivement entre eux. Je m'en suis approché, pour profiter de l'occasion d'observer l'esprit et les idées du peuple à ce sujet. Un incrédule avoit la parole; c'étoit un militaire, ou plutôt un milicien. *Ce sont des contes que tout cela, disoit-il, et je n'en suis pas la dupe. Il faut envoyer de l'argent et des subsistances aux armées, pour qu'on puisse y achever la besogne, et à force de bien battre l'ennemi, le forcer à la paix. Les meilleurs Télégraphes sont les Aides de Camp, et les Couriers.* Fier de la sentence, il jouissoit des applaudissemens, et excitoit les éclats de rire en riant le premier. Un autre alors prit la défense de la machine, et en termes un peu obscurs tâcha d'en expliquer l'usage et l'utilité. La discussion devint générale, mais parsemée à tout moment de bonnes ou mauvaises plaisanteries, et de grands brouhahas. M'étant mêlé dans la compagnie, je voulus dire un mot à mon tour : *réellement je la crois une invention très-ingénieuse, et j'en entends dire des merveilles : elle est peut-être su-*
périeure

périeure à celle des ballons. Un instruit, ou du moins un entendu à voix posée, ne fut pas de mon avis : et se mit à conter à l'auditoire quelques histoires de ballon, moyennant lequel, planant sur l'armée ennemie, on avoit découvert sa position, et les points de l'attaque la plus avantageuse. De là la victoire, par conséquent beaucoup d'éloges à l'invention du ballon, et une reprise de *Marseilloise*. Comme je ne m'attendois pas à être plus instruit sur le ballon, que sur le Télégraphe, je me bornai à remarquer quelle tournure d'idées donnoient au peuple François ces objets. Je suis sûr, que nous ne tarderons pas à voir les *Dialogues des Télégraphes*, et les *Rapports des Ballons*, en musique, avec accompagnement.

LXVIII.

JANVIER 23. (3 PLUVIOSE.)

LE congé le plus long, et le plus sensible à prendre étoit celui du Palais Royal. Tout se réunit à un point dans cette grande enceinte et dans les alentours, qui y tiennent,
que

que c'est tout quitter, quand on le quitte. Comme objet d'observations, il en est la source inépuisable : on peut le dire actuellement l'abregé de la France, sous tel aspect qu'on veuille l'examiner. Depuis la chute de Versailles, depuis celle des Parlemens, depuis le renversement de la Religion et du Clergé, il seroit inutile de chercher nulle part à avoir des idées de ces différens états-là si grands, si remarquables autrefois : il falloit aller les voir et observer, pour ainsi dire, chez eux et dans les lieux de leur représentation : au lieu, que, de tout ce qui reste, on a l'image et l'échantillon au Palais Royal.

Je n'étois jamais descendu dans ces souterrains pratiqués à l'une de ses extrémités. Ayant été frappé de la musique bruyante et gaie, et des cris de grosse joie, qui en sortoient, j'ai voulu en emporter une idée, et j'en ai parcouru plusieurs de jour et de nuit. Ce sont des caffés, ou plutôt des cabarets, qu'on a raison d'appeller *Caves*, ou *Caveaux*. Ce n'est pas là, qu'il faut chercher la décence, ou des beaux discours. Rien ne m'y a surpris, ou paru remarquable, que le ton généralement guerrier, que toute espèce d'extravagance ou de débauche y prend. La jeu-

nesse

nessé à Paris est presque toute militaire : celle des caveaux n'est ni la mieux élevée, ni la plus retenue ; et il y a beaucoup d'Amazones. Un orchestre établi dans un coin fait un service infatigable, et ce sont toujours des airs de danse, et des marches. Que n'y fait-on pas ? Surtout on y boit, on s'y empiffre, on y faute. A la lumière, les tableaux font du plus grand effet pictoresque : leur genre est plus relevé, que ceux des tabagies hollandoises, et a pour caractère national la contenance belliqueuse, et le costume plus ou moins soldat.

J'ai fait une grande provision de lecture de nouvelles politiques intérieures, et littéraires : elle ne vaudra probablement rien, quand je voudrai en faire usage : mais je pourrai toujours dire, voilà comment les choses étoient alors.

En sortant du Palais Royal, je me suis retourné, et écrié dans moi-même. Après avoir vû ce lieu trop célèbre, en 1781. jardin noble et pompeux, en 1784, place entourée de galeries, boutiques et logemens, en 1796, rendez-vous, sanctuaire, égoût, ciel et enfer, tout à la fois, dieu fait, sous quelle forme nouvelle je le reverrai, ou s'il ne périra pas avant moi.

C'est le dernier jour de ma demeure à Paris : c'est dire, qu'aucune des occupations d'un tel jour n'a rien à faire dans un journal de cette nature. Quelques visites étranqlées, des comptes et payemens, et des préparatifs de départ. Passons outre, et partons.

LXIX.

CLERMONT, JANVIER 24. (4 PLUVIOSE.)

AYANT réuni toute ma compagnie au Bureau des Diligences, j'en ai rempli la moitié de celle de Calais. J'y ai trouvé de plus une dame de bonne apparence, françoise, venant en Angleterre, et un jeune négociant, très-gai et divertissant, allant en province. Avant de monter en voiture, je parcourois ce grand établissement, qui est à peu près, autant que je me souviens, comme dans l'ancien tems. Ce que c'est que l'impulsion d'une grande machine ! Malgré le renversement universel dans presque toutes ses parties, il en reste, je ne fais par quelle providence, qui ne se décomposent pas. Au milieu du

du désordre, dans lequel est tombé tout établissement d'autrefois, soit par l'amour de la nouveauté, soit par la haine de toute forme ancienne, celui-ci va toujours avec la plus grande activité, et tout l'ordre possible à présent. Les besoins de la Société sont impérieux : et ce qui est nécessaire ou utile également à chaque individu, s'arrange vite, et se soutient toujours.

Le tems est superbe. La politesse, et la bonne humeur amènent les connoissances. On se questionne, on se tâte, on se plaint et l'on finit par rire.

LXX.

CALAIS, JANVIER 28. (8 PLUVIOSE.)

VOILA mon roulage fini en France pour cette fois. Je n'ai plus que quelque remarque générale à faire sur cette partie du continent François. D'après ce que disent mes compagnons de voyage (parmi lesquels il y a eu des changemens, quelquefois en mieux)

et les voyageurs que l'on rencontre, ce n'est pas cette partie, qu'il est préférable de voir pour l'honneur du nouveau système. Les campagnes nous ont paru assez cultivées, quoique l'on ne sache point par qui, puisqu'on nous assure, que le pays est désert, quant aux laboureurs. On dit que les femmes, les enfans, et les vieillards les remplacent. Je n'ai vu, quant à moi, que des pauvres, des soldats, quelque voyageur, sur les grands chemins, et pas un être dans les campagnes. L'aspect des villes et villages, que l'on traverse, est constamment fort triste. On ne trouve plus la gaieté parisienne, et les plaintes y sont assez amères et brusques.

La nouveauté la plus sensible et très-positivement vraie, est la chûte, la nullité absolue de tous les Assignats : on n'auroit pas obtenu depuis Paris exclusivement jusqu'ici, le plus petit morceau de pain pour un assignat de mille Livres. L'argent blanc reparoit partout, et il y en a dumoins autant qu'il faut pour la circulation, qu'exige la consommation journalière et momentanée. Tout ce que nous autres, qui venons de Paris, avons d'assignats de reste, ne peut plus avoir d'autre emploi, qu'aux Bureaux publics, qui ne peuvent

peuvent pas les refuser. J'ai dit avec raison, que la nouveauté étoit sensible, parceque les prix et valeurs en argent comptant, sont bien au delà de la proportion du louis à l'assignat : ils sont même plus forts, qu'ils n'étoient dans le tems du numéraire.

LXXI.

CALAIS, JANVIER 29. (9 PLUVIOSE.)

IL faut attendre. Le prix du passage et le vent nous sont contraires; l'un et l'autre sont trop forts; et à sa mine de Corsaire brutal, je crains que le premier ne soit plus obstiné que le second. Le prix est double de ce qu'il étoit, il y a deux mois, et il va en coûter une douzaine de guinées par tête pour faire sept lieues. Quand on aura le bonheur de n'être plus si libre en France, on s'en trouvera mieux.

A table d'hôte j'ai fait la connoissance d'une mere très-intéressante. Son fils est un
de

de ces infortunés, qui firent naufrage sur la côte de Calais vers la fin de Novembre dernier, et qu'on retient prisonniers dans cette Ville. Cette excellente Femme met en exercice une quantité de talens qu'elle possède, et cherche à les faire valoir tout ce qu'elle peut : mais cette avidité est une vertu ; c'est le cœur d'une mere tendre, qui employe tous les moyens de procurer du secours à son fils. Elle touche le piano, joue du violon, chante, peint, brode, elle tire parti de tout pour son objet ; dans ses momens de loisir, elle rode autour de la prison de son fils, qu'il ne lui est pas permis de voir, et qu'elle fait être malade et souffrant. Que sa vue est touchante, et que son état est douloureux ! Si l'on pouvoit concilier toujours l'ordre public avec les intérêts et le bien être de chaque particulier ! Mais l'ordre public bien des fois ne le pouvant pas, comment l'espérer, ou le prétendre du désordre public, tel que l'état de guerre, et d'une telle guerre ?

LXXII.

JANVIER 30. (10 PLUVIOSE.)

IL a fallu se résigner, et obéir à la nécessité. Je partirai demain aux dures conditions, que l'on impose, mais je partirai.

J'ai passé presque tout le jour à refaire la longue Kirielle des allées et venues de Magistrat à Magistrat, de bureau en bureau, à nous faire enrégistrer, peindre et contrôler : cela ne finit point.

A cet ennui près, que dans ces tems on doit aisément pardonner et souffrir, il faut être juste, et faire echo partout à la voix publique unanime. La Municipalité de Calais depuis la Révolution, tout en s'y conformant, ne s'est jamais souillée d'aucun crime de cruauté ou d'injustice commis par elle, et a toujours administré son département avec ordre, tranquillité et sûreté. Je dois dire pour mon compte, que le ton honnête et poli que j'ai trouvé à la Maison de Ville m'a paru dans ces tems-ci plus digne de remarque et d'admiration, que la barque aérienne, dans la
 quelle

quelle Blanchard a traversé le détroit d'Angleterre en France, et que l'on y montre suspendue au plancher.

J'ai rencontré chez une Dame de mon ancienne connoissance la plus intéressante jeune personne, qu'aucun roman puisse inventer. Belle, passionnée, réfléchie, pleine d'ame et de sentiment, plongée dans la tristesse la plus aimable, victime échappée au bourreau, au moment d'être immolée dans Dunquerque, d'un courage, d'une force de caractère, qui s'annonce avec la plus grande vérité, et cependant avec toute la modestie de son sexe et de son âge, non, rien n'est plus touchant et respectable, que Me. de H. Mon cœur ému a parlé son langage : j'ai promis de lui rendre avec la plus prompte exactitude un très-léger service, qu'elle a regardé comme un bienfait impayable, parcequ'il intéressoit sa tendre piété filiale. Elle m'a embrassé avec tous les transports de la reconnoissance, et toute la dignité de la vertu.

Que ses dignes parens, qui en ont enfin reçu des nouvelles, la reconnoissent, s'en appaudissent, et s'en fassent une consolation dans leur malheur.

LXXIII.

DOUVRES, LE 31 JANVIER.

JE laisse le *Pluviose* chez lui, et je m'en tiens à mon bon ancien *Janvier*, quoique *Janus* me soit plus étranger, que la *Pluye*.

Me voici à l'abri des orages de terre bien plus redoutables que ceux de mer ; et sur un sol aussi florissant, que solide et pacifique. Je ne veux point troubler ma joye, en m'appesantissant sur quelques sujets de désagrément, auxquels on est exposé plus par la faute des circonstances, que par celle des personnes. L'accueil doit paroître sévère à ceux qui sentent de le mériter bon et confiant : Mais la Police et la Douane ne doivent faire acception de personne, et mon sot ressentiment intérieur est injuste.

A mesure que l'on approche d'un terme, l'impatience d'y arriver est plus pénible. Il m'en coûtera beaucoup d'attendre deux ou trois jours avant de recevoir les passeports de Londres, que je comptois trouver ici.

LXXIV.

LXXIV.

DOUVRES, 1 FEVRIER.

J'AI tout le tems de me promener, de monter sur les hauteurs, de lire des gazettes, de revoir du beau militaire, et du monde bien habillé et à son aise. Depuis le bout du pied de la femme, qui est toujours proprement chaussé, jusqu'au moufle du vaisseau qui n'est jamais ni malingre, ni déchiré, toutes les apparences d'ici contrastent avec ce qu'on vient de voir tout récemment en France. Ce contraste est dans tout au très-grand avantage de l'Angleterre, excepté un seul point, un seul lieu, où l'avantage est de l'autre côté, je veux dire la Comédie. Il y en a une à Douvres, et ce n'est, que parcequ'on attend des passeports, qu'on y va.

LXXV.

DOUVRES, 4 FEVRIER.

APRES avoir appris *Douvres* par cœur, l'on part enfin pour Londres demain. En voyant
ant

ant la Diligence, qui nous y menera, j'ai dû la trouver plus belle au retour, qu'en partant. L'opposition des objets en augmente la différence en raison de leur rapprochement : et deux suites d'objets en tout genre ne sont nulle part si près et si loin l'une de l'autre.

Puissent-elles ces deux grandes Nations se servir réciproquement de leçon et d'exemple ! La conservation de l'une, le rétablissement de l'autre intéressent la plus grande partie du genre humain.

LXXVI.

LONDRES, 6 FÉVRIER.

ARRÊTÉS à Rochester par un accident de voyage, et pour ne pas trop fatiguer des personnes, dont il falloit ménager les forces, nous nous sommes reposés, mais nous n'avons guères dormi. Il y avoit à l'Auberge un Bal magnifique avec Concert et souper. Plusieurs Officiers de la Flotte Russe, dont quelques Vaisseaux sont en radoub à Roches-

ter, donnoient cette fête aux Dames de la Ville. J'ai vu plus de toilettes, de plumes et de beaux ajustemens de femme dans une heure à Rochester, Ville de province, que je n'en avois vu pendant deux mois à Paris.

Si entre ces deux païs la proportion des maux et des biens est comme celle des parures, l'un des deux est aussi à plaindre, que l'autre est à vanter.

Voici mon voyage et mon journal également finis : l'un ne vaut pas à beaucoup près l'autre. Je suis très-content d'avoir été dans ce tems-ci en France, surtout n'y ayant couru le moindre risque, ou essuyé le moindre désagrément : malgré cela, je suis encore plus content d'en être sorti, et de me trouver en Angleterre.

En publiant ce journal, je renouvelle ici au Lecteur la prière, que j'avois l'air de lui adresser, je ne fais plus dans quelle journée. Il lui arrivera de me trouver en contradiction avec d'autres voyageurs en France, exactement contemporains. Qu'il se souvienne que chacun a ses yeux, et sa manière de voir : les miens ne sont sûrement pas des meilleurs. Mais relativement à nous, rien n'existe hors de nous ; nous ne sommes pas les maîtres des impres-

impressions, que nos sens reçoivent des objets. En outre, lorsqu'on me contredira, avant de me condamner, qu'on regarde la date du fait, ou de la remarque. En tems d'orage, le Ciel change à tout moment: et le tableau, qu'on en a fait, n'a été vrai, qu'un instant.

On pourra me reprocher beaucoup de minuties de nul intérêt pour le Lecteur. Cela prouveroit que j'ai eû tort de lui donner mon journal à lire: mais ne voulant pas y toucher, encore moins en faire un livre, il falloit bien, qu'il y eût des minuties. Au surplus, ce qui paroît minutieux, ne l'est pas toujours, s'il en résulte quelque ligne au dessein, ou quelque ombre au tableau.

F I N.

invariables que nos sens reçoivent des ob-
jets. En suite, lorsqu'on me comédie
après de me constamment qu'on regarde la
date du fait, ou de la remède. En sens
d'orage, le Ciel change à tout moment; et le
tableau qu'on en a fait, n'a été vrai qu'un
instant.
On pourra me reprocher beaucoup de mi-
nutes de nul intérêt pour le Lecteur. Cela
proviendrait que **27 DE 64**
journal à lire; mais ne voulant pas y tou-
cher, encore moins en faire un livre, il s'en
suit bien qu'il y eût des minutes. Au sur-
plus, ce qui parait minutieux ne l'est pas tou-
jours, s'il en résulte quelque ligne au dessin,
ou quelque ombre au tableau.

F I N.

